

Les diamants de Kruger

Gaston Morelles

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

1

La lumière des lampes électriques s'irradiait vers la façade des grands magasins et tremblait dans le fourmillement de la porte centrale par où sortaient des centaines d'ouvrières. Pendant cinq minutes il y eut comme un bourdonnement de ruche, puis les têtes blondes et brunes disparurent de tous côtés et, sur l'asphalte gris du trottoir, on ne vit plus, incrusté, que le « Z » de cuivre reluisant que les rayons blanchâtres enveloppaient comme une gloire d'ornement sacré. Mille reflets aux tons riches se jouaient dans les colossales vitrines, feuilles de cristal derrière lesquelles s'échafaudaient avec un art merveilleux les masses amoncelées de lourdes étoffes.

Le bruit tantôt assourdissant de la rue s'évanouissait. À peine entendait-on, de temps en temps, de vagues mélopées chantonnées par des rouliers tout blancs de farine, la pipe noire aux lèvres, presque couchés sur de longs haquets traînés par de lamentables rosses. Puis, débraillé, avec dans la voix des enrouements d'orateur à la mode, un bambin, trop petit pour le métier de camelot, hurlait les titres des feuilles à grand tirage. De l'autre côté de la rue, une vieille femme passait, tiraillant patiemment un mioche qui récalcitre. Dans le soir calme, la cloche de l'église voisine tintait encore une prière mal écoutée, perdue dans la clameur de la ville, comme ces suppliques craintives qui meurent avant d'arriver aux oreilles qu'elles cherchent.

L'immense bâtiment, si plein de mouvement toute la journée durant, était maintenant morne et désert. La figure familière du

suisse galonné d'or se profila un instant sur le seuil ; d'un geste il fit claquer les vantaux. Une main les retint.

— Hé là ! vous, dit-il, on n'entre plus, il est six heures…

— Pardon, monsieur, je dois être ici à six heures mêmes aujourd'hui, il faut que j'entre.

— Impossible, à six heures tout le monde sort et personne n'entre plus, pas même le directeur en chef de la maison.

— C'est précisément lui qui m'a donné rendez-vous.

Lui ? mais cela ne se peut pas, il part ce soir pour l'Europe.

— C'est justement pour ça. Je sais parfaitement qu'il part ce soir, j'attends depuis deux semaines pour le voir, et voilà le premier jour qu'il met à ma disposition. Il faut absolument que je lui parle ; conduisez-moi chez lui.

Ces dernières paroles furent prononcées avec une sorte de violence factice, dernière ressource d'un espoir qui s'en va. Le suisse se laissa convaincre et les deux hommes, une fois les portes refermées, se mirent en marche.

— Suivez-moi, nous ne sommes pas rendus.

Mais, fit l'étranger, est-ce que les bureaux du directeur en chef ne sont pas dans cet édifice ?

L'autre le regarda en riant à moitié :

— Ma foi, mon cher monsieur, fit-il gouailleur, on dirait que vous arrivez de votre village ; les grands magasins Paquet sont une ville à eux seuls. Je me demande souvent si, quelqu'un de ces

jours, on n'y mettra pas des tramways, comme dans les rues. Ce ne serait pas sans besoin, il y passe assez de monde pour ça.

Conscient de son importance, le guide s'évertuait à énumérer les merveilles entassées dans les différentes salles. Ils arrivèrent à une porte vitrée sur laquelle, en lettres d'or, se lisaient les mots : « Bureau du directeur en chef ». Au coup frappé discrètement, une voix pleine et calme répondit : Entrez !

Le visiteur touchait au terme de son voyage. Un instant après il se trouva dans le sanctuaire même de l'immense institution commerciale. De tous côtés, par-dessus les minces cloisons qui séparaient les bureaux, le bruit sec et métallique des machines à écrire, le trille bref et vingt fois répété des sonnettes électriques, enfin toute la rumeur fiévreuse des grandes institutions d'affaires, arrivaient à ses oreilles et les emplissaient de sonorités jusque-là inconnues. Cette manifestation d'une vie intense, excessive, rapide et pourtant admirablement ordonnée, jetait dans son âme des clartés nouvelles et lui faisait voir l'inutilité et le vide des années vécues dans l'inaction et l'insouciance.

L'ameublement de la pièce était simple mais joli. Dans l'épaisseur de la table où s'accoudait le directeur, dix boutons, dix yeux guettant des ordres, s'alignaient, tout brillants dans leurs gaines de stuc mat et se reflétaient dans le nickel du téléphone portatif placé sur un guéridon.

Le directeur pressa l'un des boutons, un jeune homme vint immédiatement, et il lui dicta rapidement, — sans nervosité cependant — deux ou trois lettres. Puis il en appela un autre et dicta de nouveau. Une fois le sténographe parti, deux autres employés entrèrent. L'un d'eux déposa une grande feuille imprimée

devant le chef qui se mit à la parcourir et à l'annoter. De temps en temps il y posait son crayon bleu et ce geste approuvait, distribuait au loin les commandes, les ordres de paiement, décidait les mesures administratives, réglait les opérations financières

La liste n'était pas épuisée. Pourtant il releva la tête en disant :

— C'est tout ce que j'ai le temps de faire ; vous déciderez le reste avec monsieur Baron.

— Bien, monsieur.

— Vous avez retenu, n'est-ce pas, ma cabine à bord du « Kaiser Wilhelm » ?

— Oui, une cabine de luxe ; voici vos billets, fit le commis en lui tendant une enveloppe jaune ornée, au coin, d'un pavillon flottant.

— C'est tout ce que vous avez à me communiquer ?

— Oui, c'est tout. Tantôt je vous retrouverai chez vous et je vous apporterai votre correspondance.

— Merci, à tantôt. Excusez-moi, il faut que je m'occupe de monsieur Dolbret qui m'attend depuis un quart d'heure et que cette conversation ne doit pas intéresser.

— Je vous en prie, fit l'étranger, ne vous dérangez pas pour moi.

— Nous avons fini, je suis à votre disposition. Vous voyez que je ne vous trompais pas en vous disant que toutes mes minutes sont prises.

— En effet.

— Toutes mes minutes ; alors, vous pouvez voir si mes jours le sont aussi.

— Vous menez une machine énorme.

— Oui. Tout le monde peut mener une machine comme celle-là ; seulement, tout le monde n'en a pas une à sa disposition, ou bien n'a pas la force d'en édifier une.

Mais nous n'avons pas de temps à perdre. Vous m'êtes recommandé par un de mes bons amis, je veux faire mon possible pour vous. Voulez-vous venir jusque chez moi dans ma voiture ? nous causerons en route.

— Volontiers.

Ils sortirent et montèrent dans une Victoria. Pendant que les roues caoutchoutées foulaient doucement l'asphalte, le directeur regardait son homme à la dérobée. Par un reste de vieille habitude, il aimait à deviner sur le visage des gens ce qu'ils pouvaient être. Il se demandait : Quelle est cette tête-là ? est-ce celle d'un campagnard qui ne veut pas travailler la terre et veut faire le monsieur ? est-ce une tête de flâneur, une tête de raté des professions libérales, une tête d'imbécile ? Mais comme il s'arrêtait à cette dernière catégorie, il rejeta l'épithète tout de suite, car celui qui était assis à son côté avait bien la physionomie la plus intelligente qu'on puisse imaginer : le nez fort mais bien taillé, les yeux gris, tranquilles et profonds, un front fuyant — signe d'imagination — une bouche un peu épaisse, des dents blanches et bien rangées, en somme une bonne tête, et bien campée sur de larges épaules.

— Racontez-moi un peu votre affaire, fit le directeur, après cet examen.

Et avec, comme basse, le roulement sourd de la voiture, Dolbret commença de parler :

— J'ai cru, à venir jusqu'à présent, qu'on devait gagner de l'argent pour vivre, et pas plus. Avec cette idée surannée comme point de départ, je devais naturellement tomber dans l'erreur commune à tous ceux de ce pays-ci qui ont fait leurs humanités : embrasser une profession libérale ou le sacerdoce. Sans savoir si j'avais la vocation, j'ai porté la soutane, puis, ne prévoyant pas le dégoût que m'inspirerait la médecine, j'ai suivi les cours de l'Université, j'ai même mon diplôme. Il restait la littérature. Je n'y ai pas songé longtemps, par exemple. J'ai vite compris que nous n'avons pas la formation nécessaire pour réussir dans les lettres ; du reste, quand même quelques hommes privilégiés se sentiraient du talent et pourraient le développer par un travail constant et opiniâtre, ils perdraient leurs peines. Leurs œuvres, fussent-elles égales aux œuvres françaises — je parle des œuvres exclusivement littéraires — ne trouveraient pas cent lecteurs, et, sur cent lecteurs, elles n'en trouveraient pas dix qui les jugeraient sans passion et sans jalousie.

Enfin j'ai tout fait et je n'ai rien fait. J'ai trente ans et, découragé, démoralisé, désenchanté, je me suis dit : Ne trouves-tu pas, mon pauvre garçon, que tu as fait fausse route ?

Maintenant je sais. Je sais que tous les métiers, toutes les professions ont besoin d'hommes intelligents et instruits ; je viens vous demander d'utiliser mes connaissances, de me donner la main, de m'aider à sortir de l'impasse où je suis.

Il s'était échauffé à ces dernières paroles et il attendait impatiemment une réponse.

— Monsieur Dolbret, lui dit son interlocuteur, si vous étiez venu me voir plus tôt, si vous étiez venu il y a cinq ans, vous seriez déjà riche. Mais tout n'est pas perdu. Malheureusement, à votre âge et avec votre éducation, il est dur de commencer par le commencement.

— Je suis prêt à tout.

— Voilà qui me met à l'aise. Vous avez des idées pleines de bon sens sur la vie pratique, vous irez loin, je me charge de vous donner l'élan.

Ils arrivaient à la résidence du directeur. Ils entrèrent dans une salle spacieuse servant en même temps de bureau et de bibliothèque. La vie pratique n'est évidemment pas incompatible avec le goût du beau, car la pièce où Dolbret fut introduit était une sorte de petit musée, de galerie d'art ou l'esprit pouvait se reposer de la tension continuelle nécessitée par les affaires.

Tamisant la lumière qui s'y engouffrait par deux grandes fenêtres à carreaux coloriés, de lourdes portières de soie vert pâle descendaient en plis harmonieux, depuis les lambrequins où s'enchevêtraient des feuilles d'acanthe repoussées sur un fond d'or dépoli, jusqu'au tapis oriental mollement étendu sur les tuiles du parquet. Aux murs pendaient des gravures de tous genres, en partie des pièces rares rapportées de lointains voyages, puis des panoplies, des étoffes des Indes, du Japon. Dans un coin, sur le plancher, se cachait à moitié un vase énorme en cuivre ajouré, souvenir d'une excursion à Timgdad, la romaine ; à mi-hauteur d'homme, des poignards aux manches

étrangement travaillés étaient accrochés, et, sur de petites tablettes en porphyre du Labrador, des fétiches en malachite de la Colombie-Anglaise faisaient leur sempiternelle grimace. Au centre se trouvait un bureau en bois précieux, un pur chef-d'œuvre de l'ébénisterie moderne, un ingénieux alliage des vieux styles et de la mode du jour ; c'était une sorte de table longue aux coins artistement arrondis, supportée, en avant, par des bacchantes aux torses sculptés dans le vif du bois de rose. Les papiers s'y entassaient dans un fouillis de crayons de fantaisie, de plumes aux manches de santal ou d'ébène, de presse-papiers en cristal.

Pendant que Dolbret repaissait ses yeux de ces merveilles, l'employé, qui venait d'entrer, donnait les lettres à signer. Le directeur lui demanda de nouveau :

— Est-ce tout ?

— Non, encore une chose.

— Je n'ai pas le temps, je n'ai que celui de vous recommander monsieur Dolbret, un garçon très intelligent qui veut faire fortune dans le commerce en commençant comme nous autres. Employez-le comme vous l'entendrez d'ici à mon retour dans deux mois.

— Et à propos de ce kaki ? nous n'en avons pas, et la demande est forte.

Dolbret les interrompit :

— Pardon, si vous voulez bien me le permettre, je vous en trouve cent verges avant douze heures.

— Comment, firent les deux hommes étonnés, vous savez ce que c'est que du kaki ?

Dolbret le savait bien vaguement ; tout de même il répondit :

— J'en ai vu dans une vitrine, à Lévis. Il est trop tard pour l'aller chercher ce soir, j'irai demain.

— Mon cher monsieur Dolbret, reprit le directeur enthousiasmé, vous seriez probablement un mauvais curé, mais vous serez un homme d'affaires supérieur. Allez et achetez tout ce que vous pourrez trouver en fait de kaki.

Une fois l'employé sorti, le directeur dit à Dolbret :

Tenez, si vous voulez, je vais vous montrer une chose curieuse.

Il ouvrit un tiroir, en sortit un morceau de papier neuf et pimpant, et le montrant à Dolbret :

— Regardez le chiffre.

C'était un chèque de vingt-cinq mille dollars, à l'ordre de la maison. L'autre ouvrit les yeux. Plongeant la main dans un autre tiroir, le directeur en sortit une sorte de bourse à fermoir d'acier rouillé d'où il tira avec respect une pièce de métal.

— Vous voyez ça ? dit-il.

— Oui, c'est un sou, je crois.

— Un sou, oui, mais pas un sou comme les autres.

— Une pièce rare ?

— Oui, très rare et très précieuse.

— Qu'est-ce ?

— C'est le premier sou gagné par le fondateur de cette maison. Et, avec un geste presque hiératique, il éleva la pièce à la hauteur de son front, la mettant en pleine lumière, afin de la faire mieux voir. Puis s'excusant :

— Bonjour, monsieur. Trouvez-nous beaucoup de kaki, tout le monde en demande, et il n'y en a pas une demi-verge à Québec.

— Merci, et comptez sur moi, répondit Dolbret.

2

— Douze cents ! cria un petit marchand de journaux.

— Douze cents ! dit un autre, douze cents prisonniers, c'est effrayant !

— Mais non, pas douze cents, vociféra un troisième qui accourait, essoufflé, de la rue Dalhousie ; pas douze cents, douze mille !

— Douze mille ? demanda un vieux monsieur bien mis, en relevant ses lunettes sur son front. Et où ça ?

À Ladysmith, lui répondit une femme à moitié étouffée par la foule.

— Vous allez me trouver bien curieux, fit, en arrêtant son cheval, un cultivateur qui passait, tranquillement assis sur une pile de cochons morts, mais…

Les cochons et la binette de l'homme secouèrent la foule d'un rire homérique.

— Vous allez me trouver bien curieux, reprit le cultivateur sans se décourager, mais c'est douze mille quoi, qu'ils ont pris ? C'est-y douze mille cochons, douze mille moutons, quoi, enfin ?

— Stupid fellow, murmura un Anglais que son faux-col, haut de trois pouces, prenait à la gorge, c'est douze mille Boers

— Douze mille Boers prisonniers ?

— Oui, oui, hurla un militaire qui dévalait de la Côte de la Montagne, tout reluisant et chamarré, douze mille Boers pris par le général Whyte, devant Ladysmith, Hourra !

Hourra ! fit un Syrien qui venait de s'arrêter et de déposer sur le sol de multiples paquets.

Il allait continuer quand sa bouche fut brutalement fermée par la main calleuse et rude de l'homme aux cochons, dont le patriotisme n'avait pas de ces enthousiasmes. Cet incident significatif fit cesser les clameurs pendant une seconde. Une bonne taloche fait toujours de l'effet, même sur ceux qui ont eu la chance de l'éviter. Au même moment, la charrette ayant laissé choir un des cochons, la foule des badauds se précipita pour le ramasser. Son propriétaire avait déjà gagné les sympathies. L'Anglais apoplectique profita du brouhaha pour pousser rageusement sa canne dans le dos du « Stupid fellow ». Il y avait du grabuge dans l'air. Les voyous et les loustics (ces voyous de bonne maison) s'en donnaient à cœur joie.

— Voyons, vous autres, fit un étudiant en enfonçant son béret sur ses yeux, ne tuez pas ce bonhomme-là, ils sont assez de morts

dans sa charrette sans lui.

Le mot eut du succès ; c'était si ennuyeux d'attendre.

— Tiens, voilà le contingent, dit quelqu'un, entendez-vous les tambours ?

Toutes les têtes se tournèrent vers le haut de la côte. Seul un tombereau à charbon y descendait, vide.

Cette blague, elle se répétait toutes les cinq minutes, depuis huit heures du matin. À chaque bruit ressemblant à un roulement quelconque, quelqu'un disait ;

— Les voilà !

Et ce mot faisait battre tous les cœurs pour une seconde, tant l'attente et l'incertitude sont d'insupportables souffrances. La foule, cependant, plus sensée que ces pauvres garçons qui s'étaient engagés sans trop savoir pourquoi, ne laissait pas que de ressentir une certaine inquiétude sur leur sort. C'était si loin, et les Boers tiraient si bien ! Et il y avait aussi la fièvre. Pourtant les cœurs étaient en fête ; après tout, une belle parade militaire, ça vaut la peine d'être vu, et par un beau jour chaud et clair d'automne, c'est un régal qu'une matinée passée au grand air à badauder et à flâner. Et c'étaient des chuchotements sans fin qui frissonnaient tout le long de cette double traînée humaine s'échelonnant depuis l'Esplanade jusqu'aux quais Allan ; par-ci, par-là, on percevait des petits rires d'amoureux pour qui l'événement était une aubaine, puis c'était le bruit monotone d'une conversation entre gens posés qui, ne perdant pas une minute, faisaient des affaires, en attendant. Quelquefois un éclat de rire, bête et dépaysé dans ce quasi silence, faisait boule de neige. Au bas de la

côte régnait la plus grande animation : là se pressait la foule des ouvriers, des cochers, des rouliers de toutes catégories, formant une masse bariolée, disparate, et par-dessus tout, de bonne humeur, malgré l'attente prolongée et fatigante à la fin.

Tout à coup, deux bicyclettes descendirent à toute vitesse. L'un des cyclistes dit en passant :

— Ils partent de l'Esplanade.

— Ils seront ici dans cinq minutes, dit l'autre.

Des applaudissements étourdissants accueillirent ces paroles, une agitation fébrile se produisit. Non pas que l'émotion vraie fut bien grande, mais, pour cet être léger qu'est la foule, pour les femmes, pour les enfants, les flâneurs, rien de plus amusant que de voir passer les uniformes alignés, d'entendre la musique militaire, et de voir le soleil se jouer sur le métal poli des beaux casques.

Maintenant le flot humain se refoulait vers le fleuve, la côte devenait presque déserte. Près des quais où était amarré le « Sardinian », la cohue était indescriptible et la fumée noire et lourde des machines mettait comme un voile sur ce fouillis de casquettes crasseuses, de vieux chapeaux haute forme, de coiffures criardes, mal assujetties sur des têtes ébouriffées.

Comme, au signal du canon, toutes les cloches de la ville se mettaient en branle, l'agacement que cette sonnerie avait produit d'heure en heure menaça de dégénérer en colère, et il y eut un moment d'impatience. Mais il fut de courte durée. Au moment où le dernier coup de midi se faisait entendre, la clameur stridente des cuivres perça l'air, et, les premiers, apparurent les casques

blancs blindés d'or des artilleurs royaux. Le son mat d'un pas immense et unique se distingua bientôt, puis le bataillon se mit à défiler, raide, compassé, correct, chaque officier marchant sans dévier d'une ligne vis-à-vis ses hommes. C'était la garde d'honneur. Une fois les habits bleus et or passés, il en vint des rouges, des volontaires d'Halifax, puis, tache sombre, des tuniques grises de Sherbrooke. Et les uniformes ne finissaient plus de dévaler.

Soudain, il se fit un vide : le bataillon suivant fit halte pour permettre à l'ambulance de ramasser un homme déjà fatigué de la revue. Profitant de cette éclaircie, un camelot en guenilles vint se camper en plein milieu de la rue et hurla :

Un prisonnier anglais de fait par l'ambulance ! La Presse, La Patrie, tous les détails de cette sanglante affaire. Il saigne du nez.

— C'est la chaleur, cria un autre camelot.

— Il fait plus chaud que ça à Ladysmith, dit un passant.

Des carabins étaient là, les livres sous le bras ; ils entonnèrent tout à coup, sur l'air des « prisons de Nantes. » :

Dans la grande ambulance (bis)
Y a déjà un prisonnier
Gai
Faluron, falurette etc.

Envoyez fort, leur cria quelqu'un, c'est ça, envoyez fort.

Tiens, tiens, tiens, tiens… ce bon Pierre, fit l'un des étudiants.

Tiens, tiens, tiens, tiens… répéta toute la troupe ce bon Pierre ! Envoie fort, Pierre !

On rit, puis il se fit un silence de mort.

Hallo, Pierre Dolbret, fit une voix de basse profonde qui sortait de sous un béret noir rabaissé jusqu'au nez de son propriétaire.

Hallo, Pierre Dolbret, fluta à voix de tête un grand garçon mince, au nez en trompette.

« J'aurais mieux fait de rester dans le commerce, songea Dolbret ; je n'y étais que depuis hier soir ; ce n'était pas trop long ; la publicité n'est pas mon fait. » Il releva la tête et vit le bataillon de Québec dont les chapeaux à rebord relevé et à plumet commençaient à paraître. Ils s'avançaient, fiers, solides, contents, la figure réjouie par ces nouvelles de désastres boers qu'on leur lançait aux oreilles depuis le matin. Car cette expédition ne devait être qu'un voyage de plaisir, payé, aller et retour, par le gouvernement. (Et c'est le rêve de tout bourgeois de voyager aux dépens du gouvernement.) On allait en Afrique faire un tour, on ne se battrait même pas, pas plus que sur la main, puisque, des Boers, il n'y en aurait plus dans un mois. N'y en avait-il pas douze mille de moins depuis hier ? Juste le temps, un mois, d'aller à Cape-Town pour en repartir. Puis, au retour, on arrêterait à Londres, on se promènerait, ou serait des héros, on serait fêté, choyé par les jolies femmes de la Métropole anglaise, embrassé par celles de Québec, ensuite. Et puis, et puis, la perspective n'offrait que de ces couleurs gaies et engageantes à l'œil grisé du soldat d'occasion. C'était une aubaine même de n'être engagé que comme simple soldat ; rien à faire, rien à risquer, s'amuser. Ces beaux raisonnements avaient tourné la tête à un millier de Canadiens, dont deux cents Canadiens-français. Après tout, puisqu'on ne se battrait pas… Du reste, sur tout le parcours, ils n'avaient entendu

que ces mots : Ladysmith ! douze mille prisonniers ! immense désastre ! On eût dit que ce mot « désastre » était un mot magique, un baume pour tous ces cœurs de jeunes gens qui battaient sous la tunique de kaki. Ce mot terrible, ils se le répétaient avec des clins-d'œil, avec de gros rires nerveux mais satisfaits. Pensez-y, douze mille Boers d'un coup ! Ça marchait bien, il s'annonçait bien le pique-nique.

Dolbret ne riait pas, lui. Il contemplait cette scène d'un air triste. Il se disait aussi : Combien en reviendra-t-il ? Pourquoi moi, dont l'avenir est si sombre, qui n'ai pas l'énergie de la vie normale, pourquoi ne me suis-je pas engagé pour aller tomber, ignoré et oublié, sous la balle d'un de ces braves Boers ?

Il était à ces réflexions quand tout à coup, par un mouvement inconscient, il se trouva dans le rang du dernier bataillon. Il venait d'apercevoir, presque méconnaissable sous l'uniforme jaune, son ancien camarade Antoine Morot. Leurs mains se serrèrent.

— Tu viens me reconduire au paquebot ? fit le soldat.

— Mon Dieu, oui, dit Pierre tout hésitant.

— Eh ! bien, mon vieux Pierre, que fais-tu maintenant ? ça va toujours, la profession ?

— Mieux que jamais, mon cher.

Àquoi bon, pensait-il, lui confier mes misères.

— Et toi, veux-tu me dire quelle idée tu as d'aller te battre contre les Boers, des gens qui font comme nous fîmes en 1837 ?

Àce moment, un remous se fit, Dolbret se sentit fortement poussé. Quelqu'un prit son bras. Il se retourna : un grand garçon

bien mis était là qui le regardait en plein visage.

Comme il passait à côté d'une jeune fille, celle-ci lui sourit en disant à mi-voix :

— On vous presse. La « presse », lui cria un homme monté sur le toit d'un entrepôt.

— Il y a déjà dix hommes qui ont déserté, dit à voix basse, quelqu'un derrière lui, il faut les remplacer.

— Prenez garde, lui dit quelqu'un grimpé sur un poteau, c'est la « presse », on vous presse !

— Entends-tu cela, dit-il à Morot, qu'est-ce que cela veut dire tout ce monde qui me crie « La presse » ?

— Je n'entends parler que de cela depuis le matin et je me casse la tête sans parvenir à y comprendre un mot.

— Il y a certainement quelque chose d'étrange en tout ceci.

La fanfare, pendant l'embarquement, jouait des marches militaires. Soudain, le chef fit un signe et, large, rudement rythmé, le chant patriotique des Canadiens-français s'envola en accents chauds et entraînants. Tout de suite, on entendit un bruit énorme qui fit relever toutes les têtes : les vingt mille personnes assemblées sur la terrasse venaient de lancer, d'une seule voix, un hourra colossal, et le choc des mains qui applaudissaient emplit l'air d'un crépitement monstre. Il semblait que le roc du cap allait s'écrouler sous l'effort de cette masse sonore qui déchirait l'atmosphère. Et les voix d'en bas se mêlant à celles d'en haut, ce fut un concert formidable, une orgie de bruit, une tempête de voix qui s'éraillaient à vociférer le glorieux hymne. L'enthousiasme était

beau à voir pour ceux qui ne s'arrêtaient pas à vouloir se l'expliquer.

— As-tu vu la planche du « Soleil » ? cria par-dessus les têtes une jeune fille à un soldat déjà embarqué.

— Hein ? fit l'autre.

— Hein ? répétèrent plusieurs voix.

— Quoi ? se mit-on à dire, à mesure que l'accalmie se faisait.

— Ce n'était pas vrai, essaya de dire la jeune fille, en sanglotant. Il est encore temps peut-être, essaie.

— Qu'est-ce qu'elle dit ?

— Nouvelle de Ladysmith absolument fausse, dit d'une voix posée, un gentleman qui tenait à la main un télégramme clavigraphié.

On se pressa autour de lui, on grimpa les uns par dessus les autres pour essayer de lire le télégramme.

C'est un télégramme de Lounsberry & Co, dit l'homme tranquillement.

Chut ! Chut ! fit-on.

L'homme au télégramme commença lentement :

« De Lounsberry, par Forget et compagnie — Défaite des Boers à Ladysmith complètement fausse. Nouvelle lancée par les bulls de Londres. »

Ce n'est pas vrai, dit avec un léger accent anglais, l'étranger qui tenait le bras de Pierre Dolbret.

— Mais monsieur, dit Pierre, je ne vous connais pas.

— Oh ! pardon, fut la réponse, je vous demande pardon, je vous avais pris pour mon ami Morton.

Il ne le lâcha cependant pas.

Le télégramme de Forget et compagnie avait ralenti de beaucoup l'enthousiasme de la foule. Cependant, ceux qui, sur la terrasse, n'avaient pas eu la nouvelle, continuaient à chanter et à pousser des acclamations. Du reste, les farceurs y étaient pour beaucoup dans tout ce train ; nous aimons à rire et à faire du potin, et, dans les circonstances solennelles surtout, nous sommes comme de vrais écoliers.

De tous côtés, et à tout instant, arrivaient des colis pour les soldats : friandises envoyées par des amis, des parents, des clubs, des patrons généreux. Les réguliers eurent comme un sursaut causé par le sentiment de respect dû aux choses saintes quand de longues charrettes apportèrent d'innombrables petites caisses bien fermées et jolies à voir : le chocolat envoyé par Sa Majesté la Reine aux volontaires du Canada. Ils eurent presque envie de présenter les armes, tout comme faisaient les gardes de Blois, lorsque passait la viande de Monsieur, frère du roi Louis XIII.

Un instant après il se fit une poussée qui culbuta quelques hommes et plusieurs femmes. Des gardes à cheval faisaient une trouée.

« Keep back », dit, en éperonnant sa monture, le chef de la troupe, « la voiture du gouverneur général. »

On fit place lentement, avec peine. Et la voiture passa, suivie et précédée de gardes à cheval, d'aides-de-camp, puis des voi-

tures des ministres qui allaient s'embarquer à bord du « Stanley » pour reconduire le contingent jusqu'à Rimouski. Un des ministres, se penchant hors de la portière, demanda à un homme aux cheveux gris bouclés qui arrivait, le feutre mou sur le coin de la tête :

— Eh ! bien, mon vieux Dubut, quelles nouvelles au « Soleil ? »

— Mauvaises, depuis tantôt.

— Mauvaises ?

— Mauvaises, oui. Dame, ça dépend. Moi je les trouve bonnes, mais vous… ?

Un camelot aux cheveux longs, les deux bras chargés de journaux frais, murmura à l'oreille du journaliste :

— Très mauvaises, mais il ne faut pas le dire, ça va décourager ces soldats-là.

— Comment ça ?

— Les Anglais se sont fait tuer, prendre ou blesser deux mille hommes à Ladysmith.

Il n'avait pu parler si bas qu'on ne l'entendît.

Dolbret l'interrogea :

— Vous dites ?

— Deux mille Anglais prisonniers ou tués dit, à voix haute cette fois, le camelot.

La nouvelle fit traînée de poudre. Un mendiant la cria à tue-tête :

Deux mille-z-Anglais de tués à Ladysmith !

Tout près de Dolbret, en avant, en arrière, à ses côtés, des voix murmuraient tout bas :

« Hold him well, he is getting tired. »

Morot ne tenait plus le bras de son ami ; celui-ci s'aperçut soudain que quelqu'un, tout de même, était à son bras droit. Et il avait toujours l'étranger à sa gauche. Qu'on ne s'étonne pas trop de ce fait étrange, car ce qui vient de se passer n'avait duré que quelques minutes, et la foule était trop compacte pour que Dolbret eût eu le temps de se dégager. Lorsqu'il se vit pris des deux côtés, il se demanda ce que cela voulait dire, et s'il ne se trouvait pas aux mains de filous. L'idée lui parut plaisante.

« Ma foi, se dit-il, ces deux types n'ont pas beaucoup de flair. Je me demande quel nez ils vont faire quand ils vont trouver ma poche vide. »

— Venez boire avec nous, fit le premier des deux étrangers.

Dolbret se prit à réfléchir, il se dit : « Je ne suis pas pour me battre avec eux, la partie serait inégale. D'un autre côté, j'ai une soif qui me torture depuis une heure et je n'ai pas d'argent. »

Son voisin de gauche venait de lui dire :

— Venez avec nous, nous avons des amis à bord du « Stanley », nous vous présenterons et nous nous rafraîchirons ensemble. Il fait une chaleur !

Dolbret ne résista plus. Une fois attablé, il demanda :

— À qui ai-je l'honneur de parler ?

Mais ses hôtes étaient occupés à faire des signes mystérieux à un gros homme trapu qui leur dit en passant : How many ?

La suite jettera de la lumière sur ces faits en apparence incohérents et dont le lien se cache pour le moment.

3

Suivant en cela d'illustres exemples, nous cherchions une entrée en matières pour ce chapitre et nous allions presque écrire : « Ils étaient cinq aux carrures terribles », phrase par où débute le plus célèbre des livres de Loti ; mais nous nous sommes aperçus que nos personnages ne sont pas de la taille de ceux-là, quoiqu'ils aient leur valeur. Du reste, ils ne sont que quatre, et la seule ressemblance dans la situation serait entre l'espèce de trou noir où gisaient Pierre Dolbret et ses compagnons et la chambre étroite où les rudes pêcheurs d'Islande courbaient leurs épaules.

Une pièce de 8 à 10 pieds carrés, voilà le réduit où Pierre se réveilla, le lendemain du trente octobre. La nuit avait été horrible pour le pauvre garçon. Couché sur le plancher avec trois compagnons inconnus, il avait souffert, et plus encore moralement que physiquement, car il commençait à se rendre compte du mauvais pas qu'il venait de faire. D'abord il se crut dans un cachot ; un instant il pensa : « C'est honteux de coucher au clou, comparaître devant le recorder ; je n'oserai jamais me représenter chez mon patron. » Il en était à ces réflexions quand une vague un peu plus

forte que les autres fit rouler le bateau. Au même moment, il entendit des voix tout près de lui, au-dessus de sa tête. C'étaient des voix de femmes ;

L'une d'elles disait :

— Je pense que nous sommes vis-à-vis Rimouski, ma chère.

— Oui, ça doit être ça, il est huit heures.

– À propos, nous avons des malades.

— Oui, et qui donc ?

— Des recrues. Il y a un pauvre jeune homme qui s'est lamenté toute la nuit. Il avait le cauchemar : c'était drôle de l'entendre…

— Vous n'avez pas de cœur.

— Si vous l'aviez entendu parler de sa robe, vous n'auriez pas pu vous empêcher de rire.

— Sa robe ?

— Oui, il parlait tout le temps de sa robe de kaki, il disait — ici la jeune miss parla français — : Il me faut une robe de kaki, il m'en faut deux mille verges, et tout de suite.

Et les demoiselles s'éclatèrent de rire.

« Bon Dieu ! se dit Pierre, me voilà rendu à Rimouski ; qu'est-ce que vont dire les passagers du « Stanley » quand ils me verront ici ?

Au même moment, une des demoiselles reprit :

— Tiens, le « Stanley » qui nous fait des signaux ; voyez-vous ?

« Miséricorde ! où suis-je, pensa Pierre ? Puisque le « Stanley » nous fait des signaux, je ne dois pas être à bord du « Stanley » ?

Il se fit du mouvement dans le coin de la pièce ; une voix enrouée grogna :

— Ôte donc tes pieds, toi, tu n'es pas tout seul dans le bateau.

Au même moment, quelque chose, une forme humaine, sauta en l'air, et la réponse vint, narquoise :

— Non, je ne suis pas tout seul, je suis avec mes pieds.

— Hein ! reprit la première voix, courroucée, tu veux rire de moi ?

— Ça dépend.

Il me semble, pensa Pierre, que je connais cette dernière voix. La voix, goguenarde, continua :

— Puisqu'on passe vis-à-vis de Rimouski, je m'en vais toujours aller voir si c'est vrai qu'il n'y a plus de bluets à Saint-Moïse.

Il avait dit « beluets ». C'est un défaut de prononciation que nous tenons des Parisiens, paraît-il ; ça devrait nous consoler,

— P'tit-homme ! s'écria Pierre en tremblant. Tiens, paraît que je suis connu par ici, moi, vieille terrinée de bluets, répondit celui que Dolbret avait appelé P'tit-homme.

Il battit un entrechat et reprit :

— Excusez-la. Tout de même, si vous me disiez votre nom, le monsieur ?

— Comment fit Pierre, tu ne reconnais pas Pierre Dolbret, ton voisin ?

— Ah ! mon Dieu Seigneur, le docteur à bord du « Sardinian » : Qu'est-ce que vous faites ici ? bonjour, docteur.

— À bord du « Sardinian » ? Que dis-tu là ?

— Mais oui, mais oui, vieille terrinée.

Il se mit à rire, puis, parlant plus bas :

— Gageons que vous avez été pressé.

– Comment, pressé ?

— Bien, pressé, tassé par deux messieurs bien habillés qui vous ont amené prendre quelque chose.

— Explique-toi, Petit-homme.

— Vous ne connaissez pas ça, la presse ? Moi j'en avais entendu parler par chez nous. Moi aussi, j'ai été pressé, mais je m'y attendais.

— Tu le savais ?

— Ben oui. Il paraissait qu'il n'y aurait pas beaucoup de bluets à Saint-Moïse, cette année. Sur les entrefaites, j'entends dire qu'on demandait des hommes pour la guerre. Il est vrai que je ne suis qu'un bout d'homme, mais j'ai toujours le bout qu'il faut pour porter un fusil. Et puis, il paraît qu'on se battra pas plus là-bas qu'à Saint-Moïse. Alors, vous comprenez, je ne fais ni un ni deux, je pars pour Québec. J'arrive à Québec. J'entends dire qu'ils ont du monde plus qu'ils ne peuvent en prendre. J'étais découragé. Quelque temps après, ce n'était plus ça : Il leur fallait

des Canadiens-français parmi les autres. Il paraît que c'était un ordre venu d'Angleterre, de prendre des Canadiens. J'entends dire qu'il y a des gens qui nous font boire un coup pour nous amadouer et nous engager. C'est bon ça, je ne demande pas mieux, moi, vieille terrinée. Comme, de fait, je rencontre deux messieurs qui me prennent chacun par un bras. — c'est ça, la presse. — Il y en a un qui me dit :

— Vas-tu à la guerre, cette année, Baptiste ?

Je me dis en moi-même : C'est le temps !

Tout de même, ça me coûtait. Il est vrai qu'il n'y a pas de bluets à Saint-Moïse, cette année, mais la mère est encore là. Je vous dis que ça me coûtait de quitter la bonne femme. L'autre monsieur me dit.

— Viens prendre un coup.

J'y vas. Je prends un coup, j'en prends deux, trois, et quatre. Ca ne finissait plus. Quand je me suis éveillé, j'étais engagé. J'avais rêvé toute la nuit qu'il y avait assez de bluets à Saint-Moïse pour charger dix trains de l'Intercolonial. Je ne sais pas comment la bonne femme va faire pour ramasser cela toute seule. Après tout, les rêves, ce n'est pas toujours vrai.

Le petit homme, essoufflé, se reposa, puis, tristement :

— On fait des mauvaises affaires, des fois.

Ces dernières paroles rendirent Dolbret songeur. Il pensait à part lui : « Oui, on en fait de mauvaises, de bien mauvaises, des fois et je crois que je viens de faire la plus mauvaise de ma vie.

Me voilà, ni plus ni moins, parti pour le Transvaal. S'il y avait moyen de débarquer à Rimouski. »

Il se raccrocha à cette idée et ouvrit précipitamment la porte de la cabine. Il se trouva face à face avec trois femmes, jeunes, assez jolies, vêtues en ambulancières — robe noire et brassard au bras — qui, en le voyant, partirent d'un grand éclat de rire.

Abasourdi, Pierre voulut continuer sa route, mais ses forces le trahirent et il dut s'appuyer pour ne pas tomber. Alors l'une des ambulancières s'avança et le soutint. Il la remercia du regard.

— Pardonnez-moi, lui dit-il, est-ce que je ne pourrais pas voir le capitaine ?

— Mais, mon cher monsieur, vous ne sauriez marcher, vous titubez comme si vous aviez pris du laudanum.

Ce mot frappa Dolbret. Ce qu'il avait bu à bord du « Stanley » avait un goût étrange. La vérité lui apparut tout à coup : on lui avait versé un narcotique pour le traîner à bord du « Sardinian » ! Ah ! c'était ça, la fameuse presse. Il comprenait maintenant ces avertissements qui lui étaient venus de toutes parts, la veille. Il commençait à s'expliquer ces exclamations sur son passage : « La Presse », on vous presse. » Il se rappelait avoir, lui aussi, entendu dire, quelque temps auparavant, qu'à Londres, on ne trouvait pas assez nombreux les Canadiens-français qui prenaient du service. Puis il se ressouvint d'avoir entendu parler du sergent recruteur de Londres, qui court les places publiques pour raccoler des soldats en les faisant boire. Évidemment le même truc avait été employé à Québec. Son premier mouvement fut l'indignation. Il irait se plaindre au capitaine, demander justice. Mais les forces lui avaient manqué. Puis en y

pensant, toute réclamation serait inutile ; le bateau était en marche, pour aucun prétexte on ne le stopperait, surtout pour débarquer un passager si précieux. Du reste il avait peut-être, sans le savoir, signé un engagement. Cette idée le remplit de tristesse. Aller se battre contre les Boers c'était la dernière chose à laquelle il aurait songé.

Il se faisait un grand mouvement sur le bateau. On entendait des commandements, des pas cadencés. Et le bruit monotone des machines mettait dans les oreilles un assourdissement insupportable pour Pierre, qui, malgré sa forte constitution, était moulu d'avoir passé tout une nuit couché sur le plancher. Dans la partie du vaisseau où il était, il faisait presque nuit. Il avait été jeté pour ainsi dire au fond d'une sorte de trou noir, avec les « pressés » qu'on laissait cuver leur vin de la veille.

Pierre cependant essaya et réussit à monter sur le pont. Le grand air le frappant au front, lui fit du bien. Mais comme tout est moins bon quand l'âme n'est pas tranquille et comme le magnifique spectacle du fleuve s'étendant à perte de vue, rutilant sous le soleil du matin, dut lui faire regretter la patrie qui s'enfuyait déjà ! À son apparition il fut reçu par les railleries de tout le monde.

— Tiens, un civilien !

— Tu es écarté, toi là ?

Humilié et réellement dépaysé au milieu de tous ces gens qu'il ne connaissait pas, Pierre n'osa pas lever les yeux. Pour ceux qui étaient là, il n'était qu'un homme qui s'était grisé et qu'on avait pris au piège. Aller raconter qu'on lui avait mis du laudanum dans son verre, c'était s'exposer à plus de mépris encore. Il était

homme d'énergie à ses heures, mais dans le moment, il avait trop de vague dans les idées pour prendre une résolution. Il demanda tout de même à voir le capitaine. Il valait toujours mieux parler, expliquer sa position, essayer de se tirer le moins mal possible de cette mauvaise affaire.

Quelqu'un le prit par la manche. Il se retourna : Antoine Morot, son ami, était là devant lui, qui le regardait sans rien dire.

— Ah ! mon pauvre Antoine, dit Dolbret, qu'est-ce que tu vas dire de moi, moi qui t'ai fait des reproches ?

— Mais enfin, fit Antoine, tu n'es pas engagé ?

— Que veux-tu que je fasse, il me faut bien aller où va le bateau, et il ne s'arrête pas avant le Cap. Puis il est probable qu'après m'avoir empoisonné, on m'a fait signer un engagement.

— Parlons plus bas, fit Antoine. Qu'est-ce que tu me dis à propos d'engagement ? Est-ce que tu es enrôlé ?

— Mais pas du tout, tu ne sais pas mon histoire ?

Serais-tu dans le cas du soldat Labbé ?

— Quel soldat Labbé ?

— Celui avec qui tu causais tantôt.

— Ah ! oui, Ptit-homme Labbé, je me souviens. Eh ! bien, oui, je suis précisément dans le cas du soldat Labbé, j'ai été pressé, mais il faut être juste, j'ai été moins pressé que lui, et ce n'était pas ma faute.

— Tu sais donc ce que c'est, la presse, fit Morot ?

— Oui, P'tit-homme m'a expliqué ça tantôt.

— Mais tu aurais dû te défier, quand tu as vu un étranger t'offrir à boire. — Enfin, répondit Dolbret, c'est fait ; n'en parlons plus. Est-ce que je puis voir le capitaine ?

Au même moment, une clameur se fit entendre :

— Il nous faut à déjeuner, est-ce qu'on va nous faire crever de faim ? Ah ! par exemple, on va voir à ça,

— Qu'est-ce que c'est ? dit Pierre.

Ce sont les soldats qui demandent leur déjeuner, fit Morot, ils n'ont pas mangé depuis hier soir et ils commencent à trouver le temps long.

Un petit soldat sauta des bastingages sur le pont et cria à tue-tête :

— En voulez-vous du manger ? il y en a tout plein, il n'y a qu'à descendre !

— Où ça, où ça ?

— Ah oui ! mais attendez un peu, il faut payer pour en avoir.

— Comment, il faut payer ?

— Oui, à moins que vous ne préfériez attendre jusqu'à demain. Si vous voulez manger tout de suite, venez avec moi.

Une cohue le suivit et dégringola le long des échelles jusqu'à la cale.

— Qu'est-ce que l'on nous donne pour notre argent ?

— Il y a de bonnes choses ; de la langue en boite, des sardines, du chocolat en boîte aussi. Venez voir.

Un lieutenant fit un petit discours :

— Prenez patience, la cuisine n'est pas encore bien organisée, mais dans deux heures tout sera prêt. Prenez patience.

Pierre réussit à se rendre à la cabine du capitaine. Celui-ci était à lire son journal, il ne s'aperçut pas de l'arrivée de Dolbret.

— Pardon, fit ce dernier timidement.

— Bonjour, monsieur. Vous n'avez pas d'uniforme ?

— Bien, répondit Pierre embarrassé, je ne me suis pas engagé.

— Ah ! je comprends, vous êtes un « pressé ».

Je n'entends parler que de cette « presse » ; mais, vous savez, je n'en crois pas un mot.

Et il se mit à rire par petites secousses.

— Voyez le commandant, ajouta-t-il, je n'y peux rien, je ne m'occupe pas des uniformes.

— C'est que, reprit Pierre, je ne suis pas engagé, et que je ne veux pas m'engager.

— Eh ! bien alors, que faites-vous ici ?

— J'y ai été amené malgré moi…

— Oui, je comprends, reprit le capitaine en riant ; malgré vous, malgré vous…

— Monsieur, reprit Pierre, je vois ce que vous voulez dire. Je vous jure que j'ai été amené ici malgré ma volonté.

— Ah ! Ah ! on connaît ça, on connaît ça, mon garçon. Vous voulez débarquer, alors ?

— Oui, accordez-moi cette faveur.

— Venez avec moi.

Pierre le suivit, ils sortirent sur le pont. La mer s'étendait à perte de vue. Pierre pensait : « Il va intercéder pour moi auprès du commandant ; je pourrai me vanter de l'avoir échappé belle. »

Le capitaine le prit par le bras, et lui montrant la mer :

— Vous voyez de ce côté-ci ?

— Oui.

— Puis de ce côté-ci ?

— Oui.

— Et vous voyez de tous les côtés, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Si vous pouvez m'indiquer, d'un côté ou de l'autre, un endroit où débarquer, foi de capitaine, je vous débarque tout de suite. Et il partit à rire bruyamment en s'en retournant chez lui.

Depuis le matin, Pierre buvait l'humiliation à grands traits, chaque parole qui sonnait à son oreille était une parole de raillerie. Mais avec sa nature enthousiaste, s'il se décourageait vite, il était aussi prompt à prendre une résolution. Il n'y avait personne au monde pour qui fût si vrai ce mot de je ne sais plus qui : « Il

n'y a rien qui rafraîchit comme une bonne résolution. » Une fois décidé, une fois pris dans une impasse, il travaillait à en sortir le plus facilement possible ; la difficulté ne l'effrayait pas. Il y avait chez lui de l'esprit fataliste qui fait la valeur du soldat musulman et aussi la valeur de bien des gens qui ne sont pas le moins du monde hérétiques. Eu sortant de chez le capitaine, il avait pris un parti. P'tit-homme passait, il l'arrêta :

— J'ai à te parler sérieusement, lui dit-il ; tâchons de trouver un endroit où personne ne nous verra.

— Si nous montions dans la chaloupe de sauvetage de bâbord, elle est libre ?

— Bien, grimpe.

En un clin d'œil P'tit-homme fut dans la chaloupe.

« Bon, pensa Dolbret, il grimpe comme un singe, c'est justement l'homme qu'il me faut. » Lui-même y monta d'un bond.

— Monsieur le docteur, dit P'tit-homme, sans donner le temps à Dolbret de respirer, je veux une consultation.

— Pas une consultation de médecin, toujours, P'tit-homme, la médecine ne me dit pas grand'chose dans le moment, et je pourrais te rendre un mauvais service.

— Non, non, pas de danger, je ne suis pas malade.

— Alors qu'est-ce que tu veux ?

— C'est bien simple, je suis parti sans le dire à la mère, je suis en peine d'elle, je m'ennuie d'elle, il faut que je m'en retourne à Saint-Moïse.

— Mais tu es engagé…

— Ça ne fait rien, je me désengage.

— Tu ne peux pas.

— C'est justement pour cela…

— Comment, pour cela ?

— Oui, c'est justement parce que je ne peux me désengager que je me désengage.

— Je ne comprends pas.

— Eh ! bien vous allez comprendre. Je suis engagé comme soldat mais j'aime mieux aller aux bluets à Saint-Moïse, avec la mère. Si je demande mon congé, on va me le refuser. Alors je ne le demande pas, je le prends. Et c'est comme ça que je me désengage.

— C'est bien simple à dire, mais pas aussi simple à faire.

— Ah ! c'est vrai, fit P'tit-homme, sérieux tout à coup, les quais sont rares.

— Tu trouves ? fit Pierre. C'est justement là que je te prends. Si tu ne sais pas comment t'en aller, moi je le sais, j'ai tout ce qu'il me faut pour cela

— Oui, le capitaine vous débarque, vous, mais moi, ce n'est pas la même chose.

— Non pas du tout, le capitaine ne me débarque pas, je me débarque moi-même. C'est moins facile, mais tout de même ça peut se faire.

— Et comment ça ?

— Voici : Tu vois cette chaloupe ?

— Oui.

— Eh bien, je m'arrange pour rester sur le pont, ce soir, et tu t'arranges pour y rester, toi aussi. Une fois tout le monde couché, nous nous emparons de la chaloupe et nous filons. Le vent est nord-est ; si nous n'avons pas d'accident, demain nous serons à Rimouski ou à Matane. Une fois rendus là nous nous tirerons bien d'affaire.

— Ça y est, cria P'tit-homme à tue-tête.

— Prends garde, fit Dolbret, on va s'apercevoir que nous complotons.

— Terrinée de bluets, vous n'êtes pas un docteur comme les autres, vous, vous soignez aussi bien ceux qui ne sont pas malades que ceux qui le sont. Examinons la, chaloupe… Mais dites-donc, cela va faire un tapage d'enfer de descendre la chaloupe et nous serons pris.

— Ils n'auront pas le temps. Une fois à l'eau, nous serons les maîtres de la situation, nous serons introuvables au bout de dix minutes. Examinons la chaloupe. Prends l'avant, moi je prends l'arrière.

— Elle est pesante, dit tout bas Dolbret.

Labbé mit une main au poteau de fer auquel elle était suspendue, et, faisant un effort, il en agrippa l'avant et le souleva de dix pouces.

— Pas trop, fit-il en la laissant retomber de tout son poids.

— Qu'est-ce que vous faites là, vous autres ? dit un matelot qui passait, descendez tout de suite.

— Il n'y a pas moyen de prendre l'air seulement, dit P'tit-homme. Ces chaloupes-là, il faut toujours que ça serve à quelque chose.

Morot passait. Apercevant Dolbret, il courut à lui en lui disant :

— Mon cher ami, tu es chanceux.

— Ne m'en parle pas.

— Quand je te dis que tu es chanceux…

— Morot, c'est mal à toi de me railler.

— Écoute-moi un instant. J'ai vu le commandant ; je lui ai dit que tu étais médecin et je lui ai conté ton histoire. Le commandant est un brave homme et si je lui avais parlé avant d'arriver à Rimouski, tu aurais eu une chance de débarquer ; mais maintenant, il est trop tard. Alors nous avons trouvé autre chose. Tu vas être employé comme médecin, pourvu que tu t'engages, une fois rendu en Afrique.

— Jamais.

— Mon cher, tu te montes la tête, c'est du patriotisme mal placé que tu fais là.

— Mal placé ou non, je ne m'engage pas, je veux m'en aller, d'une façon ou de l'autre.

— Mais c'est impossible, nous n'arrêtons pas avant les îles Saint-Vincent.

— Eh ! bien, je débarquerai aux îles Saint-Vincent, et voilà tout.

— Mais je t'en prie, mon cher ami, sois de meilleur compte. Tu ne gagneras rien à bouder ; au contraire, tu y perdras. Vois donc, si tu es employé comme médecin, tu seras bien traité, comme les officiers, et tu n'auras presque rien à faire.

— C'est inutile, Morot, je te remercie de ton intervention et je te demande en grâce de ne pas aller plus loin ; ce serait peine perdue. Excuse-moi, je vois P'tit-homme qui m'appelle, il faut que je lui réponde.

— Et il s'en alla, laissant son ami tout déconcerté. Aussitôt qu'il eut rejoint P'tit-homme, celui-ci lui dit :

— Excusez-moi, docteur, vous allez me dire que ce n'est pas mon affaire…

— Ne te gêne pas, P'tit-homme.

— Bien, fit l'autre en hésitant, tantôt, pendant que j'inspectais la chaloupe, il y a une chose qui me tourmentait. Je me demandais tout le temps : Comment se fait-il que le docteur, qui est instruit, se soit laissé prendre par la presse ?

— C'est bien simple, mon ami, je m'en vais te le dire. Je passais dans la rue, vers dix heures du matin, je m'en allais justement remplir un ordre de la maison Pâquet.

— Comment ? la maison Pâquet ? mais vous êtes médecin…

— Oui, je suis médecin, il est vrai, mais j'avais décidé d'abandonner la médecine et de me mettre dans le commerce.

— Ma foi, dit Labbé, en voilà une idée. Ils ont dû rire de vous, au magasin ; un docteur se mettre dans le commerce !

— Non, ils n'ont pas ri de moi, loin de là. Du reste j'avais une lettre de recommandation de notre curé…

— Ah ! satre, ça commence à faire…

— Oui, j'avais une lettre de recommandation, dont je n'ai pas eu besoin, du reste. À propos, je crois que je l'ai encore dans la poche de mon veston.

Il sortit la lettre et la décacheta.

— Vous la décachetez, mais elle n'est pas adressée à vous ?

— Non, mais puisque je ne puis pas la remettre à son destinataire, je puis toujours voir ce qu'il y a dedans,

— C'est vrai, lisez-nous ça. Il doit en faire des compliments de vous, notre curé ; quand il parlait de son Pierre, ce n'était pas une petite affaire.

Pierre se mit à lire à mi-voix. À mesure qu'il avançait, ses sourcils se fronçaient, puis il réprimait un sourire. La lettre était ainsi conçue : « Mon cher ami, le porteur de la présente est un garçon honnête et intelligent à qui les professions n'ont pas réussi. Si tu peux l'aider, il se fera peut-être un avenir dans le commerce. Il serait parfait s'il n'avait pas parfois — rarement — la faiblesse de prendre quelque chose. Fais ton possible pour lui et tu me rendras service. Ton vieil ami,

P'tit homme, embarrassé, regardait ailleurs. Dolbret eut peur d'être pris pour un ivrogne par l'ancien matelot. D'une voix un peu émue, mais qui se raffermit vite, il lui dit :

— P'tit-homme, je ne sais pas si tu vas me comprendre bien, mais je vais faire de mon mieux. Ce que le curé a dit là, c'est vrai, et si on ne me l'avait pas dit aussi clairement, je suppose que je ne l'aurais jamais su. C'est dur de se faire dire ses vérités, mais c'est utile. C'est la dernière fois que je m'expose à des choses comme celles-là. À partir de ce moment, je suis un autre homme. Retiens bien ce que je te dis là, je ne suis plus le même homme, et si nous avons la chance de retourner au pays, tu verras si je t'ai menti. Maintenant, assez de tristesse, soyons de bonne humeur.

— Ah ! terrinée de bluets, j'aime mieux ça ; vous commenciez à me faire penser au temps où vous étudiiez pour être prêtre ; moi les sermons, vous savez…

— Bien, c'est fini. À ce soir, et faisons comme si rien n'était.

— C'est entendu.

— Un mot encore. J'ai reçu un conseil, je m'en vais t'en donner un, moi aussi. Si jamais tu as une lettre de recommandation pour quelqu'un, prends bien la précaution de la lire avant de la remettre à destination.

— Compris ; du reste je ne sais pas lire.

— C'est encore mieux. À ce soir, le lieutenant t'appelle.

— À ce soir.

4

Il pouvait être midi lorsque les deux amis s'étaient donné rendez-vous. En attendant l'heure de la fuite, P'tit-homme se promenait les mains dans les poches, le nez au vent, sans s'occuper des quolibets et des rires provoqués par ses vieux souliers, son pantalon trop court, ses jambes cambrées et son mufle développé comme à plaisir au dépens du reste du visage. Quand il était serré de trop près ou lorsque, à son humble avis, une réponse de sa part était nécessaire pour l'honneur de la race, il donnait une rude poussée ou un bon coup de poing dans les flancs de l'imprudent qui l'avait attaqué.

Malgré ses cinquante ans, le soldat Labbé, depuis l'époque éloignée déjà où il faisait le cabotage dans le fleuve et le golfe jusqu'à sa dernière rencontre avec le » docteur », avait conservé le surnom de P'tit-homme. Une fois sa majorité atteinte et après avoir fait un voyage an long cours — c'est lui qui l'affirmait —, il avait abandonné le dur métier de marin pour une occupation plus tranquille et, avec des économies péniblement amassées, il avait acheté un coin de terre au bord de l'eau, à Sainte-Luce. L'été il cultivait quelques légumes, mais la majeure partie de son temps était employée à aller cueillir des bluets dans les concessions situées en arrière de sa paroisse. Grâce à cette industrie, qui ne demande pas de capital, il vivait tant bien que mal avec sa vieille mère. À l'époque où il avait adopté ce genre de vie plutôt contemplative, le plat de fer-blanc n'avait pas encore remplacé tout à fait la belle terrine jaune et rouge, et le lecteur comprendra que ce qui aurait dû être un terrible « Tonnerre de Brest » n'était, dans la bouche de l'ancien matelot, qu'une pacifique « Terrinée

de bluets ». Avec son juron et son insouciance, P'tit-homme se tirait d'affaire.

Quant à Pierre Dolbret, il faisait de sérieuses réflexions sur la position un peu ridicule où le hasard l'avait mis. En effet il se trouvait maintenant lié au soldat Labbé ; il allait tenter une quasi désertion en compagnie de cet homme à qui, dix ans plus tôt, il n'aurait jamais songé à attacher son sort. Puis, si l'entreprise réussissait, il lui faudrait retourner à Québec, expliquer sa disparition, s'excuser, tâcher de se faire pardonner. Tout cela serait dur, et, par moments, il se demandait s'il ne devait pas s'engager et aller en Afrique. Du reste, n'entraînait-il pas Labbé dans une aventure dont les suites pouvaient être fatales ? Un scrupule le prit et il offrit au matelot de changer leurs plans. Mais P'tit-homme, dont le cœur était en fête à l'idée de revoir la « bonne femme, » comme il l'appelait, persista et menaça de s'en aller tout seul si le « docteur » n'avait pas le courage de le suivre. Il n'en fallait pas plus pour ancrer Dolbret dans sa détermination ; jamais il n'aurait voulu paraître manquer de courage, surtout devant cet homme pour qui il avait toujours été un être supérieur. La fuite fut donc ruminée toute l'après-midi et tout fut prévu. Comme rien n'était encore bien organisé à bord, on ne les dérangea pas et ils purent causer à leur aise. Le vent était toujours à l'est, tout allait bien. Vers cinq heures, P'tit-homme vint, tout effaré, trouver Dolbret et lui dit :

— Il y a une autre chaloupe dans celle que nous avons visitée, nous ne pourrons jamais mettre les deux à l'eau.

— J'y vais, répondit Dolbret.

Un instant après il revint, tout souriant, dire à Labbé :

— Tu as raison, et je suis bien content que ce soit plutôt comme cela qu'autrement. Nous n'aurions jamais pu mettre la grosse chaloupe à l'eau, tandis que la petite sera facile à descendre ; il n'y a rien qui la retienne à l'autre, nous n'aurons qu'à la laisser glisser,

— Mais il faudra une amarre.

— Il y en a une, je l'ai attachée à la petite chaloupe.

— Vous êtes un bon homme, vous ; terrinée de bluets, ça commence à faire. J'ai pris un couteau à ressort qui traînait dans une cabine, ça pourra nous servir. Ce n'est pas voler ; en voyage comme ça, on fait ce qu'on peut. Vous qui savez la théologie, qu'en pensez-vous ?

— Sois tranquille, et, au souper, tâche de prendre du pain, que tu cacheras dans tes poches ; nous serons sur l'eau peut-être quelques heures de plus que nous ne le pensons.

Le temps se couvrait un peu et le navire ralentissait sa marche, à cause d'une brume, très légère cependant, qui embrouillait l'atmosphère. Le soleil descendait ; il semblait porté tout doucement dans l'abîme par un être mystérieux dont ses rayons multicolores illuminaient la face. Le spectacle était merveilleux : c'était comme la marque immortelle de Celui qui a fait l'immensité des océans. Dolbret oubliait ses malheurs pour se plonger dans cette poésie, trop grande pour les yeux, mais jamais trop grande pour l'âme dont les aspirations sont infinies ; il oubliait même le danger pour contempler la féerie que le grand architecte faisait au sein des flots avec un peu de sa lumière.

Mais l'heure avançait et depuis longtemps l'ombre avait envahi toutes choses, que Dolbret était encore accoudé, songeur, aux plats-bords. En se cachant dans la chaloupe, les deux conspirateurs réussirent à passer inaperçus, à l'heure du couvre-feu. Tout dormait, à peine entendait-on quelques mots prononcés de temps en temps par des officiers pour qui la consigne n'était pas si rigoureuse que pour les simples soldats. Il faisait nuit noire maintenant, la brume se faisait plus épaisse, la vitesse du navire diminuait toujours.

Dolbret entendit le bruit d'une respiration à côté de soi : il tressaillit. Un mot de Labbé le rassura :

— C'est moi, docteur.

— Bon : je crois que c'est le temps. Tout le monde est-il couché ?

— Je crois que oui. J'ai jeté un coup d'œil dans la buvette, il n'y reste plus qu'un officier qui boit son dernier coup.

— Bien, nous n'attendrons pas qu'il le finisse.

— Du reste, je crois que s'il le finit, il sera bien en peine de courir après nous ; il m'a l'air d'en avoir plein le collet.

— Tant mieux.

— Terrinée ! par exemple, il n'y a pas mal de brume, on pourrait la couper avec un couteau.

— Tu as le tien, ton couteau à ressort ?

— Tiens, vous êtes de bonne humeur, vous ; ça commence à faire. Mais ne trouvez-vous pas qu'on dirait que le bateau va

s'arrêter.

En effet, la brume enveloppait le steamer d'un nuage épais et la sirène lançait, à intervalles réguliers, sa lamentation triste. Dolbret et son compagnon grimpèrent dans la chaloupe. Ainsi que l'avait dit le premier, il y avait une chaloupe plus petite dans la chaloupe de sauvetage, et qui se trouvait complètement libre. Elle contenait deux rames, une petite voile et un gouvernail ; à l'avant était fixé une longue amarre d'un pouce de diamètre.

— Es-tu prêt, fit Dolbret ?

— Oui, je vais jeter la chaloupe à la mer.

— Mais non, attends ; je vais d'abord attacher l'autre extrémité de la corde au hauban.

En un instant la manœuvre fut exécutée et ils prirent tous deux l'embarcation pour la couler à la mer. À ce moment, ils hésitèrent un peu ; Dolbret se retourna pour constater si personne n'était à portée de les voir. Il faillit tomber à la renverse : à dix pieds de lui, l'homme de quart se promenait et regardait fixement dans sa direction ; il semblait tendre l'oreille. Dolbret toucha le bras de son compagnon pour lui faire comprendre qu'il fallait rester coi. P'tit-homme retînt son haleine et ils restèrent quelques secondes immobiles, courbés dans la chaloupe. Bientôt cependant, Dolbret fut maître de lui-même. En réfléchissant, il s'aperçut vite que s'il voyait l'homme de quart, c'est parce que celui-ci était en plein dans la lumière des fanaux réglementaires, tandis que lui ne pouvait être vu, tant la brume enveloppait le bateau. En un mot, grâce à cette bienheureuse brume, l'homme de quart, malgré la défiance que certains bruits pouvaient avoir fait naître dans son esprit, se trouvait totalement paralysé ; on aurait

dit que Dolbret lui bouchait les yeux au moyen d'une lanterne sourde.

— Il ne nous voit pas, dit Dolbret à voix basse, allons vite et sans hésiter. Voici ce qu'il faut faire ; mets l'embarcation à l'eau et descends-y pendant que je la retiendrai, puis moi je me laisserai aller le long de l'amarre, que nous couperons ensuite…

— Avec mon couteau à ressort.

— Oui, c'est ça.

L'instant d'après la chaloupe était à l'eau. L'homme de quart reconnut sans doute le bruit qu'elle fit en touchant les flancs du steamer, car il s'arrêta net ; puis Dolbret entendit le grincement d'un levier, des cloches sonnèrent, se répondirent, et les machines furent arrêtées.

Mais P'tit-homme était déjà dans l'embarcation qui se balançait le long du paquebot. D'un bond Dolbret se suspendit à l'amarre et sauta dans la chaloupe ; elle faillit chavirer.

— Coupe ! dit-il.

— Ça y est, Terrin…

Un sifflement de balle arrêta cette terrinée dans la gorge de l'ancien matelot.

— Hein ! fit Dolbret, si j'étais resté là une seconde de plus, tu partais tout seul. Ramons maintenant.

— Non, dit P'tit-homme, laissons le bateau s'en aller, le bruit des rames pourrait les guider.

— Tu as raison, faisons les morts.

En ce moment le remous de l'hélice les prenait et les faisait tournoyer rudement. Mais ils étaient bons navigateurs tous les deux ; chacun à leur bout, ils se tenaient immobiles et solides afin de déplacer le moins possible le centre de gravité par des mouvements mal calculés. Ils relevèrent la tête et virent, à une cinquantaine de brasses, le bateau, masse sombre tachetée de quelques feux blafards, s'en allant dans la nuit. Trois ou quatre coups de feu avaient succédé au premier, puis le silence s'était fait de nouveau. Évidemment, on s'était dit, à bord : « Voilà des déserteurs que leur escapade ne paiera pas, laissons-les s'en aller au diable plutôt que d'arrêter le bateau. » D'ailleurs la marche avait déjà subi des retards et on ne se souciait sans doute pas d'en causer de nouveaux. Les fugitifs virent qu'on ne s'occupait plus d'eux, ils respirèrent. Dolbret se leva debout et, d'un ton emphatique : « Brume bénie, je te ferai un poème quand… quand… la saison des bluets sera revenue… »

— Moi aussi, dit P'tit-homme. Hourra ! Hourra !

— Maintenant, fit-il, essayons de monter cette voile. Elle n'est pas grande, mais c'est mieux que rien. Il fait une jolie brise de nord-est, nous allons prendre de belles bordées.

Bientôt la chaloupe fila autant que le lui permettait sa faible voilure, on se mit en frais d'inspecter son contenu plus en détail. Tout à coup Dolbret tressauta et dit d'une voix tremblante :

— Malédiction ! ils reviennent sur nous. Regarde, vois-tu les lumières ?

P'tit-homme se leva de toute sa hauteur — ce qui n'était pas bien haut, surtout en plein océan — et lança à tue-tête :

— Aie ! là, vous autres, venez donc par ici qu'on vous parle.

— Tu es fou ! fit Dolbret.

— C'est vous, docteur ; pardon, je ne veux pas dire que vous n'avez pas votre génie, mais je crois que vous vous trompez.

— Je vois les lumières, elles s'avancent sur nous.

— C'est vrai ce que vous dites là ; c'est une goélette…

— Une goélette ?

— Mais oui, une goélette. Vous voyez bien que ses lumières sont bien plus basses que celles du steamer.

— C'est pourtant vrai. Dis-donc, si nous lui faisions des signaux ; elle s'en va dans notre direction, ça ferait rudement notre affaire.

— C'est une idée.

Ils se levèrent tous deux et se mirent à agiter, Dolbret son mouchoir, P'tit-homme son veston. Mais la goélette ne les vit pas, elle continua sa route à toutes voiles. Du reste, au bout de deux minutes, nos deux hommes étaient épuisés et les lumières blanche et verte de la goélette avaient disparu dans la brume.

L'excitation nerveuse née de l'action, l'espèce de fièvre produite par l'attente, le prélude, le nœud et le dénouement d'un fait dont on est le héros, tout cela grise, met sur les yeux un voile qui cache les obstacles, les mauvais côtés, les incidents minimes, les détails apparemment sans conséquence. Et du reste, à un moment donné, un de ces moments où notre vie sort de son orbe ordinaire, tous les trésors d'enthousiasme accumulés en nous par la

nature ou encore par les lectures, les rêves de jeunesse, l'éducation, l'imagination, explosent et nous aveuglent. Ce n'est qu'une fois l'orage passé qu'on se rend compte et que, souvent, l'on regrette. Il n'y avait pas assez longtemps que Dolbret avait résolu de prendre la vie gaîment pour que cette réaction n'eût pas lieu dans son esprit. Mais il fit un effort et, plaisantant, il dit à P'tit-homme :

— Ma foi, P'tit-homme, c'est la première fois que je m'aperçois que tu es bossu.

— Moi, c'est la première fois que j'en entends parler ; où prenez-vous ça, docteur ?

— Dans ton dos, naturellement.

— C'est pourtant vrai, fit l'autre, en se tâtant le dos. Que voulez-vous que j'y fasse ? On ne sait pas ce qui peut arriver ; peut-être serez-vous bien content d'être avec un bossu, ça porte chance. En tous cas, je n'aurais pas fait un bon soldat, j'ai aussi bien fait de ne pas rester à bord.

— Sais-tu, interrompit Dolbret, que je commence à avoir l'estomac creux, toi ?

— Oh ! pas le moins du monde, j'en ai vu bien d'autres, quand je naviguais sur la rivière Plate (La Plata).

— Tout de même, est-ce que tu n'as pas pris du pain, comme je te l'avais demandé ?

Sans répondre, Labbé ôta son veston, puis s'approchant de Dolbret, à reculons, il lui dit :

— Prenez ma bosse.

Pour ne pas gêner ses mouvements, P'tit-homme, avant de partir, avait passé une ficelle par le milieu d'un gros morceau de pain, se l'était attachée au cou et avait remis son veston par-dessus. Dolbret rit de bon cœur et mangea encore de meilleur appétit. Pourtant le pain n'était pas fameux et il était bien sec.

— Sais-tu, mon homme, que c'est amusant une aventure comme celle-là ; c'est dommage que ça ne dure pas plus longtemps. Dire que nous serons à Sainte-Luce demain matin et qu'il faudra reprendre le train-train bête de la vie

— Hum ! ce n'est peut-être pas aussi fini que vous le pensez.

— Tu crois ?

— La brume est moins épaisse que tantôt.

— Eh ! bien, c'est tant mieux, nous l'avons eue juste assez pour faire notre affaire.

— Oui, c'est bien beau tout ça, mais aussi la brume s'en va parce que le vent la chasse, et le vent qui la chasse, ce n'est pas le vent de nord-est.

— Et alors ?

— Alors, si ce n'est pas le vent de nord-est, c'est le vent de nord.

— Tant mieux, nous aurons vent d'arrière.

— Non, tant pis, répondit P'tit-homme, tout sérieux.

— Tu radotes.

— Non, je ne radote pas. Je dis que c'est tant pis, si nous avons du vent de nord. Il y a un grain par là ; voyez-vous comme ça tourne ?

— Oui, mais ce ne sera rien.

— Peut-être. Dans tous les cas, moi, j'amène la voile et je prends les rames pour tenir la chaloupe.

Dolbret, connaissant la vieille expérience de P'tit-homme, n'insista pas. Du reste, il commençait à avoir des craintes, lui aussi. La manœuvre fut donc exécutée. Il n'était que temps ; à peine la petite voile venait-elle de tomber d'un seul coup, qu'une vague emporta la chaloupe à vingt brasses de là. Dolbret et son compagnon disparurent complètement dans l'onde noire et, un instant, chacun se demanda, de son côté, ce qu'était devenu l'autre.

— Tu connais ton affaire, mon P'tit-homme, je crois que ça se gâte.

Labbé ne disait pas un mot. Il avait lâché sa rame et se tenait immobile à l'avant, les pieds arc-boutés au fond de la chaloupe. Le vent venait de sauter au nord, d'un seul coup ; il avait ressauté presque immédiatement après à l'ouest puis était revenu au nord ; tout cela s'était fait dans l'espace de quelques secondes, et dans cet intervalle, l'embarcation avait failli chavirer deux ou trois fois. Maintenant elle s'emplissait d'eau. Dolbret se mit à la vider à l'aide de son chapeau ; mais la tâche était rude et l'instrument qu'il avait à sa disposition n'y suffisait pas. Il ne perdit pas cependant son sang-froid.

— P'tit-homme, je crains que nous n'allions nous briser sur les rochers.

— Pas de danger pour ça, monsieur le docteur, nous sommes partis six heures trop tard.

— En effet, nous étions probablement loin de Rimouski, et le vent tourne à l'ouest maintenant. Si nous nous couchions de tout notre long au fond, peut-être cela empêcherait-il l'eau d'emplir la chaloupe.

Sans dire un mot, P'tit-homme suivit le conseil ; au même moment l'embarcation chavira complètement. Heureusement, Dolbret ne s'était pas encore couché et avait conservé la liberté de ses mouvements. Il réussit à remettre la chaloupe à flot, et, empoignant P'tit-homme par le gilet, il le souleva d'une seule main.

— Merci, docteur, fit P'tit-homme en renvoyant l'eau par la bouche et les narines.

La situation devenait embarrassante. Dolbret, voyant les yeux désespérés du matelot, sentit son cœur se gonfler. Il regretta de l'avoir entraîné dans cette aventure. Lui-même sentait ses forces diminuer et avait peine à tenir la barre. Quant à Labbé, il avait repris une rame et la maintenait ferme et solide à l'unique tolet que la mer n'eût pas arraché. Un coup enleva le gouvernail ; Dolbret faillit suivre la barre emportée par la vague. Ce fut une bataille terrible, mais aux chances évidemment inégales, entre l'élément invincible et les deux hommes. Malgré son courage et sa détermination, Pierre Dolbret commença d'avoir peur. Maintenant, de crainte de voir l'embarcation s'engloutir, ils avaient dû en sortir et s'y cramponner, chacun à son bout.

Pierre avait une soif qui le consumait depuis une demi-heure. Maintes fois, depuis le commencement de cette demi-heure, il avait eu envie de dire à Labbé : J'ai soif ! Car l'homme redevient un enfant devant ces manifestations de force, et, dans le délire de la terreur ou la détresse, il éprouve le besoin de se rattacher à quelqu'un, de chercher protection, il a peur de rester seul. Cependant Dolbret, qui avait fait toutes ces réflexions avant d'entreprendre son évasion, tenait bon. Même il eut le courage de blaguer ; il demanda à P'tit-homme :

— Dis-donc, Labbé, une tempête dans un verre d'eau, as-tu déjà vu ça, toi ?

P'tit-homme, dont la littérature était plus que rudimentaire, le crut fou, mais voyant que, malgré sa fatigue, Dolbret avait encore le regard clair et intelligent, il se fâcha :

— Terrinée de bluets ! vous autres les messieurs, vous avez toujours des bêtises à dire quand ce n'est pas le temps. Tournez donc la chaloupe, plutôt, la gueule en haut.

Un coup de mer aida Dolbret à accomplir l'ordre de Labbé et ils se trouvèrent, comme par miracle, tous les deux d'aplomb sur leur banc. Dolbret reprit :

— J'aimerais bien mieux un verre d'eau dans une…

Il n'eut pas le temps de finir, sa tête se pencha et il tomba au fond de la chaloupe, vaincu par la fatigue. L'ouragan faisait rage et le froid devenait intense. Ce fut avec peine que Labbé put relever son ami, qui ne reprenait pas connaissance. Le pauvre garçon était autant brisé par la fatigue morale que par la fatigue du corps. Labbé prit le bout de l'amarre qui était resté à l'avant, il

l'attacha à une ceinture de cuir qu'il portait toujours, puis il entoura, avec l'autre bout, le corps de son ami. Ce geste, nul ne pouvait le voir, mais il était grand. Ne voulait-il pas dire : « Quoiqu'il arrive, nous mourons ensemble, ou nous nous sauverons ensemble ; ce qui me reste de force, je l'emploierai pour les deux et non pas pour moi tout seul. » Le pauvre garçon essaya de ranimer Pierre, mais sans succès. Alors il mordit une bouchée de pain et il sonda l'horizon du regard ; mais il ne vit rien, si ce n'est la vague écumante et le ciel plein de trahisons.

5

— Comment allez-vous ce matin ?

— À merveille.

— Pardonnez-moi de vous avoir dérangé. J'ai quelque chose à vous demander.

— Je voudrais que ce fût un service.

— C'en est peut-être un.

— Je serais heureux de vous rendre un peu ce que vous avez fait pour mon compagnon et moi.

— Parlons d'autre chose. Vous m'avez dit que vous étiez médecin ?

— Oui.

— Bien, voilà justement qui me va. Au moment de quitter Boston, le médecin du bord n'a pu s'embarquer et il m'a fallu partir

sans lui, ce qui est contraire aux règlements de la compagnie. Voulez-vous le remplacer ? Je vous donnerai son traitement.

Dolbret — car c'était lui — répondit en souriant :

— Monsieur, je ne sais trop comment vous remercier. Vous allez peut-être vous demander ce qui me fait sourire. D'abord c'est la satisfaction, et ensuite c'est de voir que la destinée me pousse évidemment vers la médecine. Depuis une semaine on m'a fait la même proposition deux fois et je l'ai toujours refusée. Aujourd'hui les circonstances ne sont pas les mêmes : en effet je vous dois la vie, et il n'y a rien que je ne fasse pour vous montrer de la reconnaissance. Mais je vous demanderai une faveur à mon tour.

— Laquelle ?

— C'est de ne pas m'offrir de rémunération.

— Inutile d'en parler, je vous refuse cette faveur.

Dolbret comprit qu'il aurait mauvaise grâce d'insister. « Évidemment, se dit-il, je serai médecin malgré moi. Laissons-nous faire, ne fuyons pas la bonne fortune. »

L'homme généreux avec qui Dolbret venait d'avoir ce bout de conversation était le capitaine du « City of Lisbon », un magnifique paquebot parti de Boston pour Durban et Lourenço-Mraquès avec une cargaison composée en majeure partie de spiritueux, dont il se fait un grand commerce entre les Portugais et les indigènes de l'Afrique méridionale. Le bateau devait contenir pour plusieurs centaines de mille dollars de cognacs fabriqués aux États-Unis, produits de qualité très inférieure, mais qui s'écoulent facilement aux colonies. Le lecteur sera peut-être étonné de retrouver le héros de cette histoire en si belle humeur,

après l'avoir vu en pleine mer, à la merci des vagues en furie. Comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil ni sous la lune, encore moins sous un ciel sans soleil ni lune, nous avons crû que la description de la tempête qui a entraîné Dolbret et son compagnon loin des côtes ne serait que médiocrement intéressante. En effet, toutes les tempêtes se ressemblent et nos lecteurs, qui en ont probablement vu, ne se soucient pas, nous en sommes sûrs, de connaître les angoisses par lesquelles les deux fugitifs avaient passé, une fois le « Sardinian » disparu à l'horizon. Ce serait leur causer d'inutiles alarmes que de raconter leurs transes, leurs trois jours et leurs trois nuits de souffrances, de désespoir, de détresse au milieu de l'océan, les horreurs de la faim, de la soif, la lutte surhumaine de Dolbret pour empêcher son compagnon en délire de lui asséner un coup de rame sur la tête, puis le calme revenu, les signaux faits pendant des heures entières avec des lambeaux de vêtements ; enfin, après toutes ces péripéties, le « City of Lisbon » venant à leur secours, leur réception à bord, l'empressement des passagers à leur donner des vêtements et à leur prodiguer toutes les douceurs imaginables.

Du reste Dolbret avait déjà presque tout oublié, tellement la vie à bord était agréable. Comme nous venons de le voir, son séjour sur le « City of Lisbon » promettait aussi d'être lucratif, et il ne manqua plus rien à son bonheur quand il apprit que le chef de cuisine avait, sur la recommandation du capitaine, pris le soldat Labbé comme aide. Ce dernier, enchanté de ses nouvelles fonctions, n'avait pas mis de temps à renouveler les prouesses qu'il avait faites comme cuisinier, au temps où il naviguait sur la rivière « Plate ». Et les jours se passaient gaîment : le bonheur efface tant de douleurs et fait disparaître si vite la trace des souffrances ! Dolbret musait toute la journée et se faisait du bon sang

en prenant part à tous les exercices du corps auxquels on peut se livrer à bord d'un paquebot, ou bien il passait de longues matinées à regarder l'eau verte où se baignaient presque ses pieds, tant la vague était longue et régulière.

En mer, on se connaît vite. Au bout de deux ou trois jours, on prend le bras de la première passagère venue et on lui offre de faire une marche de santé. Puis, petit à petit, on étend le cercle de ses connaissances, les confidences viennent rapidement, les sympathies se dégagent, on fait le choix de ses amis ou de ceux qui seront ses amis pendant la traversée. Ces amitiés se prolongent quelquefois au-delà du voyage, mais rarement. Les passagers du « City of Lisbon » étaient américains, sauf une vingtaine, parmi lesquels un Japonais, homme instruit, parlant le français et l'anglais, que son gouvernement envoyait en Afrique étudier les mouvements stratégiques des Boers et des Anglais. Il y avait aussi un Finlandais, Anton Wigelius, qui voyageait pour son plaisir. C'était un grand garçon, superbement découplé, aux traits énergiques adoucis par des yeux pâles pleins de rêve. Il passait son temps avec Miss Alberta Block, une grande Anglaise sèche et maigre, qui prenait au sérieux ses déclarations d'amour. Enfin le paquebot portait l'énigme classique des transatlantiques, la jeune fille seule, riche, belle, confiée à quelqu'un d'invisible, qui ne se mêle pas aux autres et prend place à table près du capitaine. L'énigme du « City of Lisbon », Berthe Mortimer, était une Américaine qui s'en retournait à Durban après avoir passé un an dans une université des États-Unis. Elle était bien faite, avait de beaux cheveux noirs, de grands yeux, le teint mat et brun et un sourire qui faisait tourner la tête à tout le monde. Dolbret subissait son charme comme tout le monde, même il en souffrait sans se l'avouer ; mais il fut plus heureux que les autres, grâce à ses rela-

tions avec le capitaine comme médecin du bord, et il eut le privilège d'étudier l'énigme à son aise. Il ne tarda pas non plus à faire connaissance avec un jeune homme, John Stenson, envoyé à Durban par une grosse maison de commerce de Philadelphie, la « Waitlong and Stenson Sugar Co. », puis avec un homme d'église — un évêque protestant — Milord Horner, vers qui, probablement à cause de son ancien état, il se sentait attiré. Ce personnage était accompagné d'un « Dean » et de deux ministres. Ils étaient tous quatre de beaux hommes aux manières polies et distinguées.

Au bout de quelque temps la vie était devenue charmante pour le naufragé ; il ne regrettait plus du tout son escapade, car il avait gagné au change ; au lieu de voyager en compagnie de soldats grossiers et sans culture pour la plupart, il voyait des gens fort aimables et du meilleur monde. Quant à P'tit-homme, il était heureux. Sa « terrinée de bluets » avait déjà fait fortune parmi les hommes de l'équipage, et comme il parlait l'anglais très facilement, il ne s'ennuyait pas une minute ; il avait su gagner les bonnes grâces du capitaine en lui troussant quelques plats de son crû faisant heureusement diversion avec le menu ordinaire.

La tranquillité de Dolbret fut pourtant troublée par un incident apparemment sans importance. Comme on causait à table, quelqu'un lui demanda de raconter son histoire. Il s'exécuta de bonne grâce. Il dit comment il lui était arrivé de partir pour Lévis, de s'embarquer sur le « Stanley » de se réveiller le lendemain, à bord du « Sardinian », en route pour l'Afrique, et finalement d'être recueilli sur le « City of Lisbon. »

Tout le temps qu'il avait parlé, le Dean, assis aux côtés de l'évêque, l'avait dévoré des yeux. De son côté, Dolbret ne pouvait

parvenir à en détacher son regard. « J'ai vu ce visage-là quelque part, se disait-il. » Il resta songeur jusqu'à la fin du dîner. N'y pouvant plus tenir, il sortit ; sur le pont il rencontra Miss Mortimer qui l'invita à marcher. Il accepta, mais sa conversation manquait de suite, sa pensée était ailleurs ; l'œil du Dean le poursuivait sans qu'il parvînt à se rappeler à quel visage il pouvait bien appartenir. Cette obsession finit cependant par s'en aller et Pierre fut bientôt tout au charme d'un tête-à-tête depuis longtemps désiré. Même le personnage du Dean lui devint presque indifférent, du moins pour un moment. Miss Mortimer et lui étaient assis côte à côte, sur de longues chaises. Tout à coup, le Dean passa devant eux.

— Ne trouvez-vous pas, dit M Mortimer, que cet homme a un regard étrange ?

— Pas plus étrange que le vôtre, mademoiselle.

Berthe partit d'un grand éclat de rire :

— Vraiment, c'est un mince compliment à me faire.

— Mais non, c'est un avantage que d'avoir des yeux étranges.

— Peut-être, mais pas comme ceux du Dean.

Pierre suivait sa pensée :

...Avoir des yeux étranges, cela vous donne tout de suite une puissance invincible ; des yeux étranges sont une arme, ils vous font craindre, ils repoussent quelquefois, mais souvent ils attirent comme un aimant.

— Où avez-vous pris toute cette belle science ?

— Il m'a suffi de voir une fois des yeux comme ceux-là pour trouver ma science tout d'un coup.

— Ils devaient alors être bien extraordinaires, ces yeux qui vous ont fait savant en si peu de temps.

— Oh ! oui, très étranges, et même dans cette nuit noire, ils font le même effet, ils vont jusqu'à mon âme, vos yeux…

Dites-donc, monsieur, vous allez bien vite. Ne croyez pas que je gobe tout ce que vous me dites là ; il faudrait que je fusse un peu naïve.

— Je vous en prie, mademoiselle, croyez ce que je vous dis ; il y a quinze jours que je meurs de ne pouvoir vous faire cet aveu et je voudrais y mettre toute mon âme afin que vous fussiez convaincue.

Ils étaient à l'avant, la brise leur fouettait le visage et emplissait leurs poumons d'un air vivifiant et sain ; et leur vie semblait décuplée, tant ils prenaient de force et de vigueur dans cette atmosphère pure. Il se faisait tard maintenant, les couples étaient rares sur le pont, tout était tranquille. Dolbret, que les situations embarrassantes ne décourageaient pas longtemps, n'avait pas jugé à propos de discuter au long la question des yeux étranges.

— N'entendez-vous pas parler tout près de nous ? lui dit soudain la jeune fille.

Pierre tendit l'oreille. Un vague chuchotement se mêlait au bruit monotone de la mer. En écoutant avec plus d'attention, ils reconnurent des voix d'hommes. Rien d'étonnant à cela, mais comme une minute plus tôt, tout était désert sur le pont, ils crurent s'être trompés. Pourtant c'était bien des voix humaines.

Pierre entendit prononcer son nom et fit un mouvement d'étonnement, mais Berthe, plus maîtresse de soi, le retint et lui fit signe d'écouter. Une des voix disait :

— J'ai vu cette face-là quelque part.

— Moi, fit Pierre, j'ai entendu cette voix-là quelque part.

— Chut ! fit Berthe, écoutez, je crois que c'est le Dean.

— Les yeux étranges, dit Pierre en souriant.

— Berthe lui imposa silence. La voix continua :

— Ce Dolbret, oui, ce Dolbret, a un visage que j'ai vu ailleurs, et, Dieu me damne, je saurai où.

— Son interlocuteur lui demanda :

— Y a-t-il longtemps, vous croyez ?

— Pas bien longtemps.

— Alors, c'est facile, cherchez où vous étiez, il n'y a pas longtemps.

— Allons, voyons : Il y a quinze jours, j'étais à Boston, c'est là que je me suis embarqué en même temps que l'évêque…

— Quel évêque ?

— L'évêque, le nôtre, il n'y en a pas d'autre qui m'intéresse.

— Ah ! oui, répondit l'autre en riant, je n'y pensais plus.

— Ils n'ont pas l'air d'avoir un respect démesuré pour leur évêque, se dit Dolbret, ce sont de drôles de gens.

— Je me suis embarqué en même temps que l'évêque avec vous et Ascot. Une semaine auparavant, j'étais à Québec, où j'ai rencontré Ascot, que Dieu bénisse.

— Eh ! bien, ça ne vous dit rien ?

— Attendez, j'étais à Québec…

— Et qu'est-ce que vous faisiez à Québec t

— J'attendais Ascot.

— Vous attendiez, mais vous deviez faire autre chose ?

— Ah ! j'y suis.

— Bon.

— J'y suis, j'y suis. Laissez-moi vous raconter ça, c'est trop drôle.

— Je suis tout oreilles.

Moi aussi, dit Dolbret, tout bas, à Berthe.

— J'étais arrivé à Québec avec un dollar dans ma poche et il me fallait attendre Ascot. Je ne pouvais pas vivre de l'air du temps ; mon dollar était dépensé douze heures après mon arrivée, et pourtant j'en avais pris un soin ; j'avais été même jusqu'à ne pas boire. Il fallait vivre. Alors imaginez-vous, mon cher Bill, que j'ai eu la plus cocasse d'idée qu'on puisse imaginer : je me suis fait embaucheur pour les navires.

Dolbret eut un sursaut, il commençait lui aussi à se rappeler. Le Dean continuait, tout en s'interrompant de temps en temps pour rire :

— Diable, fit Bill, est-ce que ça paie, ça ?

— Pas trop. L'avantage c'est qu'on vous donne de l'argent d'avance pour payer des consommations aux gens qu'on veut prendre. Tout de suite, de cette façon, vous avez de quoi manger avant d'avoir travaillé, et si vous ne réussissez pas, vous ne remboursez pas, bien entendu.

— Alors ?

— Attendez, vous ne savez pas le plus intéressant de l'affaire.

Donc je me mets en frais de prendre des mouches avec mon miel ; le soir même, je rencontre Ascot, méconnaissable avec une longue barbe blanche et de grosses lunettes bleues. Il n'avait pas plus d'argent que moi, je lui offris de partager. Il faut vous dire d'abord que je travaillais pour un capitaine norvégien qui avait besoin de cinq matelots. Un bon matin, je pars avec Ascot. Nous nous étions astiqués de notre mieux, ce qui n'était pas brillant, avec les vieux habits qui nous restaient. Nous arrivons près des quais, ils étaient encombrés d'une foule immense qui venait voir partir le « Sardinian » portant le contingent canadien ; nous avions beau. Mon capitaine norvégien me suivait de près et il venait justement de me dire : « Il y en a dix de désertés, il faut les remplacer. » À ce moment, j'aperçois le compagnon du docteur, comme tout le monde l'appelle.

— Et pourquoi pas, interrompit Bill, pourquoi ne l'appelle-t-on pas le docteur, on vous appelle bien le Dean, vous, et moi le révérend Charles Bilman…

— Vous avez raison, nous sommes tous des gens de profession, nous avons droit à des égards.

Les deux hommes rirent silencieusement.

— Continuez, dit Bill.

Le Dean reprit :

— Il n'a guère plus de cinq pieds six pouces, mais il a les épaules larges et il est solide. Je ne sais pas trop pourquoi il n'était pas avec les autres ; toujours est-il qu'il était là en uniforme de kaki et ne s'occupait pas de rejoindre son bataillon. Je lui fais prendre quelques verres et j'allais presque réussir, quand il m'échappe et se sauve à tord du « Sardinian ». C'est alors que j'ai aperçu ce Dolbret.

Si le lecteur veut bien comparer ces paroles avec le récit que P'tit-homme avait fait à Dolbret de son engagement, il verra que l'ancien matelot avait conservé l'imagination féconde des gens de son état. Ne voulant probablement pas avouer qu'il avait sacrifié à Bacchus, il avait essayé d'excuser sa faiblesse en en rejetant la faute sur les prétendus racoleurs.

— Donc j'avise le docteur — il était pauvrement mis — je le prends par le bras, Ascot en fait autant de son côté et à la fin, à force d'arguments, nous l'entraînons à bord d'un bateau que nous lui disons être le « Stanley »…

— Qu'est-ce que c'est ? dit le narrateur en s'arrêtant.

— Rien, fit Bill.

— J'ai entendu comme quelque chose qui tombait.

Ce que le Dean avait entendu, c'étaient des pas. En effet, au mot « Stanley », Dolbret s'était levé d'un bond. Berthe l'avait retenu.

— Attendez donc, avait-elle dit, vous allez perdre le reste de l'histoire.

— Ah ! si vous saviez, lui dit Pierre, ce que j'apprends là…

— Je crois comprendre, soyez patient.

Là, continua le Dean, nous lui faisons prendre une consommation. Mais il était intraitable et je dus avoir recours à ce que l'évêque appellerait sans doute un « argumentum supremum ; » je lui coulai donc dans son verre une goutte de laudanum. Je me disais : « Pourvu que je le livre à mon Norvégien, c'est tout ce qu'il me faut. » Mais j'avais mis la dose trop forte. Deux secondes plus tard, j'essayai de l'entraîner vers les quais du bassin, mais je ne pus même pas l'amener assez loin pour le mettre en voiture. Alors, plutôt que de l'emporter dans mes bras, je le jetai au hasard dans un coin du « Sardinian » et je m'en allai tout simplement boire un coup.

— Et le « Sardinian » partit… ?

— Pour l'Afrique-sud.

— Évidemment, le docteur est condamné à aller en Afrique.

— Hum ! je ne sais pas trop.

— Comment ?

— Voici : s'il ne se doute de rien, tout ira bien ; mais s'il me reconnaît, les choses pourraient bien se passer d'une autre façon.

— De quelle façon ?

— S'il me reconnaît, il va certainement me dénoncer.

— Encore, si vous n'aviez pas eu l'idée de vous déguiser en « clergyman ». Je m'y opposais, comme vous savez.

— Oui, Bill je sais tout ça, mais je sais aussi que, sans déguisement, nous n'aurions jamais pu nous embarquer à Boston, et ce n'est pas avant un mois que nous aurions pu prendre un autre bateau pour l'Afrique. Je disais donc que, s'il me reconnaît, il va me dénoncer ; il va dire que je suis un faux prêtre, un racoleur et le reste. Alors comme je ne veux pas qu'il me dénonce…

— Eh ! bien ?

— Eh ! bien, je suis fort et grand et lui ne me vient pas à l'épaule.

— Vous n'êtes toujours pas pour l'égorger ?

— Non, je laisserai ce soin aux requins.

— Je comprends. Vous parlez comme feu Salomon, qui était un sage.

— Homme d'église, va ! lui répondit le Dean en pouffant de rire.

Puis les deux hommes se levèrent et disparurent.

Pierre et Miss Mortimer restaient silencieux. Il leur semblait qu'un abîme s'ouvrît devant eux. Que conclure en effet de ce qu'ils venaient d'entendre ? Comment se faisait-il que cet homme, qui était la première cause de la mauvaise fortune de Dolbret, se trouvait de nouveau sur son chemin, sur le même paquebot ? comment se faisait-il que cet homme était maintenant un prêtre, à l'air respectable, voyageant en compagnie d'un

évêque et de deux autres hommes d'église ? Dolbret, comme Miss Mortimer l'interrogeait, lui répondit :

— J'y songe et rien ne me vient à l'idée. Je me demande ce que cela me donnerait d'aller le dénoncer au capitaine. On ne me croira pas. Tenez, si vous voulez, nous allons en rester là pour ce soir. La nuit porte conseil ; je m'en vais me coucher. Je ne dormirai pas, mais peut-être trouverai-je une solution à la question.

Et ils se séparèrent. Dolbret, la regardant longuement, lui dit :

— Je ne parlerai plus des yeux étranges, ça porte malheur.

— C'est mieux.

— Mais, continua-t-il, je pourrai bien les regarder, n'est-ce pas ?

6

Dolbret ne dormit pas beaucoup. Disons — chose qu'il ne s'avouait peut-être pas à lui-même — que le joli visage de Miss Mortimer passait assez souvent dans les demi-rêves de son demi-sommeil, plus souvent même que les visages de ses adversaires supposés, de ce Dean dont la barbe cachait probablement son persécuteur, de son compagnon, le révérend Charles Bilman et d'Ascot, celui de qui le Dean avait dit : « Qu'il soit béni. » Pourquoi le sieur Ascot devait-il être béni ? pourquoi surtout l'était-il par ce Dean et par ce Bilman ? pourquoi le Dean avait-il été le rencontrer à Québec ! qu'était-ce que cet Ascot ? Voilà les questions, entre mille autres, que se posa Pierre Dolbret, la nuit qui

suivit l'entretien des deux ministres sur le pont. Pierre était jeune, la vie ne lui avait pas encore dévoilé toutes ses laideurs, il avait des illusions, et cette situation l'intéressait énormément. Il se disait : « Il y a au fond de tout cela quelque roman où j'ai un rôle à jouer. Heureusement ou malheureusement, je suis amoureux fou — ou je me trompe fort — de la plus jolie fille qui soit au monde ; cet amour doit me rendre capable de toutes les belles actions des héros de romans passés ou à venir, ou bien les héros de romans ne serviraient à rien, ce que je ne crois pas. Il tient à moi maintenant de démêler l'intrigue de cette affaire ou de la faire naître, si c'est nécessaire, car, il faut bien me l'avouer, ma fortune n'est pas considérable, et si j'en crois ce qu'on dit, celle de Miss Mortimer est colossale. Je ne peux pas songer à devenir son mari, à moins de lui apporter une somme égale à celle qu'elle possède. Je n'ai pas cette somme ; il me la faut. Je ne puis pas la gagner, je ne puis pas non plus la voler, il faut donc que je la remplace par quelque chose d'équivalent. Et ce quelque chose, c'est une action d'éclat. Il faut que je fasse une action d'éclat. J'aurais dû m'engager comme soldat. D'un autre côté, je n'aurais jamais rencontré Miss Mortimer et elle n'aurait même jamais su que j'existe. Tout cela me tourmente fort et je vois bien que je ne dormirai pas. Je ne puis pourtant pas me lever, je serais tout seul.

La nuit passa lentement à son gré, mais elle lui porta conseil. Il avait résolu de confier son embarras à ceux qui lui avaient montré le plus de sympathie. Parmi ceux-là, il fallait faire un choix, et Dolbret, perdu dans la foule joyeuse et bruyante, retournait pour la millième fois dans sa pensée la phrase par où commencerait sa confidence. Miss Mortimer, jolie à ravir dans un capuchon de gros drap bleu, lui avait souhaité le bonjour d'un air mystérieux qui l'avait rempli de joie : être de connivence avec

quelqu'un, ça donne des droits à sa considération, et le peu de considération que la jeune fille pouvait avoir pour lui lui était très agréable. Il lui avait souri en disant :

— Je songe ; dans deux heures au plus, j'aurai du nouveau.

L'évêque passa ensuite à côté de lui, avec le Dean et les deux ministres. Ils avaient leur mine habituelle, la mine de gens posés, aimables pour tout le monde et aimés de tout le monde. Ils avaient vite conquis tous les cœurs ; même Miss Alberta Block, la compagne habituelle de Wigelius, ne parlait jamais de l'évêque sans l'appeler « the dear man », familiarité qu'excuse le charme tout dévotieux par lequel la sèche demoiselle se sentait attirée vers l'évêque-missionnaire. Car, les quatre hommes d'église étaient missionnaires et s'en allaient en Afrique évangéliser les noirs. Le capitaine était aux petits soins avec eux et bien des mères leur eussent donné leurs filles, au risque de les exposer à être mangées par les cannibales.

Dolbret faisait d'amères réflexions sur le sort, si clément pour des gens de cette espèce et si dur pour lui, quand il vit venir le jeune Stenson.

— Bonjour, monsieur Stenson, lui dit-il, vous n'avez rien à faire, ce matin ?

— J'ai toujours quelque chose à faire, mais je serai enchanté de le mettre de côté si cela peut vous être agréable.

— Je ne vous demande qu'un quart d'heure.

— Je suis à vous.

Alors il lui raconta au long sa vie depuis le trente octobre et la conversation entendue la veille sur le pont ; puis il lui fit voir le lien qui apparaissait entre les deux séries de faits. Il lui demanda le secret.

— Monsieur Dolbret, comptez sur moi pour garder le secret et pour vous aider à démêler cette affaire ; pour vous rendre ce service, je serai heureux de manquer, s'il le faut, la mission dont je suis chargé, je n'en réussirai que mieux plus tard.

— Je ne vous en demande pas autant, fit Dolbret, je ne vous demande que votre appui et un conseil.

— Vous avez tout cela.

Maintenant, ne croyez-vous pas qu'il serait bon de mettre une autre personne dans la confidence ?

— Quelle autre personne ?

— J'avais songé à monsieur Wigelius qui, comme vous, a été bien bon pour moi, lors de mon sauvetage.

— En effet, Wigelius est un parfait gentilhomme et très intelligent, il faut le consulter. Je m'en vais le chercher, attendez-moi.

P'tit-homme passait, le bonnet blanc sur le coin de l'oreille, la face toute rouge. Il fit un signe à Dolbret :

— Docteur, je ne vous dit qu'un mot : le Dean c'est l'homme de la « presse ».

— Il mit son doigt sur sa bouche et disparut en ajoutant :

— Trop pressé aujourd'hui, demain je vous parlerai.

Dolbret était bouleversé. Cependant il se remit vite ; il pensait : Ce diable de P'tit-homme a le nez fin ; mais comment a-t-il pu savoir ça ? Il va peut-être nous être utile. Tant mieux, il faudra le consulter, ou au moins l'utiliser au besoin.

Maintenant Stenson revenait avec Anton Wigelius, dont le galbe d'athlète et le visage brun contrastaient avec le blond un peu pâle de son compagnon. En quelques mots la situation lui fut expliquée. Le géant resta songeur un instant, puis tranquillement :

— Il faut avertir l'évêque ; il ne sait probablement pas que son Dean est un aventurier.

— Oui, c'est très bien, reprit Stenson, mais avant d'avertir l'évêque, ne faudrait-il pas s'assurer de son identité ?

— Vous avez raison.

— Comment ? fit Wigelius.

— Bien, il se peut que l'évêque soit de connivence avec les autres. S'il en est ainsi et que nous lui fassions savoir que nous avons des soupçons, il va se rire de nous et nous ne serons pas plus avancés.

— Oui, alors que faire ? avertir le capitaine ?

— Cela me semble être ce qu'il y a de plus pratique, fit Dolbret. Après tout, ce sont peut-être des brigands, ces gens-là, on ne sait pas.

— Oui, dit Stenson, mais le capitaine n'est pas un détective, il n'a rien à y voir.

— En ce moment, P'tit-homme reparut dans le paysage. En passant il souffla à Pierre :

— Couchez dans la cabine de monsieur Stenson et ne dormez pas.

Les trois hommes s'interrogèrent du regard.

Il continua en s'en allant :

— Natsé, monsieur Natsé !

— Qu'est-ce que monsieur Natsé ? fit Wigelius.

— C'est mon rival, dit en riant, Dolbret.

— Votre rival ?

— Oui, Miss Mortimer n'a de plaisir qu'en sa compagnie ; ce Japonais est mon péril jaune à lui tout seul.

— C'est seulement pour passer le temps, je suppose ?

— Je l'espère. Mais nous avons à nous occuper d'autres choses pour le moment. Vous avez entendu ce qu'à dit mon compagnon ?

Oui, dit Stenson, mais qu'est-ee que cela veut dire ?

— Cela veut dire que votre cabine a quelque chose de particulier que nous ne connaissons pas. En tout cas, P'tit-homme est très intelligent et très fin ; il ne parle pas pour rien. Je crois que nous ferions mieux de le consulter, de lui demander des explications.

— C'est ça, tâchons de le faire venir.

— C'est facile, répondit Stenson, je suis bien avec le capitaine, je vais demander un congé de deux heures pour P'tit-homme, comme vous l'appelez.

— Bien, allez et revenez vite.

Au bout de quelques minutes, Stenson revint le visage tout rayonnant. Non seulement le capitaine lui accordait sa demande, mais il offrait à P'tit-homme de remplacer un des garçons de table. Cela faisait l'affaire de tout le monde, car les garçons de table avaient plus de loisir, et, tout en faisant leur service, ils pouvaient communiquer plus facilement avec les passagers. La nouvelle fut bien reçue.

— Très bien, dit Dolbret, cela vaut mieux ; si on nous voyait ici avec P'tit-homme, on nous soupçonnerait. Du reste le Dean et ses compagnons ont peut-être des raisons de le redouter, car s'il sait tant de choses sur leur compte, ils se sont probablement aperçus qu'il les espionnait.

— Voilà qui est plein de bon sens, fit Wigelius, allons-y tranquillement.

— Oui, attendons que P'tit-homme entre en fonctions. Comme nous sommes ensemble à table, sous prétexte de nous expliquer le menu, il pourra nous conter ce qui nous intéresse.

— C'est entendu, dirent les deux hommes ; à ce soir.

— À ce soir.

Tous ces faits nouveaux qui se groupaient petit à petit intriguaient Pierre au plus haut degré. Il se sentait heureux d'avoir acquis si vite la confiance et l'appui de deux hommes comme

Stenson et Wigelius. Le premier représentait pour lui le conseil sage et tranquille, d'une extrême utilité dans les circonstances les plus difficiles ; quant à l'autre, l'homme nuageux du nord, c'était la force qui ne raisonne pas, mais qui obéit avec confiance, sans discussion. Avec ces deux éléments, Dolbret pouvait faire de bonnes choses, s'il parvenait à trouver — et c'était là sa part à lui — le nœud du mystère. Un nouveau personnage lui avait été indiqué maintenant par le soldat Labbé, c'était le Japonais Natsé. Natsé était-il un ami, un ennemi ? fallait-il le craindre ? pouvait-on se l'attacher ? Toutes questions que Dolbret roulait dans sa tête sans interruption. Il n'y avait pas de repos possible pour lui ; impossible de prendre part aux jeux qu'il aimait d'ordinaire ; impossible de s'asseoir tranquillement et de regarder filer le bateau. Il marchait fiévreusement pendant-quelques minutes puis s'arrêtait et restait immobile, le regard perdu dans le lointain — du moins apparemment —, mais en réalité, suivant attentivement tous les mouvements du Dean, d'Ascot et de son compagnon. Ce changement dans ses habitudes frappait tout le monde, si bien que la question habituelle « Are you seasick » (avez-vous le mal de mer) lui était posée à chaque instant. Il répondait tranquillement un « Non, merci » distrait, et reprenait le fil de sa pensée.

Il était midi, on venait d'annoncer officiellement l'heure solaire. Chacun réglait sa montre en conséquence, ainsi que cela se fait chaque jour, suivant que varie la latitude. Tout à coup une soutanelle, un col romain et un petit chapeau de paille noire et blanche se profilèrent dans la porte du fumoir, et Dolbret vit s'avancer vers lui le révérend Dean Polson. C'était un grand garçon, à l'air jeune malgré sa barbe grisonnante, aux épaules larges, à l'œil gris très vif. Sa ressemblance avec Morton, le racoleur,

frappa Dolbret. « C'est lui », se dit-il, « nous allons avoir quelque chose de neuf. » Polson s'avança en souriant

— Pariez-vous sur la course du bateau, docteur, on vend les numéros un dollar seulement ?

Pierre rougit. Les passagers l'avaient vêtu des pieds à la tête, mais personne n'avait osé lui offrir de l'argent. Du reste il n'aurait pu accepter une faveur de ce genre.

— Non merci, monsieur, dit-il, je ne joue jamais.

— Mais ce n'est pas jouer. Tout de même je n'insiste pas ; monsieur n'est peut-être pas en fonds ?

— Non, monsieur, répondit Dolbret, piqué, je ne suis pas en fonds, et je ne m'attends pas non plus d'en recevoir de personne, pas même d'un capitaine norvégien.

Le Dean tressaillit à cette étrange sortie, et c'est d'une voix que son col romain semblait étrangler qu'il reprit :

— Vous êtes trop renseigné, monsieur, sur ce qui regarde les autres, cela ne vous paiera pas.

— Mais se ressaisissant, il eut conscience de s'être mis à découvert et il réussit à sourire, en ajoutant :

— Je comprends ; quand on fait naufrage, on ne pense pas à prendre de l'argent avec soi.

Puis il s'en alla. Pierre Dolbret s'était emporté et il le regretta à ce moment même ; mais une fois le Dean partit, il fut content de ce qu'il avait fait. Il se disait : « Ma réponse l'a complètement déferré ; c'est certainement Morton ; j'irai jusqu'au fond de cette af-

faire. » En ce moment le gong annonçait le lunch. Miss Mortimer passa accompagnée de l'évêque ; elle fit un signe d'intelligence à Pierre.

« Bon ! se dit ce dernier, tout va bien ; voilà maintenant cette délicieuse créature qui essaie de sonder l'évêque. Il ne faut pas que nous soyons trop de monde tout de même, closons la liste des invités. »

Après le lunch, la jeune fille vint lui parler. Ils se mirent à l'écart, en avant de la dunette.

— Eh ! bien, qu'est-ce qui arrive ? demanda Pierre.

— Il arrive que le Dean lit sa bible.

— C'est tout naturel pour un Dean, et vraiment j'en suis désappointé, car je commençais à tenir à mon faux Dean.

— À moins que ce ne soit la bible qui soit fausse.

— Mais dites-donc, mademoiselle, est-ce pour me dire cela que vous m'avez amené ici ?

— Oui.

— En vérité, ça ne valait pas la peine, et n'était le charme infini que je trouve en votre compagnie…

— Oui, oui, je connais tout cela. Seulement, si vous me laissiez dire ce que j'ai à dire, vous regretteriez peut-être moins d'être venu avec moi.

— Alors, le Dean est un faux Dean ?

— Je n'en sais rien.

— Que savez-vous ?

— Sa bible n'est pas comme les autres.

— Ah ! et comment est-elle ?

— Elle est très mince ; puis, au milieu, il y a quelque chose comme un dessin, un plan.

— Je n'y comprends rien ; serait-il architecte ? Il n'est pas nécessaire de se déguiser quand on est architecte.

— Attendez. Je dis qu'il y a un dessin ; il y a autre chose, il y a trois ou quatre pages écrites à la main.

— Drôle de Dean, drôle de Dean, fit Dolbret. Cependant, cela ne nous dit encore rien. Il doit y avoir autre chose dans sa bible.

— Je n'ai pas pu voir plus, mais il y a encore du temps, prenons patience.

— Mademoiselle, reprit Pierre, vous êtes adorable et avec un auxiliaire comme vous, on peut faire beaucoup. Je n'ose vous demander plus, ce serait indiscret.

— Je suis acquise à votre cause, si vous avez une cause.

— J'en ai deux, fit Pierre en souriant, mais pour le moment, je n'en plaide qu'une, celle contre le Dean. Quant à l'autre, je n'ose la plaider, je serais un trop mauvais avocat.

— Les affaires avant tout, « business first », dit la jeune fille.

— « First », oui, et ensuite ?

— Ensuite, ensuite… il est trop tôt pour parler de ces choses-là.

Avec sa sensibilité de poète — et tout homme est toujours un peu poète, surtout quand il rencontre la poésie sur son chemin — Pierre était sous le charme ; même, en ce moment, où il avait à cœur une affaire très compliquée et qui pouvait être pleine de conséquences, il aurait tout abandonné pour l'amitié de la jolie Américaine, si celle-ci n'en avait pas été si avare. Malheureusement pour le pauvre garçon, on lui répondait toujours : Plus tard, vous allez trop vite. Mais il reprenait courage et se remettait tout de suite à bâtir ses plans d'attaque — ou de défense, qui sait ? — contre le Dean et ses acolytes.

Àcette heure, le pont était presque désert. C'était le temps de la toilette qui précède le dîner. Tout était silence, on n'entendait que de temps en temps de petits rires de jeunes filles enfermées en leurs cabines pour se pomponner, puis le bruit des couverts et de l'argenterie dans la grande salle à manger, les pas précipités des marmitons et des garçons de table passant et repassant dans le couloir étroit entre les cuisines et la salle. Pierre vit plusieurs fois son compagnon d'aventure lui faire signe de la main en disant :

— Tantôt !

— Notre héros avait hâte au dîner, non pas pour apaiser sa faim car l'incertitude, l'attente, et aussi la curiosité, lui ôtaient tout appétit. Il aurait consenti à passer deux jours sans manger pour savoir tout de suite ce que c'étaient que le Dean Polson, l'évêque, Ascot et son compagnon. Enfin le gong retentit encore une fois et la foule afflua dans le passage. C'était un fouillis de robes claires et d'habits noirs. Comme la mer était redevenue calme, la gaieté était redevenue bruyante, et il n'y a rien de gai et d'amusant comme la vie à bord, quand la vague n'est pas trop

mauvaise. La bruit, à table, était assourdissant. Depuis quinze jours que le bateau était parti, les groupes s'étaient forcément dessinés et si la sympathie n'avait pas eu grand'chose à faire là-dedans, le besoin de causer pendant le repas y avait suppléé. Des gens qui ne s'étaient jamais vus avant d'avoir pris passage à bord du « City of Lisbon », s'interpellaient, se parlaient, se souriaient maintenant comme de vieux amis. Je ne sais pas si, comme le dit l'Écriture, il n'est pas bon que l'homme soit seul ; en tous cas, il n'aime pas à être seul, et pour ne pas rester seul, il se lie facilement avec ceux qu'il rencontre sur son chemin. Il ne faudrait pas en dire autant de tout le monde, surtout de ceux que la vie intérieure ou des goûts raffinés tiennent dans la solitude ou du moins loin du vulgaire.

Dolbret devenait de plus en plus un de ceux-là ; sa tendance à s'abandonner, à se confier, l'avait trop mal servi pour qu'il ne devînt pas défiant. Du reste, les amis ou quasi-amis qu'il s'était faits lui suffisaient, et ils auraient suffi à n'importe qui, car c'étaient des cœurs dévoués et nobles.

Pierre avait comme vis-à-vis le Finlandais Wigelius et, à sa droite, Stenson. À l'autre bout de la deuxième table, au grand bout, se tenait toujours l'évêque, majestueux et grave. À son côté, ravissante en noir, Miss Berthe souriait à son ami. Celui-ci était tellement occupé à la contempler qu'il ne s'aperçut pas que le carton vert du menu venait de faire son apparition entre lui et Stenson. En même temps une voix bien connue, celle qu'il avait entendue dans son enfance et dans le terrible naufrage, lui glissa à l'oreille :

— Monsieur, prendrez-vous du potage, du Dean ou de l'évêque ?

— Ah ! enfin, te voilà.

— Oui, monsieur le docteur, c'est moi.

— Parle.

— Pendant que je parlerai, faites semblant de me montrer les plats qu'il vous faut, avec votre doigt, sur la carte.

— Bien, j'y suis, parle. Monsieur Stenson, écoutez. Parle anglais.

— La chambre de monsieur Stenson est voisine de celle du Dean et de Bilman. Ascot et l'évêque sont ensemble de l'autre côté.

— En effet, dit Stenson, j'avais cru reconnaître leurs voix.

— J'ai vu le Dean sans sa fausse barbe,

— Hein ! fit Dolbret en se retournant vivement vers P'tit-homme, tu l'as vu sans sa barbe ?

Mais il vit qu'on l'observait et qu'on avait remarqué son exclamation. Il dit à Labbé :

— On nous remarque, va-t'en. Tu reviendras dans une minute et tu ne diras que quelques mots à la fois. L'évêque vient de se tourner de mon côté, ce ne doit pas être pour me donner sa bénédiction.

Labbé fit ce qu'on lui disait.

— Que dites-vous de cela, dit à Stenson, Dolbret, enchanté de voir que ses prévisions étaient justes.

Mais Labbé revenait, il continua :

— Le Dean c'est l'homme de la « presse », je l'ai reconnu. Un peu de pain, docteur ?

— Oui, oui, au diable le pain.

— Vous ne l'envoyiez pas au diable, lorsque nous étions à bord de la chaloupe.

— Pas de blague, maître Labbé, dépêche-toi de nous raconter ce que tu sais, si tu sais quelque chose.

— J'ai fait connaissance avec un Italien qui est en deuxième classe ; il est avec eux.

— Dieu me pardonne, ce bateau est une vraie tour de Babel ; il doit contenir des Esquimaux. Apporte-moi, José, une côtelette, mais pas de cette affreuse « mince-sauce » et dis-moi ce que t'a dit l'Italien.

— L'Italien m'a dit qu'il avait été engagé par le Dean pour une expédition au Transvaal et qu'il y avait une grosse somme d'argent à gagner.

— Une grosse somme ?

— Oui, des millions.

— T'a-t-il parlé de l'évêque ?

— Non.

— Tant mieux, il a l'air d'un brave homme, l'évêque, et son visage me plaît.

— Il ne m'a parlé que du Dean et d'Ascot.

— Qu'est-ce que le nommé Ascot ?

— Ne sais pas. Il n'est pas prêtre, lui non plus, je crois. D'après ce que j'ai cru comprendre, ils ont été le retrouver à Québec pour avoir une lettre de lui. Je n'ai pas pu savoir ce qu'il y a dans la lettre. Si j'avais de l'argent, je crois que je pourrais en apprendre plus long.

— Malheureusement ma fortune n'est pas encore faite, mon cher José. Tu fais mieux de t'y prendre autrement.

— Pardon, dit Stenson, qui n'avait pas perdu un mot de la conversation, j'ai ici ce qu'il vous faut. Faites attention qu'on ne vous voie pas et prenez ceci.

En même temps il mit dans la main de Labbé deux pièces d'un louis. Dolbret le remercia du regard et ajouta :

— Je ne vous demande pas tant, c'est peut-être de l'argent mal placé.

— Ça ne fait rien, mon cher docteur, je serai enchanté de perdre cet argent pour vous faire plaisir.

— J'espère que nous ne le perdrons pas.

José revenait.

— Dis-donc, lui dit Dolbret, et Natsé ?

— Natsé est avec eux, défiez-vous-en. Demain j'en saurai plus long ; avec deux louis je vais me faire ouvrir le cœur de maître Frascani.

— Bon, ça peut faire pour ce soir, travaille bien.

— Soyez tranquille.

7

Le mot million faisait rêver Dolbret. Stenson, lui, restait plutôt calme ; il appartenait à cette race forte qui doit son succès à l'effort sans cesse renouvelé et ne l'attend pas des coups du hasard. Il avait appris, dès son enfance, à se conduire d'après ces principes. Pour lui, un coup manqué ce n'était pas une espérance déçue mais un acheminement vers le but, ce n'était qu'un incident désagréable mais utile. Cette éducation se reflétait dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles et c'est ce qui explique pourquoi le jeune homme avait offert si généreusement ses services à Dolbret. Le temps lui importait peu ; réussir aujourd'hui, c'était fort bien ; réussir demain, plus tard, c'était aussi bien, peut-être mieux ; la fortune ainsi gagnée serait plus solide. Quant à Wigelius l'argent ne l'occupait pas du tout. Dolbret comprit cette indifférence quand, au cours d'une de leurs longues causeries du soir, dans la buvette, entre les verres de Bass et les pipes, le Finlandais lui confia qu'il possédait dans le nord de son pays une étendue de terrains à bois de pulpe dont il ne connaissait seulement pas la superficie ; qu'il était propriétaire d'au moins cinquante chutes d'eau pouvant toutes être exploitées et produire l'énergie électrique ; qu'en outre il avait trente maisons de rapport dans le quartier le plus en valeur de Helsingfors et un château à Borga.

Dolbret se sentait petit à côté de ces hommes dont la fortune était déjà faite, même à côté des aventuriers qui s'en allaient conquérir la leur, et il se demandait tristement si jamais il gagnerait de grosses sommes, s'il pourrait jamais oser prétendre à la main de Berthe Mortimer. Il faisait des projets, il imaginait des entreprises immenses, il se voyait travaillant comme un mercenaire jour et nuit pour jeter les bases d'une fortune colossale,

puis, à force de peine et de misère, de génie, de travail, réussissant à prendre le dessus et enfin, après être sorti de l'ornière, marchant sûrement et fièrement dans la voie du succès. Les noms des hommes puissants hantaient son esprit : il pensait aux faiseurs de fortunes, au génial Cecil Rhodes, l'homme qui avait donné toute une contrée à son pays et dont les biens se comptaient par millions. Mais il revenait bien vite à la réalité quand il regardait les habits qu'il devait à la charité de ses semblables.

Depuis l'élévation de José au rang de garçon de table, Dolbret, Stenson et Wigelius ne se quittaient plus, ils conféraient toute la journée. Le premier soir, ils avaient discuté la question de savoir quel parti l'on pouvait tirer du voisinage de la cabine du Dean. Dolbret, prenant la parole, avait dit :

— Vous, Stenson, vous n'avez aucun intérêt à espionner — espionner est le mot — les agissements de ces gens-là, et je ne voudrais pas demander une chose comme celle-là à votre amitié.

— Je vous assure, avait répondu Stenson, que pour vous je ferais…

— Non, non, il n'y faut pas songer ; faisons autre chose.

— Quelle autre chose ?

— Voici, vous êtes bien avec le capitaine, n'est-ce pas ?

— Oui, pas mal, très bien même.

— Bien, si vous demandiez au capitaine de me changer de cabine ?

— De vous prendre dans ma cabine ?

— Oui.

— Je veux bien ; cependant je doute que mon compagnon de cabine y consente.

— Je me charge de le lui demander.

— Je vous souhaite de réussir, mais j'en doute.

— Il a tout avantage à changer : ma cabine a un hublot, la vôtre n'en a pas, il y gagne donc.

— En effet, vous avez raison ; il va consentir tout de suite. Je vais voir le capitaine immédiatement.

— Vous êtes charmant.

Pendant ce temps-là José ne perdait pas son temps. Les passagers de seconde classe n'étaient pas nombreux, il y avait des cabines de libres et l'Italien Frascani était tout seul dans la sienne, de sorte qu'il pouvait y amener quelqu'un quand cela lui plaisait. José était plein de bonne humeur ; Comme Frascani ne parlait pas anglais, il avait vite lié connaissance avec lui. En effet, presque tous les passagers, y compris ceux de seconde classe, ne parlaient pas autre chose que l'anglais, sauf Frascani que cela ennuyait énormément, jusqu'à ce qu'il rencontrât le soldat Labbé avec qui il pouvait causer en français. Depuis quinze jours que le bateau était parti de Boston, ils avaient eu le temps de se dire beaucoup de choses, et c'est grâce à ce commerce de tous les jours que José avait pu tirer de son ami ce qu'il savait. Maintenant il avait plus de loisirs et il passait de longues heures dans la cabine de l'Italien ; mais les confidences ne venaient pas assez vite à son gré et il n'avait pas toujours du nouveau à servir à son

maître en même temps que le menu du jour. Il essayait de surprendre Frascani par des phrases dans le genre de celle-ci :

— Vous avez bien de la chance d'avoir rencontré un homme comme le Dean ; moi, je ne sais pas trop ce que je ferai, une fois rendu à Durban.

Puis d'autres fois :

— Croyez-vous que cela vous rapporte beaucoup, cette expédition ?

Et comme l'autre ne répondait pas ou hochait la tête :

— La lettre dit peut-être le chiffre de la somme.

— Je n'en sais rien, signor José.

Ce mutisme, évidemment voulu et calculé, décourageait José. Il commençait à regretter d'avoir mis Dolbret sur une piste impossible à suivre ; il se disait : « Je lui ai mis en tête une chose inutile en lui disant de tâcher d'avoir la cabine de monsieur Stenson. Il va certainement obtenir d'être mis dans cette cabine, mais il ne sera pas plus avancé. » José avait un air triste qui faisait pitié à voir. Et les jours se passaient ; il y avait déjà quelque temps que le bateau avait fait escale aux îles Saint-Vincent pour se ravitailler en charbon ; dans quinze jours on serait à Durban et le docteur ne serait pas plus riche qu'auparavant. Dans la pensée dé José, les millions du Dean devaient nécessairement échoir à Dolbret ; ce dernier aurait bien ri si le soldat José lui eût fait part de ses espérances.

Un matin José descendit à la cabine de Frascani. Il avait un plan.

— Bonjour, mon rieur Frascani.

— Bonjour, monsieur José, rien de nouveau aujourd'hui ?

— Oui, du nouveau.

— Dites-nous ça.

— Je veux bien vous dire tout, mais auparavant, mon cher monsieur Frascani, faites-moi le plaisir de fermer votre porte comme il faut et de m'écouter attentivement.

— Voilà, fit Frascani en mettant le crochet de la porte dans l'anneau, je suis tout oreilles.

— Monsieur Frascani, si je vous donne deux louis, me direz-vous ce que contient la fameuse lettre ?

Les yeux de l'Italien brillèrent un instant, mais il reprit :

— C'est ça votre nouveau ? vous pouvez vous en vanter.

— Vous ne voulez pas ?

Jamais de la vie, monsieur José.

Dans un sac ouvert, parmi les objets de toilette, José prit un joli poignard dont la pointe effilée brillait au soleil du hublot. Il se disait : « Il vaut mieux que ce beau petit couteau soit entre mes mains qu'entre les siennes, et comme je pourrais lui dire des choses très surprenantes, désagréables même, il faut que je sois prudent. » Il continua, en appuyant sur ses mots :

— Vous perdez deux louis, monsieur Frascani.

— J'aime mieux les perdre que de les gagner de cette manière-là.

— Oui, oui, je comprends. Eh ! bien, c'est moi qui vais les gagner alors, les deux louis.

— Comment ferez-vous ?

— Je les gagne puisque je les ai et que je ne les donne pas.

— Je ne comprends pas.

— Vous n'êtes pas vif, monsieur Frascani.

— Ça se peut, expliquez-vous tout de même.

— Voici : Si vous me disiez ce que contient la lettre, je vous donnerais deux louis. Vous ne me le dites pas, je garde les deux louis : donc ils sont à moi.

— Oui, mais vous ne savez pas ce que contient la lettre.

— Et si je le sais ?

— Si ? mais vous ne le savez pas.

— Eh ! monsieur Frascani, faites-en votre deuil, je ne sais pas ce que contient la lettre, mais je vais le savoir, car la lettre n'est plus en possession du Dean, on la lui a enlevée et j'en ai vu le commencement…

Il n'eut pas le temps de finir que l'Italien bondit sur lui. Mais José lui présenta en riant la pointe du poignard :

— Bon, bon, monsieur Frascani, vous vouliez m'embrasser, je gage ; vous êtes trop bon.

L'Italien, honteux de ce mouvement, reprenait son calme, mais sa figure était toute bouleversée par la rage. Il reprit :

— C'est un truc pour avoir mon secret, ce n'est pas bien ce que vous faites là, monsieur José.

— Je n'ai pas besoin de votre secret. Même je commence à croire que vous ne connaissez pas grand'chose de cette affaire ; on ne vous a rien dit. Quant à moi, j'ai vu le commencement de la lettre, et c'est tout.

Ce qui faisait bonne la position de P'tit-homme, c'est que la veille, pendant que l'évêque lisait sa bible, Dolbret avait vu, sur une page de manuscrit reliée avec le petit volume, le mot « Prétoria », et qu'il avait confié cette découverte à son auxiliaire en lui recommandant d'en tirer le meilleur parti possible. Comme on le voit, P'tit-homme faisait de son mieux. Ses dernières paroles firent sourire l'Italien, qui lui dit :

— Je vous parie un louis que vous n'avez rien vu.

— Ça y est, Frascani.

— Attendons un peu.

— Je suis prêt à gager un louis, le voici.

— Non, attendons un peu. Tiens, je vous mets à l'épreuve.

— Bien.

— Puisque vous dites avoir vu le commencement de la lettre, dites m'en la date.

— Prétoria, 10 mai 97 !

— Frascani pâlit. À venir jusque-là, il n'avait pas cru une seconde aux paroles de José, même il n'avait pas cru qu'il fût intéressé à pénétrer son secret. Il pensait qu'il essayait de le faire

parler seulement pour tuer le temps, par désœuvrement, et il s'était amusé à jouer avec lui, à lui faire entrevoir quelque chose, à le mettre sur la trace, puis à l'écarter, à le désorienter, aussitôt qu'il le voyait prêt à saisir un fait important. Mais José avait habilement profité du moindre geste, de la moindre parole tombée de la bouche de l'Italien, et cette étude constante de son caractère, de ses habitudes, de sa physionomie l'avaient si bien renseigné qu'il s'était risqué à lancer cette bombe. En effet, c'était jouer gros jeu ; c'était se mettre entre les mains de son ennemi, se vouer à la vengeance de ses employeurs, que José savait ou soupçonnait fortement d'être des hommes sans foi ni loi. Mais le coup réussissait, car Frascani était resté pétrifié en entendant sortir des lèvres de José ces simples mots : Prétoria, 10 mai 1897. Pourtant, José ne pouvait en déduire grand'chose et toute l'importance qu'ils pouvaient avoir, ils la tiraient des demi-révélations faites par Frascani. Ce dernier avait cherché vaguement son poignard, mais il s'était souvenu à ce moment même que l'arme était aux mains de son interlocuteur. José restait calme, il voyait sur le visage de Frascani ce qui se passait dans son âme : la rage, le désespoir et la crainte d'avoir trop parlé et d'avoir compromis l'entreprise par ses indiscrétions. Ces sentiments prirent encore plus de consistance quand José lui dit :

— Eh ! bien refusez-vous toujours mon or ? Vous comprenez que mes amis vont profiter de leur découverte ; tôt ou tard je saurai le secret, car je suis lié au docteur par des liens éternels ; il m'a sauvé la vie, je lui ai rendu le même service ; partout où il ira, je le suivrai et il ne partira jamais sans moi ; mon sort sera le sien, et, tôt ou tard, je dois savoir tout ce que lui-même sait. Mais en attendant, je ne vous le cache pis, je ne sais rien, sauf le com-

mencement de la fameuse lettre. Et je brûle de savoir ce qu'elle contient. Dites-le moi et vous gagnez deux louis.

— Les avez-vous les deux louis !

José exhiba les deux louis de Stenson et les fit miroiter.

— Comment se fait-il, reprit l'autre, que vous ayez tant d'argent, vous un naufragé ?

— Cela vous montre que j'ai des relations à bord.

— Quelles relations ?

— Monsieur Frascani, cela vous importe peu. Voulez-vous que je vous dise tout de suite ce qui en est : La lettre contient le secret des millions et mon compagnon l'a lue ! Maintenant vous voyez que c'est moi et non pas vous qui ai le poignard dans la main et qu'il est inutile de me faire rentrer dans la gorge ce que je sais. Marchons plutôt ensemble, et, foi de José, je vous fais engager dans l'expédition.

— Quelle expédition ?

— Monsieur Frascani, vous m'avez fait des confidences, je vais être de bon compte avec vous, je vais vous en faire, moi aussi. Nous avons votre secret et nous organisons une expédition de notre côté.

— Nous serons arrivés avant vous.

— Oui, à moins que vos patrons ne soient arrêtés en arrivant à Durban.

— Et comment cela pourrait-il se faire ?

— Parce que l'un d'eux, le Dean Polson, a essayé d'empoisonner le docteur Dolbret, il y a trois semaines. Venez-vous avec nous monsieur l'Italien ?

— Attendez jusqu'à ce soir, je vous dirai ce que je ferai.

José brandit le poignard en disant : « Tout de suite ! »

Jamais dans sa vie, le pacifique José Labbé n'avait montré des instincts si féroces. Le poignard n'est pas dans nos mœurs et nous ne sommes pas batailleurs ; nous avons l'humeur bonne et endurante. Mais le soldat Labbé s'était dit : « Si j'attends à ce soir, je suis un homme fini, je ne saurai rien, il aura repris son poignard, il aura consulté ses amis, j'aurai tout perdu le fruit de mes efforts : il faut absolument que je fasse un grand coup, je vais le prendre à la gorge. Bon Dieu ! ce n'est pas une petite affaire que d'assassiner son prochain. Ah ! si la pauvre bonne femme de mère Labbé voyait son José, qu'est-ce qu'elle dirait ? ça l'achèverait. Mais aussi, s'il y avait des millions au bout de tout ça. Après tout, tuer un Italien ce n'est toujours pas plus mal que de tuer un Irlandais ; et puis, je ne le tuerai peut-être pas, je vais y aller en douceur. » Le pauvre garçon n'avait probablement pas eu le temps de se faire toutes ces réflexions, mais tout cela avait tournoyé dans son cerveau et avait contribué à amollir son élan. Heureusement, car s'il avait frappé, c'aurait été inutilement. En effet, Frascani, au lieu de se défendre, lui avait tendu la main en disant :

— J'accepte les deux louis.

José eut besoin de tout son courage pour ne pas le prendre dans ses bras et l'étreindre chaleureusement, tant il était satisfait de la tournure que prenaient les choses. Il tendit tranquillement

les deux pièces à Frascani qui allongea la main. Mais l'autre se ravisa.

— En voici un ; dites-moi ce que contient la lettre et vous aurez l'autre. Je suis généreux même, car, en justice, vous ne devriez les avoir qu'une fois votre promesse remplie.

Frascani prit le louis, le tourna plusieurs fois entre ses doigts, le mit dans le soleil, sourit, regarda José, puis commença :

— La lettre est signée « Docteur Aresberg. »

— Hein, vous dites ? fit José qui ne comprenait pas bien.

— Aresberg, le docteur Aresberg.

Bon ! pensa, José, il faut que je me tienne les flancs pour me souvenir des noms, je ne suis pas bien fort sur les noms, moi. Docteur, Aresberg, docteur Aresberg.

— Qu'avez-vous à remuer les lèvres comme ça, dit Frascani ?

— Il me semble avoir entendu parler de ce docteur, et j'essayais de me rappeler…

— Oui, vous devez en avoir entendu parler, en effet, fit l'Italien, en riant, le docteur Aresberg est assez connu.

S'apercevant de l'ignorance de José, pour qui les noms mis en vedette par la guerre étaient lettre morte, il essaya de l'éclairer. Il reprit :

— Vous savez qu'il y a de la guerre en Afrique, n'est-ce pas ?

— Je crois bien que je le sais, dit José, qui avait encore sur le cœur son engagement à demi-forcé.

— Bien, la guerre est entre l'Angleterre et le Transvaal, et le docteur Aresberg se bat pour le Transvaal.

Comme on peut le voir, les connaissances de Frascani étaient aussi assez rudimentaires. Il continua :

— Il y a quatre ans, le docteur Aresberg a envoyé à un Portugais de Lourenço-Marquès une lettre où il lui disait à peu près ceci…

Il baissa la voix. Puis il alla voir si la porte était bien close et revint s'asseoir près de José. Celui-ci eut un mouvement de défiance, mais il se remit et dit :

— Personne ne nous entend, je vous écoute.

L'autre s'arrêta, puis, après un instant de réflexion :

— Dites-donc, est-ce que vous me prendrez avec vous, si je vous dis tout ?

— Je ne puis pas vous le promettre, mais je demanderai au docteur, au mien.

— Donc, continua Frascani, la lettre était adressée à un Portugais de Lourenço-Marquès.

— Lourenço-Marquès, répéta José ; que c'est difficile ces noms-là, c'est comme quand le docteur lisait dans ses livres de médecine

— Ce Portugais est très riche. Il habite à Lourenço-Marquès un château bâti dans la partie haute de la ville. Il demeure là tout seul avec sa nièce. Dans la lettre, le docteur Aresberg lui disait

qu'il lui écrivait de la part de Paul Kruger. Yous savez ce que c'est que Paul Kruger ?

— Non.

— Il est président de la république du Transvaal.

— Ah !...

— Donc, le docteur Aresberg lui écrivait de la part de Paul Kruger et lui disait à peu près ceci : Le président croit que nous aurons la guerre avec l'Angleterre. Nous avons tout ce qu'il nous faut, nous battrons les Anglais. S'il fallait nous soumettre, nous nous soumettrons, mais ce ne sera pas pour longtemps. Même après sa mort, Paul Kroger veut encore travailler pour le Transvaal et voici comment : Si jamais le Transvaal a besoin d'or pour faire la guerre, vous lui en fournirez. Vous trouverez dix millions en or et deux millions en diamants près de Kimberley, à l'endroit appelé Halseopje. Cet endroit n'est connu que du président et il ne le sera que de vous. Le trésor a été enfoui en 1866. La carte incluse vous montre le plan exact de l'endroit et vous enseigne comment y arriver. À un mille plus loin, comme vous le verrez sur la même carte, il y a un autre trésor composé de diamants pour une valeur de deux millions et demi. Je vous le donne en reconnaissance des services que vous avez rendus à la république.

José était abasourdi et restait bouche bée. Enfin il se réveilla de son ahurissement :

— Deux millions, dix millions, deux millions cinq cent mille, ça fait quatorze millions cinq cent mille, est-ce que ça fait beaucoup, ça ?

— Ça fait quatorze millions cinq cent mille dollars, c'est tout ce que je puis vous dire.

— Et comment se fait-il qu'ils aient la lettre ?

— Si vous me faites accepter dans votre expédition, je vous le dirai.

— C'est entendu, je vous le promets. Et c'est tout ce que contenait la lettre ?

— Non, elle était bien plus longue que cela, mais je ne l'ai jamais lue.

— Comment se fait-il que vous sachiez ce qu'il y a dedans ?

— Le Dean me l'a dit quand il m'a engagé, et j'ai droit à une part dans les bénéfices.

— Vous aurez la même part, si vous venez avec nous. Tenez, voici votre autre louis. Bonjour.

8

P'tit-homme était très fier de son succès. Sans le savoir, probablement, il avait mis en pratique quelque grand principe développé de façon magnifique par des Machiavels très roués dans des traités très longs et très compliqués. Il ne se possédait plus de joie et avait hâte au dîner pour aller porter à Pierre le fruit de sa journée. N'avait-il pas découvert la vraie identité, ou à peu près, du Dean et de ses compagnons et, surtout, n'avait-il pas prouvé

qu'il avait eu raison de soupçonner ces gens-là de courir après quelque grosse fortune ?

De son côté, Dolbret avait suivi le conseil de son ami d'enfance et fait transporter ses effets dans la cabine de Stenson. Cette opération n'avait pas été longue, Pierre n'ayant pas une garde-robe bien encombrante. Mais il en prenait son parti et c'est de la meilleure humeur du monde qu'il avait dit à son ami :

— Une partie de ma garde-robe est toute rendue dans votre cabine, c'est toujours cela de moins à faire.

— Oui, vous l'avez fait envoyer ?

— Il y a longtemps.

— Je ne comprends pas bien.

— Je dis que ma garde-robe est toute rendue chez vous parce que ma garde-robe, c'est la vôtre, attendu que la mienne, qui n'était pas bien considérable lorsque j'ai pris passage à bord du « City of Lisbon », ne s'est pas augmentée depuis, si ce n'est de ce que vous m'avez donné.

Stenson, qui était un peu sombre depuis quelques jours, retrouva son sourire :

— Oui, oui, mon cher docteur, vous avez raison, votre garde-robe est toute rendue, et je vous prie de vous en servir sans scrupule, elle est double et même triple.

Pierre était très touché de cette bonté ; il se demandait parfois pour quelles raisons cet homme qu'il ne connaissait pas, il y a trois semaines, lui témoignait tant d'attentions. Peut-être, se disait-il intérieurement, y a-t-il, au fond des cœurs, des trésors de

bonté qu'on ne connaîtra jamais, ou plutôt que certaines personnes ne connaîtront jamais.

Au dîner, lorsque José apporta le menu, il tremblait ; son trouble était si visible que Dolbret lui conseilla de ne pas parler tout de suite, d'attendre d'avoir repris son sang-froid. L'évêque, à l'autre bout de la table, restait impassible et ne se retournait que pour répondre à sa voisine Berthe, mais le Dean et Ascot dévoraient des yeux Dolbret et ses compagnons. P'tit-homme put leur glisser ces simples mots, entre un potage et un rosbif :

— Lettre du docteur Aresberg ; quatorze millions, Kimberley, cachette ; la lettre dit où. Ils ont la lettre, tâchez de l'avoir.

— Avez-vous-entendu, Stenson, avez-vous entendu ?

— Oui, j'ai entendu et, précisément à cause de cela, je voudrais, avant que d'aller plus loin, vous dire un mot en particulier.

— Très bien, je suis à vous ; tantôt, dans notre cabine, nous serons à l'aise pour causer.

Le dîner fini, ils s'en allèrent ensemble.

— Parlez, mon cher ami, dit Dolbret.

— Non pas tout de suite, dans la cabine.

— C'est donc bien sérieux ce que vous avez à me dire ?

— Oui, très sérieux.

Ils s'assirent, Dolbret sur le divan, Stenson sur le lit, et allumèrent une cigarette. Stenson commença :

— Mon cher docteur, vous savez — en tous cas si vous ne le savez pas, je vous prie d'en être convaincu — quelle estime j'ai pour vous, même quelle amitié, je pourrais dire…

Dolbret lui pressa la main :

— Oui, je vous en remercie du fond du cœur.

— Si je me suis senti attiré vers vous, c'est que j'ai compris que vous étiez digne des égards d'un honnête homme. Je n'ai pas eu tort, car je sais que vous êtes un honnête homme ; mais vous êtes jeune, plus jeune que moi, de caractère, quoique nous soyons à peu près du même âge, et votre jeunesse vous empêche de réfléchir suffisamment à ce que vous faites…

— Aurais-je fait quelque chose pour vous offenser ? demanda Pierre, tout inquiet.

— Non, pas du tout, laissez-moi continuer, vous jugerez ensuite. Vous avez demandé qu'on vous change de cabine, afin d'être plus en état de surveiller les agissements du Dean et de ses compagnons. Je ne sais pas si ces hommes sont des aventuriers ou si ce sont d'honnêtes gens. À venir jusqu'ici je les ai considérés, d'après vous, comme des gens aux allures louches et suspectes dont il faut se défier. Grâce aux renseignements fournis par José, vous avez raison de croire qu'ils sont à la recherche d'une grande fortune et vous vous êtes mis dans la tête, je ne sais trop comment, que ces millions, s'il y en a, peuvent devenir votre propriété.

— Pardon, fit Dolbret.

— Je vous en prie, laissez-moi continuer. Malgré vous, dis-je, inconsciemment, vous vous êtes figuré que les millions du Dean

pourraient tomber en votre possession et vous vous êtes mis en frais de pénétrer son secret. Maintenant, je vous le demande, docteur, est-ce votre droit ?

Dolbret n'avait jamais songé à cela ; il ne s'était jamais posé la question aussi nette, aussi limpide. Évidemment, Stenson avait raison ; avec sa clairvoyance d'homme habitué aux affaires, avant d'aller plus loin, dans ce quasi-roman, il s'était demandé : Où vais-je ? Et il posait la même question à Dolbret. Pierre voyait ses châteaux de cartes en ruines, une parole avait suffi pour amener cette catastrophe. Cependant il se ressaisit, car on n'abandonne pas facilement une chimère caressée depuis longtemps et embellie par toutes les puissances de l'imagination. Il se leva et, se plaçant devant Stenson, il lui dit tranquillement :

— Merci, monsieur Stenson. Puisque vous voulez tirer la question au net avant d'aller plus loin, laissez-moi vous donner quelques explications.

— Parlez, mon cher ami, parlez, je ne demande pas mieux que de vous donner raison.

— Je ne demande pas raison, je ne veux qu'expliquer ma conduite. D'abord, je serai juste, j'avouerai que je me suis laissé entraîner par le désir — un désir bien vague — d'arriver à la fortune, mais aussi, laissez-moi vous dire, puisque vous m'honorez de votre amitié, que ce qui me pousse surtout à essayer de découvrir ce qui se cache sous les apparences du Dean, c'est que j'ai été sa victime. C'est à cause de lui que j'ai été mis malgré mon consentement à bord d'un navire en destination d'Afrique ; c'est grâce à lui si aujourd'hui je vis de charité et si je m'en vais au hasard, peut-être mourir loin des miens, dans un pays que je ne

connais pas. Maintenant, ce Dean est un filou, et j'en suis presque sûr, d'après la conversation que je l'ai entendu tenir avec Bilman. S'il est honteux de ma part de chercher à tirer vengeance de ces hommes, c'est presque mon devoir d'essayer de protéger la société contre eux. Monsieur Stenson, vous avez été bon pour moi et vous avez fait plus qu'on ne fait pour un étranger, mais je vous demande une chose.

— Laquelle ?

C'est de ne pas exiger que je renonce à découvrir l'identité de Polson.

— Mais pas du tout, pas du tout, je ne veux pas faire cela ; du reste je ne veux rien exiger de vous, vous êtes parfaitement libre, et je n'ai voulu que vous donner un conseil.

— Je vous remercie de votre confiance et je ne vous demande plus qu'une chose, c'est de me laisser démasquer ce faux prêtre. Une fois cela fait, je vous promets que je cesserai de m'occuper de sa personne.

— C'est bien, faites comme vous l'entendrez, je suis à votre disposition.

— Merci, je ne vous dérangerai pas. Tout ce que je vous demande, c'est de me laisser coucher dans le lit supérieur.

— Mais, mon cher, j'allais vous offrir l'autre, qui est bien meilleur.

— Vous êtes trop bon ; du reste, c'est l'autre dont j'ai besoin.

— Comme vous voudrez, vous avez le choix.

— Je choisis le lit d'en haut.

— Très bien. À tantôt. Ah ! attendez, j'ai autre chose à vous dire, c'est même très important.

— Je vous écoute.

— Vous pouvez être sans crainte, je ne vous parlerai pas du Dean.

— Je suis tout à vous, parlez.

— Je ne sais trop comment vous expliquer ce que j'ai à vous dire.

— Vous pouvez parler en toute sûreté avec moi.

— Bien, tout à l'heure vous disiez que vous vous en alliez dans un pays inconnu, sans savoir au juste ce que vous feriez, et vous sembliez avoir des inquiétudes au sujet de votre existence là-bas.

— Oui, en effet, vous devez le comprendre.

— Je le comprends, oui, je le comprends et je pensais : Si j'osais lui offrir mes services.

— Oh ! vous avez déjà fait trop pour moi, mon cher ami, je craindrais d'abuser.

— Il n'y a pas de danger que vous abusiez, car si je faisais quelque chose, je vous demanderais autre chose en retour…

— Croyez que je serais enchanté d'avoir l'occasion de vous prouver que je ressens ce que vous avez fait déjà pour moi.

— De cela, ne parlons pas. Voici de quoi il s'agit. La maison que je représente a une grande succursale, une agence à Durban,

et je voulais vous proposer de travailler pour notre compte en cet endroit. Il se peut que vous fassiez fortune, car une fois entré en relation avec les hommes d'affaires, une fois que vous connaîtrez le pays, le commerce et les habitudes, vous ne mettrez pas de temps à saisir les occasions qui pourraient se présenter. Et les occasions sont nombreuses.

Dolbret accepta avec enthousiasme. On reparlerait de la question plus tard une fois arrivé à Durban : là, on réglerait les détails de l'engagement. La fortune commençait à lui sourire et il se félicitait d'avoir terminé si bien un entretien qui avait menacé d'être désagréable. Stenson l'avait laissé tout seul dans la cabine, libre de méditer à son aise sur le mystère qui enveloppait le Dean et compagnie. Étendu sur le divan, avec à la bouche, une cigarette dont la fumée montait au plafond en spirales bleues et grises, il flânait délicieusement. Il repassait dans sa mémoire les trois semaines agitées et pleines d'événements qui venaient de s'écouler. « En somme, se disait-il, il arrive à tout le monde de faire naufrage ; même le plus vulgaire mortel peut déserter, si cela lui plaît ; mais se sauver d'Afrique pour aller en Afrique, être mis à bord d'un transatlantique malgré soi par un racoleur, rencontrer ensuite ce même racoleur sous la défroque d'un missionnaire et découvrir, par la précieuse entremise de José Labbé, ancien navigateur au long cours et ex-marchand de bluets de Sainte-Luce, que ce même racoleur s'en va à la recherche d'un trésor de quinze millions, ça passe un peu les limites ordinaires. » Et il se mit à rire en songeant aux chercheurs de trésors de son pays et aux vieilles femmes qui croient encore à la poule noire, « Étonnant, pensait-il, que le Grand Albert ne parle pas du Dean ni du docteur Aresberg. » Et comme, lorsque l'on songe au pays, il faut, pour être classique, suivre mélancoliquement des yeux la fumée

de sa cigarette, Dolbret s'aperçut que celle qu'il rejetait de ses poumons disparaissait dans la direction de la cabine voisine : les petits nuages se posaient un instant en l'air, puis se tordaient et s'en allaient s'engouffrer par-dessus la cloison qui séparait entre elles les cabines du Dean et de Stenson. En un instant Pierre grimpa sur le lit supérieur, celui qu'il avait choisi : un espace de quatre pouces au plus séparait le plafond de l'extrémité supérieure de la cloison et par conséquent permettait à l'air de circuler dans toute cette section du paquebot. Donc, à une hauteur de quatre pouces du plafond, les cabines n'étaient plus séparées les unes des autres. C'était le raisonnement que s'était fait Dolbret en voyant la fumée prendre la direction de la cabine voisine. On devait donc y voir en se collant les yeux près de la cloison et du plafond. Ce n'était pas chose facile, ainsi que le constata Pierre ; pour voir d'une façon satisfaisante, il aurait fallu être couché le dos au plafond ; c'était impossible.

Pourtant Dolbret voulait voir à tout prix, et l'occasion était trop bonne pour la manquer. À ce moment on frappa à sa porte. C'était José.

— Bonjour, docteur, maintenant que vous êtes en compagnie de monsieur Stenson, je puis venir vous parler plus facilement.

— Oui, à moins que tu ne parles comme tu as l'habitude de le faire, à tue-tête.

— Soyez sans inquiétude, docteur, depuis que je suis dans les secrets, je parle tout bas.

— Allons, tant mieux, c'est une amélioration qui en vaut la peine. Tu arrives à propos. D'abord, dis-moi bien clairement ce que t'a dit l'Italien.

— Monsieur Frascani ?

— C'est son nom ?

— Oui, Frascani, c'est son nom. Je vais essayer de vous raconter ça de mon mieux. Il ne faut pas que vous soyez particulier sur les noms, j'ai toujours eu de la peine à m'en souvenir.

— Essaie, toujours.

José relata le plus fidèlement possible sa conversation avec Frascani. L'incident du poignard amusa énormément Dolbret.

— Ma foi, dit-il, je n'aurais jamais cru ça de toi. Sais-tu que sa Majesté a fait une grande perte en ne te gardant pas dans les rangs.

Àson tour il lui dit les paroles de Stenson. José était découragé : lui aussi, les millions l'avaient enthousiasmé, et tout allait si bien ! En finissant Pierre ajouta :

— Maintenant, mon cher José, monsieur Stenson m'offre de représenter sa maison à Durban ; si tu veux rester avec moi, je te prends à mon service.

— Je veux bien, ce sera toujours mieux que rien.

— Merci du compliment. Tout de même, tu sais, je n'abandonne pas mon idée de découvrir ce Dean.

— Ah ! j'en suis.

— Repassons.

— Oui, repassons.

— Le Dean a engagé Frascani pour une expédition ?

— Oui.

— Ils ont une lettre du docteur Aresberg adressée à un Portugais de Lourenço-Marquès.

— Oui, vous y êtes.

— C'est Ascot qui avait la lettre ?

— Oui, c'est ce que m'a dit monsieur Frascani.

— Bon, est-ce tout ?

— Oui. Non, attendez, monsieur Frascani veut être engagé dans notre expédition.

— Quelle expédition ?

— Je lui ai dit que s'il me disait tout, vous le prendriez avec vous pour l'expédition.

— Je ne comprends pas encore. De quelle expédition veux-tu parler ?

— Bien, voici. Il m'a dit que le Dean l'a engagé pour l'expédition qu'il va faire en Afrique et qu'il lui a promis une part dans les bénéfices Alors, moi, pour avoir son secret, je lui ai dit que vous aviez lu la lettre d'un bout à l'autre et que vous organisiez, vous aussi, une expédition. Là-dessus, il m'a dit : Nous arriverons avant vous autres. Je lui ai répondu que nous arriverions certainement avant eux, parce que, en débarquant à Durban, vous faisiez arrêter le Dean pour avoir essayé de vous empoisonner, il y a trois semaines. C'est alors qu'il m'a tout dit, à condition que vous le preniez dans votre expédition.

— Mon expédition ? et qui t'a jamais parlé de mon expédition ?

— Bien, je ne sais pas trop.

— Je crois que tu as rêvé, mon cher José, je ne t'ai jamais parlé de ces cinq sous-là. Dis à ton Italien que le diable l'emporte avec sa lettre et son secret, qu'il n'y a pas d'expédition et que s'il y en avait, nous ne le prendrions pas avec nous. Nous ne ferons pas société avec cette canaille racolée par le Dean et consorts.

— Mais, monsieur, je lui ai promis.

— Eh ! bien, tu ne tiendras pas ta promesse voilà tout.

— Je ne puis pas faire cela.

— Et pourquoi pas, avec ces gens-là ?

— Une promesse, c'est une promesse, quand même on a promis au diable, il faut tenir.

— Tu as peut-être raison. Dis-lui que nous le prendrons.

— Mais puisque vous n'en faites pas, d'expédition ?

— C'est justement pour cela que tu peux lui promettre sans crainte.

— Tiens, c'est pourtant vrai, vous êtes futé vous, le docteur. Bonsoir, je m'en vais lui donner votre réponse.

— Attends un peu, j'ai quelque chose à te demander.

— Encore ?

— Pas grand'chose, un avis.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Tu m'as déjà dit que tu étais léger comme une mouche, n'est-ce pas ?

— Oui, dans mon temps.

— Et maintenant ?

— Je ne suis pas mal souple pour mon âge.

— Encore comme une mouche ?

— Disons oui, puisque vous le voulez ; je suis comme une mouche.

— Très bien. Tu as déjà vu les mouches marcher ?

— Oui, et vous aussi, je suppose, pas besoin d'être docteur pour cela.

— Tu en as vu marcher, donc ?

— Mais oui, je viens de vous le dire.

— Alors, tu peux marcher comme une mouche ?

— Mais oui, et vous aussi ; en voilà des questions ?

— Eh ! bien, marche donc comme une mouche.

— Vous voulez rire de moi, dit José tout déconfit ; ce n'est pas beau de votre part. Moi, si j'eusse été instruit, je n'eusse pas gouaillé les ignorants.

— Pas le moins du monde, je ne ris pas. Tu crois que c'est bien facile de marcher comme une mouche ?

— Ah ! oui.

— Eh ! bien, tu n'es pas capable de le faire, José.

— Tenez, fit José, en faisant un pas.

— Tu ne me comprends pas bien, je veux dire marcher au plafond.

— Terrinée ! encore une bêtise, pardon, je voulais dire que… je veux dire que ce n'est pas facile. Si c'est comme cela que vous l'entendez, je ne suis pas souple comme une mouche.

— Pourtant, il faut absolument que tu marches au plafond.

— Écoutez, docteur, je ne veux pas vous insulter, mais je crois que…

— Dis, dis.

— Ça me coûte, comme de raison, on ne dit pas ces choses-là, comme ça, en pleine face.

— Tu veux dire que je suis fou ?

— Non, non, pas fou, mais il me semble que vous avez oublié de lire la lettre de recommandation du curé de chez nous.

— Ah ! oui, la fameuse lettre ; j'aurais dû la lire, il y a un mois. Sois sans crainte, mon cher José, je ne suis ni fou ni ivre. Si je veux te faire marcher comme une mouche au plafond, c'est que cela est nécessaire, et si tu ne peux pas le faire, il faut que tu m'aides à trouver quelque chose qui le remplace.

— Et pourquoi, sauf le respect que je vous dois ?

— Regarde bien au plafond, à la rencontre du plafond et de la cloison qui sépare cette cabine-ci de la cabine voisine, de la cabine de droite.

— Bon, i'y suis.

— Tu ne vois rien ?

— Non, je ne vois que la cloison et le plafond.

— Tu ne vois pas autre chose ?

— Non, ma parole.

— Si tu ne vois rien, tu es aveugle.

— Enfin, docteur, puisque je ne vois rien, dites-moi ce qu'il y a, peut-être que, de cette façon-là…

— Il y a, José, que, par l'espace entre le plafond et l'extrémité de la cloison, on peut voir dans la cabine voisine, et la cabine voisine, tu dois le savoir, puisque c'est toi qui me l'as dit, c'est celle du Dean. Comprends-tu ?

— Je crois bien que je comprends. Alors, il n'y a qu'une chose à faire, c'est d'attendre que le Dean vienne chez lui et d'écouter, de regarder.

— C'est là qu'est la difficulté, c'est de regarder. C'est justement pour cela qu'il faut marcher comme une mouche.

— Oui, fit José en se grattant la tête, c'est là la question.

— Bien, tu ne trouves rien ?

En ce moment Stenson rentrait. Il pouvait être dix heures du soir. Le bateau était tranquille, on n'entendait plus, par inter-

valles, que le bruit des roues ou du gouvernail et le fracas du charbon tombant dans les fournaises. José s'excusa et fit mine de s'en aller, mais Stenson lui dit de rester ; du moment que le docteur avait affaire à lui, il ne dérangeait personne. Dolbret confia à son ami l'embarras où il se trouvait.

— Il n'y a qu'une chose à faire, dit Stenson, c'est de vous attacher au plafond par des courroies.

— Encore faudrait-il avoir des courroies ; puis il faudrait les fixer au bois du plafond par des clous ou des anneaux…

— J'y suis, dit tout à coup José.

— Il commençait à être temps, dit Dolbret.

José sauta sur le lit d'en haut, se coucha sur le dos et leva les bras et les jambes en l'air.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai trouvé le moyen, docteur, montez ici.

— Mais je ne vois pas.

— Montez toujours, vous verrez après.

— Mais je ne suis pas pour me coucher sur toi.

— Pourquoi pas ?

— Je ne vois pas où tu veux en venir.

— Montez toujours.

Dolbret grimpa.

— Bon, maintenant, couchez-vous à plat ventre sur moi.

— J'y suis.

— Tenez-vous raide.

— J'y suis, mais hâte-toi, c'est fatigant, cette position-là.

— Vous y êtes ?

Sur la réponse affirmative de Dolbret, José, raidissant ses bras, souleva lentement le fardeau qu'il avait sur le poitrine, jusqu'à ce qu'il touchât au plafond.

— Je comprends, mais j'étouffe, dit Dolbret.

— Vous voyez dans la cabine ? demanda Stenson.

— Parfaitement répondit Pierre, mais j'étouffe. Lâche tout, José.

— Je ne demande pas mieux, dit José, dont la face était toute congestionnée. Si vous valiez votre pesant d'or, j'essaierais de vous vendre. Vous avez vu dans la cabine ?

— Ouf ! fit Dolbret en s'essuyant le front, je plains les mouches. N'importe, le moyen est trouvé et nous allons l'employer. Es-tu capable de tenir longtemps ?

— Tant que vous n'aurez pas trop chaud, docteur.

— Alors, tout va bien, j'endurerai.

— Je reviendrai, il faut que je sois à mon service.

— Bien, ne sois pas trop longtemps, il est dix heures passées, ce sera bientôt le temps de regarder de l'autre côté. Va vite et re-

viens vite.

Stenson s'était assis nonchalamment et avait allumé peut-être la cinquantième cigarette de la journée.

— Mon cher docteur, dit-il, vos affaires vont bien ?

— Oui, pas mal, merci. Et d'ailleurs, tout cela nous aide à passer le temps.

— En effet, c'est un passe-temps comme un autre, même bien plus intéressant qu'un autre, pour vous. Aussi vous n'êtes pas le seul à vous le payer ce passe-temps.

— Non, il y a vous et Wigelius.

— Et Miss Mortimer.

— Miss Mortimer ? Oh ! je crois qu'elle ne s'occupe guère du Dean : c'est l'évêque qui a toutes ses attentions.

Tout de même, elle s'occupe de votre affaire.

— Vous croyez ?

— Parfaitement. Son flirt avec Natsé n'a pas été inutile à votre cause. Elle a découvert, à force d'adresse et de finesse, que le Japonais est de la bande. Vous me direz que c'était inutile, puisque P'tit-homme le savait ; tout de même, cela vous prouve que vous avez des auxiliaires, et des auxiliaires qui en valent la peine. Puis encore, elle a vu la bible du Dean. À propos, est-ce qu'il ne serait pas possible de se procurer un volume quelconque qui ressemblerait à cette bible ?

Dolbret sourit :

— Malgré vos scrupules, mon cher ami, je vois que vous n'abandonnez pas la partie.

— Ne parlez pas de mes scrupules ; maintenant que vous ne pensez plus aux millions, je n'ai plus de scrupules. Tout homme a le droit de se protéger contre ses ennemis et quand, par-dessus tout, il a le noble but de protéger la société, on ne peut lui faire de reproches. Je vous demandais donc s'il ne serait pas possible de se procurer un volume semblable à la fameuse bible.

— Et pourquoi ?

— C'est que Miss Mortimer, avec qui j'en causais tantôt, m'a demandé cela.

— Et pourquoi, s'il vous plaît ?

— J'ai posé la même question et voici la réponse qu'on m'a donnée : « C'est mon secret, laissez-moi faire. Procurez-vous le livre et vous verrez. »

— Vous-même, vous n'avez rien de semblable ?

— Non, je n'ai que des brochures, et la bible est reliée en cuir.

— C'est dommage, moi qui ai de vieux livres chez moi, ça ferait justement notre affaire. Dites donc, si vous cherchiez dans la bibliothèque du bord ?

— Vous avez raison, j'y vais immédiatement.

Au bout d'un instant, il revint tenant à la main un joli petit volume.

— Eh ! bien ? fit Dolbret.

— Toujours chanceux. C'est encore le capitaine qui est venu à mon secours. Il me voit fureter dans la bibliothèque et me demande ce que je cherche. Je lui réponds que je cherche l'Hamlet de Shakespeare, dont il y a une petite édition de 1830. Je m'attendais à trouver cela ici, lui dis-je, car les bibliothèques de paquebot ne sont pas en général très bien montées en fait de livres nouveaux, et quelquefois on en trouve de rares comme celui que je cherche. Le capitaine me répond : « J'ai votre affaire. » Il m'amène chez lui, il ouvre un tiroir et me présente le petit volume que voici. « Malheureusement, me dit-il, ce n'est pas le Hamlet. » C'était le Marchand de Venise et le Macbeth. Je l'ai remercié quand même, tout en regrettant de ne pas avoir le Hamlet. Ce petit volume est dépareillé dans sa bibliothèque et il me l'a offert en souvenir. Je l'ai accepté avec enthousiasme.

— Pardon, docteur, dit José qui entrait, je viens vous dire qu'il m'est impossible de vous aider à faire la mouche ce soir, il est trop tard. J'ai eu peine à venir vous avertir, il faut que tout le monde soit couché à onze heures.

— Il y a une chose, dit Stenson, à laquelle nous n'avons pas songé, c'est que je pourrais parfaitement prendre la place de José.

— Tiens c'est pourtant vrai, pourvu que vous soyez capable de tenir assez longtemps. Voulez-vous essayer ?

— Volontiers.

Il grimpa sur le lit, mais, après dix secondes, il n'en pouvait déjà plus et demanda grâce.

Wigelius s'offrit à son tour. Il résista plus longtemps, mais quand il redescendit les sueurs inondaient son visage.

— Ce José est un homme extraordinaire, dirent les deux amis.

— Je crois bien, dit Dolbret, fier de voir que ce petit bout d'homme de José rendait des points à Stenson et surtout à Wigelius, je crois bien, ce petit homme-là lève une enclume ordinaire au-dessus de sa tête sans broncher. Afin de ne pas manquer notre coup, si vous voulez, nous attendrons à demain pour faire l'expérience. Du reste, ils sont tous couchés ce soir, et l'évêque n'est pas venu les voir. Peut-être viendra-t-il demain.

Tous furent d'accord sur ce point et ils se séparèrent en se souhaitant bonne nuit. Comme Wigelius sortait, il revint sur ses pas pour dire :

— Vous savez la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Après-demain, le bal masqué.

— Vous nous l'apprenez.

— Oui, après-demain, il y a bal masqué et à la fin du bal le bateau s'arrêtera pour le bain de l'Équateur.

— Enchanté, dit Dolbret, enchanté, j'en suis du bal, et je serai déguisé d'une façon qui fera sensation.

— Dites-nous ça.

— Je ne le puis pas, mon cher ami, faites-moi la faveur de ne pas insister ; demain soir vous saurez tout. Tout ce que je puis vous dire, c'est que j'ai une idée.

9

Si l'intrigue dont Dolbret cherchait le nœud lui causait bien des ennuis et des inquiétudes, elle lui procurait, en revanche, de bons moments passés en compagnie de celle qu'il aimait, car ses intérêts de cœur marchaient de pair avec les autres, et comme Berthe Mortimer lui était sincèrement dévouée, il pouvait la voir et lui parler souvent. Le lendemain du jour où P'tit-homme avait émerveillé Stenson et Wigelius par sa force et sa souplesse, la jeune fille causa une grosse joie à Dolbret en lui disant :

— J'ai découvert quelque chose ; laissez-moi faire et vous ne le regretterez pas.

— Comme je vous en suis reconnaissant, mademoiselle, et comme en même temps j'en suis peiné.

— Ce n'est pas joli de votre part.

— Oui, je regrette que ce ne soit pas moi qui travaille pour vous.

— Vous revenez toujours au même point.

— Vous ne devez pas m'en vouloir de désirer faire quelque chose pour vous ; n'en êtes-vous pas digne de toutes manières ? Malheureusement je ne puis rien, et il n'y a rien de triste comme de vouloir se dévouer à ceux qu'on aime et de s'apercevoir que non seulement on ne peut rien pour eux, mais qu'on a besoin d'eux.

— Vous êtes sombre aujourd'hui, monsieur Dolbret, la conspiration ne vous vaut rien.

— Ne raillez pas, Miss Mortimer, vous ne comprenez pas quel bonheur ce serait pour moi de vous être bon à quelque chose, vous ne pouvez le comprendre, ou plutôt vous ne voulez pas le comprendre, car je ne me résigne pas à croire que vous ne seriez pas touchée de ce qu'on fait pour vous ; acceptez mes services de bon cœur.

En ce moment, le Dean arrivait vers eux, tout souriant. S'adressant à Miss Mortimer, il lui dit :

— Mademoiselle, vous viendrez sans doute au bal costumé ?

— Oui, monsieur, si vous voulez bien m'y conduire.

— Enchanté, enchanté, dit le Dean.

Se tournant vers Dolbret :

— Je n'invite pas monsieur le docteur, attendu qu'il ne sa mêle pas beaucoup

— Pardon, monsieur le Dean, reprit Dolbret, je ferai exception pour le bal.

— Vraiment ? enchanté, enchanté…

— Oui, je me costumerai de fameuse façon. Vous verrez.

— Tant mieux, tant mieux.

Et il partit, la bible sous un bras et Miss Berthe à l'autre.

En s'en allant, Miss Mortimer se retourna et montra à Dolbret le volume de Shakespeare.

« Ma foi, se dit Pierre, tout le monde s'en mêle de cette conspiration, puisqu'il y a conspiration. Maintenant, il faut que je

voie José et que nous nous entendions pour ce soir. Pourvu toutefois que l'évêque vienne chez le Dean. Ils doivent avoir bien des choses à se dire au sujet de leurs missions et de leurs ouailles ».

La journée se passa sans incident. Il y avait un peu plus d'agitation que de coutume à cause des préparatifs du bal. Ce n'était pas une mince affaire que de trouver un costume, avec les ressources que peut fournir une garde-robe de voyage. Quant à Dolbret il ne songeait même pas au sien ; pourtant il avait promis quelque chose de nouveau. Vers huit heures du soir, il se retrouva dans la cabine avec ses deux amis. Stenson s'amusait à empiler les dollars qu'il avait gagnés au pari sur la course du bateau ; il y en avait peut-être deux cents…

— Vous me croirez si vous voulez, docteur, mais j'ai beau faire mon possible pour acheter les plus mauvais numéros, je gagne toujours ; vous n'avez pas idée d'une chance pareille.

— Dommage que vous ne soyez pas dans ma peau, mon cher ami, vous seriez vite satisfait : moi c'est le contraire, je rate toujours tout ce que j'entreprends.

— Vous avez bien de la chance.

— J'espère que ça changera quand je travaillerai pour la maison Stenson, Waitlong et Co., de Philadelphie.

— Moi, je m'ennuie de toujours réussir. Il n'y a qu'une chose où je voudrais réussir, c'est l'amour ; mais je suis trop timide.

— C'est peut-être pour cela que la chance vous sourit ; il faut bien qu'il y ait des compensations.

— L'explication n'est pas satisfaisante. À propos de chance en amour, je voudrais vous faire une confidence

— Pardon, fit Dolbret, quelqu'un vient d'entrer de l'autre côté.

— En effet. Un autre maintenant. Je vais voir.

— Il referma la porte qu'il venait d'ouvrir en disant :

— L'évêque entre chez le Dean.

— Pourvu que José vienne, dit Dolbret nerveux.

— Au même moment on entendait la voix de Polson et, comme Bilman entrait :

— Voilà le chapitre au complet, murmura Dolbret ; je me demande ce que fait José.

— Il n'est que neuf heures moins dix minutes, dit Wigelius ; vous lui avez donné rendez-vous pour neuf heures.

— Vous avez raison, attendons.

On entendait les quatre compagnons causer et rire. De temps en temps l'un d'eux frappait du pied, on aurait dit un appel d'escrimeur. Puis ils se turent et un autre, le Dean, se mit à parler à mi-voix. Il semblait être écouté attentivement. Un pas léger glissa sur le tapis du corridor : c'était José qui revenait.

— Vite, entre, il est grand temps, lui dit Dolbret en le voyant, et grimpe.

D'un bond José fut dans le lit supérieur et Dolbret l'y suivit. Par précaution il avait ôté sa chemise et son faux-col, afin de pouvoir respirer plus librement. Il se coucha de toute sa longueur

sur P'tit-homme qui, raidissant ses bras, le souleva au plafond ; puis, se retournant vers Wigelius et Stenson.

— Je vois parfaitement :

Le moment était solennel : les trois amis tendaient l'oreille. Pierre pouvait voir assez difficilement, même il n'aurait peut être rien vu si la cabine voisine eut été de la dimension de la sienne. Mais elle était spacieuse et heureusement les lits ne touchaient pas à la cloison de séparation, de sorte que rien n'empêchait de voir même jusqu'à terre.

— Es-tu fatigué dit Dolbret à José, qui commençait à haleter et dont le bras gauche faiblissait.

— Ne vous occupez pas de moi, docteur, ça va bien.

Bilman, Polson et Ascot étaient assis tous les trois au bord du lit inférieur, tandis que l'évêque avait pris un pliant et s'adossait à la cloison. Ils étaient bien tels qu'on les voyait tous les jours. L'évêque et le Dean caressaient leurs barbes tout en causant, et de l'air le plus naturel du monde. Dolbret en fut presque désappointé. Il entendit Ascot qui disait :

— Combien y a-t-il de Durban à Lourenço-Marquès ?

— Je ne sais pas, répondit le Dean, il faudra nous en assurer.

— Le nommé Stenson nous renseignerait là-dessus dit l'évêque.

— Ah ! oui, ce grand fadasse qui pleurniche aux côtés de la belle Miss Mortimer.

— Qu'importe sa couleur, s'il peut nous renseigner, reprit l'évêque. Il y a une autre chose sur laquelle je venais vous consulter.

— Faites, milord, dit d'un ton sentencieux le Dean, en se courbant jusqu'à terre. Et les deux autres en firent autant.

— Voilà de bons ministres, dit l'évêque en riant. D'ailleurs, continua-t-il, cela importe peu ; arrivés à Durban, nous trouverons bien moyen de nous faufiler jusqu'à Lourenço et de là, de nous rendre chez le Portugais…

— Qui est un Américain, dit Bilman.

— Peu importe, reprit l'évêque, qu'il s'appelle Camoens ou Mortimer, pourvu qu'il nous donne le plan.

— Qu'il nous donne… en voilà une bonne, dit le Dean.

— Je veux dire, pourvu que nous puissions lui ôter le plan d'Halscopje.

— À propos, comment entendez-vous vous y prendre pour avoir ce plan ?

— Si vous voulez m'attendre une seconde, je vais vous le dire.

— Parfait.

L'évêque sortit. Dolbret descendit du lit, il se mourait littéralement de fatigue. Son premier mot fut :

— Mes amis, j'avais plus que raison, ce sont des filous.

— Tant mieux pour vous, ou tant pis, fit Stenson. Voulez-vous que je prenne votre place ?

— Non merci ; comme j'ai entendu le commencement, il vaut mieux que je voie la fin. Je vais en avoir de belles à vous raconter. Wigelius, allez dire à Miss Berthe de prendre garde à elle, si elle a des parents à Lourenço-Marqués. Allez vite, c'est tout ce que je peux dire dans le moment. Voilà l'évêque qui revient. Es-tu prêt, José ?

José se remit courageusement au poste. Wigelius revenant en disant qu'il n'avait pu rencontrer Miss Mortimer. La situation était palpitante, et pour Dolbret qui entrevoyait déjà le fond du mystère, et surtout pour Wigelius et Stenson qui n'en connaissaient encore rien.

Comme nous venons de le dire, l'évêque était revenu ; il tenait à la main un petit sac de voyage. Un solide fermoir de cuivre se détachait sur le noir du cuir. Il plaça soigneusement le sac sur le pliant, prit lentement, avec précaution, un trousseau de clefs dans sa poche et se mit en frais d'ouvrir le fermoir, puis étendit les deux sections ouvertes sur le fond du pliant. Il en sortit un petit volume relié en cuir vert foncé, précisément la bible qui intéressait tant Miss Mortimer, et l'éleva d'un geste solennel à la hauteur de la lampe électrique en disant d'un ton grave :

Biblios !

Les trois autres se regardèrent en riant. Puis, enlevant du sac une sorte de mouchoir de toile déplié dans toute sa grandeur, il montra du geste les objets contenus.

— Afin de vous les faire mieux voir, dit-il, permettez-moi de vous montrer moi-même, l'un après l'autre, les objets de voyage que j'ai cru devoir apporter avec moi. Commençons par le com-

mencement. Voici un souvenir d'une expédition dans le Natal, un souvenir bien cher et une arme de valeur.

C'était un pistolet ancien à la crosse en ivoire très bien travaillée, et à quatre canons, l'embryon du pistolet à cylindre universellement connu aujourd'hui. Il reprit :

— Je ne me sépare jamais de cet objet de fantaisie ; non pas qu'il me soit d'une grande utilité, car il n'est pas très perfectionné, comme vous pouvez le voir, mais parce que, en une circonstance difficile, il m'a sauvé la vie. Voici maintenant, deux autres pistolets, de vrais, ceux-là, ce qu'il y a de plus perfectionné en fait de pistolets. Je les ai choisis moi-même chez Van Orson et Cie à Londres, en 1896. Ils ne manquent jamais leur homme.

— C'est trop d'humilité, milord, interrompit Ascot ; c'est vous qui ne manquez jamais votre coup.

— Merci, Ascot, c'est gentil de votre part.

Il plongea de nouveau sa main dans le sac et en retira un poignard tout petit :

— Un poignard de petite fille, ou plutôt d'enfant de chœur, dont la pointe est fine, comme vous pouvez le voir. Touchez, Polson.

En même temps il piqua, en riant, la main tendue de Polson, très légèrement, mais pas si légèrement qu'il n'en sortît un rubis liquide.

— By Jove ! dit le Dean, je plains le Portugais, celui que vous appelez le Portugais.

— Vous voulez savoir pourquoi je l'appelle le Portugais ? Ce n'est pas bien important, c'est tout simplement parce qu'il était marié à une Portugaise avant de devenir l'ami d'Oom Paul. Ce n'est pas de ce petit canif que je voudrais me servir pour lui ; j'aurais peur de lui faire trop peu de mal.

Dolbret n'en pouvait croire ni ses yeux ni ses oreilles. José lui demanda :

— Achevez-vous ?

— Non.

— Il est temps que ça finisse, je vais perdre connaissance.

On lui permit de se reposer. Dolbret en profita pour dire à ses amis :

— L'évêque est rentré avec un sac plein de revolvers et de poignards et il leur a montré la bible en riant. C'est de la canaille, nous allons en apprendre de belles. Je reprends mon poste. Es-tu là José ?

— Essayons, dit le pauvre garçon. Tout de même ça ne paie pas de se vanter ; si je ne vous avais jamais dit que j'étais léger comme une mouche !

Dolbret plaignait le brave José, mais le nom de Mortimer prononcé par l'évêque lui faisait entrevoir des dangers pour Miss Berthe et il fallait à tout prix qu'il sût à quoi s'en tenir ; c'était peut-être là une occasion pour lui d'être utile à la jeune fille.

L'évêque avait probablement continué à exhiber le contenu de son sac de voyage et lorsque Dolbret se hissa de nouveau au pla-

fond, grâce aux bras de fer de José, les pistolets et les poignards avaient repris leur place et le sac était refermé.

— Maintenant, messieurs, continuait l'évêque, vous devez être renseignés sur les moyens (il appuya sur « moyens ») que j'ai à ma disposition pour obtenir le plan de la grotte de Halscopje. Je me demande tous les jours si cette jeune fille a quelque relation avec Mortimer.

— Vous ne vous en êtes jamais informé ?

— Non. Pour moi, je ne vois aucune ressemblance entre ce vieux singe de Mortimer et la belle fille que courtise notre ami Natsé. Maintenant si le chapitre me le permet, je vais me retirer.

— Pardon, milord, dit le Dean, vous oubliez votre bible.

— C'est pourtant vrai, merci.

Il prit le petit volume et, avant de le mettre dans sa poche, il le feuilleta machinalement. C'était une merveille de reliure et d'impression. Après la feuille de garde, le mot « Compendium » s'étalait en lettres gothiques rouges au-dessous desquelles venaient de plus petites lettres, noires. Les coins étaient enluminés et une ligne d'or encadrait chaque page. Ce ne devait pas être le livre d'heures d'un ascète, mais plutôt d'un abbé de cour, si cette sorte de « clergymen » existait encore. Horner allait le refermer quand un geste de surprise lui échappa. Il l'ouvrit de nouveau, chercha une feuille, celle qui l'avait frappé, puis, une fois la feuille trouvée, il se mit à la contempler, approcha le livre de la lampe, l'examina de près, de loin, et le tendant au Dean, il lui dit en tremblant : — Voyez-vous ça, Polson, voyez-vous cette tache ?

Le Dean prit le livre, le regarda attentivement, puis :

— Une tache d'encre ? Rien d'extraordinaire à cela.

— Rien d'extraordinaire ? mais vous badinez.

— Une tache d'encre est une tache d'encre, et voilà tout.

J'en conviens, mais je vous prie de remarquer une chose, c'est que cette tache est précisément sur la première page de la lettre du docteur Aresberg, que la lettre n'est dans la bible que depuis mon départ de Boston, que la tache n'y était pas auparavant, lorsque Ascot m'a remis la lettre ; que je n'ai pas écrit une seule fois avec une plume depuis mon départ et que, par conséquent…

— Et que ? dirent les trois autres, haletants.

— Et que la tache a dû être faite par une autre personne. Ceci peut tout perdre.

— Mais, dit Polson, cela ne peut toujours par faire disparaître le trésor.

— Non, dit l'évêque, dont les yeux lançaient des flammes, mais si quelqu'un a notre secret, il ira trouver le Portugais, il lui donnera la lettre et pour le récompenser, Mortimer lui donnera les millions.

— Que faire ? dit le Dean.

— Si j'avais su que vous ne la garderiez pas mieux que ça, dit Ascot, vous n'auriez jamais eu cette lettre. Il ne fallait pas se donner tant de mal pour en arriver là. Il faut savoir immédiatement comment il se fait que cette tache soit là, sur la marge de la première page.

— Comment faire ? dit l'évêque.

— Vous vous inquiétez pour peu de chose, dit Bilman, n'avez-vous pas Natsé à votre disposition ?

— Oui en effet, Natsé, le roi des détectives. Allons le voir tout de suite.

— Il est trop tard.

— Non, allons tout de suite, dit l'évêque. Et maintenant, voulez-vous savoir une chose, messieurs ?

— Quoi ? firent le Dean, Bilman et Ascot en même temps.

— Je vous jure que nous saurons qui a vu la lettre d'Aresberg ; et une fois que nous le saurons, je vous jure que celui qui l'a vue le paiera cher. Si le trésor nous est enlevé, le Portugais le paiera de sa vie. Je le jure. Et vous, Polson ?

— Par ma barbe, dit Polson on s'arrachant d'un seul coup la belle barbe grisonnante qui ornait son menton.

— Moi aussi, dit l'évêque en faisant le même mouvement. Maintenant allons chez Natsé.

— Reprenez votre barbe, milord, dit Ascot, en la lui rendant.

— Oui, c'est plus prudent pour sortir d'ici. Reprenez la vôtre Polson.

— Pas nécessaire, répondit Polson, le premier qui ose s'étonner de me voir sans elle, je l'assomme. Du reste, tout le monde est couché.

— Comme vous voudrez, mon cher. Tout de même il vaut mieux vous cacher.

Polson s'enveloppa le menton dans le haut de sa robe de nuit comme en une cravate d'incroyable et sortit de la cabine, suivi de l'évêque et des deux ministres.

Durant ce temps, Wigelius avait remplacé José deux fois.

Les deux hommes étaient à bout de force ; quant à Dolbret il sentait des douleurs insupportables dans les reins, dans les bras et les jambes. Tous trois furent au moins un quart d'heure sans pouvoir parler, et Stenson avait beau interroger son ami, il n'obtenait qu'un seul mot :

— Attendez.

Enfin, quand il put parler, il serra fiévreusement le bras de Stenson et lui demanda :

— Vous avez remis le volume de Shakespeare à Miss Mortimer ?

— Oui, docteur, je vous l'ai déjà dit.

— Et saviez-vous ce qu'elle voulait en faire ?

— Elle ne me l'a pas dit, mais je m'en doutais.

— Elle voulait le substituer, n'est-ce pas, à la bible afin de voir ce que contenait la lettre ?

— Probablement, et c'est probablement ce qu'elle a fait.

— Alors sa vie est en danger.

— Comment, dit Stenson en pâlissant.

— Je dis que sa vie est en danger.

Et il commença le récit de ce qu'il venait d'entendre et de voir.

Quand il eut fini, Stenson lui dit d'une voix émue :

— Mon ami, pardonnez-moi d'avoir douté de vous. Plus que jamais je suis tout à vous dans ce que vous entreprendrez pour démasquer ces gens-là, surtout maintenant qu'il peut y avoir un danger quelconque pour Miss Mortimer. Il est de notre devoir de veiller sur elle. N'est ce pas Anton ?

— Oui, répondit Wigelius, vous pouvez compter aussi sur moi, je vous aiderai de toutes mes forces.

— Merci, dit Pierre. Demain nous aviserons, car nous ne pouvons songer ce soir à voir Miss Berthe. Maintenant, toi, José, tu peux aller te coucher.

— J'allais vous en demander la permission, docteur, je crois que j'ai bien gagné cela.

— Oui, mon vieux, tu as gagné cela, et si Dieu me prête vie, tu gagneras bien plus. En attendant, si tu veux aller me chercher une grande broche à la cuisine, je vais pêcher un peu.

— J'y vais, mais c'est la première fois que j'entends parler d'aller à la pêche avec une broche de cuisine.

— Va tout de même, tu comprendras plus tard.

José revint au bout d'un instant avec la broche demandée. Dolbret en recourba le bout en le mettant sous son pied, puis grimpant sur le lit, il introduisit avec précaution son engin de pêche dans la cabine voisine. La fausse barbe du Dean était accrochée, comme nous l'avons vu, à un clou au-dessus du pliant, de sorte qu'elle était à portée.

— Docteur, dit José, est-ce que ça mord ?

— Pierre ne répondit pas, mais il tira lentement à lui la broche, au bout de laquelle la barbe s'était attachée, et, sans se retourner il la mit à son menton. Puis, descendant ainsi affublé :

— Voici, messieurs, mon déguisement pour le bal de demain !

10

Les quatre faux hommes d'église venaient d'avoir une sérieuse alerte : la petite tache d'encre sapait leur entreprise dans ses bases.

En quittant la cabine du Dean, ils étaient allés frapper à la porte du Japonais Natsé ; mais comme il leur était impossible de lui parler sans déranger son compagnon de cabine et même de réveiller toute cette section du bateau, ils avaient dû renoncer à leur projet de le consulter le soir même. Le lendemain matin, ils se retrouvèrent tous quatre encore chez le Dean, et Natsé vint les trouver. Natsé était un petit homme, comme tous ceux de sa race, mais bien bâti, aux mouvements souples et libres. Il n'était pas laid, même à notre point de vue blanc, et il se peut qu'à cause de cela, il ne passât pas pour un bel homme parmi les siens. Mais ce n'était pas pour ses qualités plastiques que l'évêque Horner et compagnie l'avaient admis dans leur intimité et l'avaient amené avec eux. Natsé était très intelligent, très fin, très vif de pensée comme de mouvements. Son esprit en éveil n'oubliait rien, ne laissait rien passer et se trompait rarement sur la nature des faits

ou sur les gens. Cet Oriental aux dents blanches et aux yeux bridés, c'était la grâce même alliée à la force et à la volonté.

Avant d'aller plus loin, le lecteur nous permettra de lui expliquer comment les cinq hommes s'étaient connus et comment ils avaient surpris le secret de la lettre adressée au Portugais par le docteur Aresberg. Il sera suffisamment renseigné quand il saura la jeunesse orageuse de Thomas Polson, de Charles Bilman et de Daniel Horner, leur rencontre au Klondyke avec Elijah Ascot, vers mil huit cent quatre-vingt-dix ; puis leur cinq années d'entreprises véreuses, leurs démêlés avec la justice de leur pays d'origine — le Haut-Canada —, leur fuite aux États-Unis où ils avaient connu Natsé, et leur émigration en Afrique-sud. Il comprendra les dangers qui menaçaient Berthe Mortimer quand nous lui aurons dit qu'Ascot, devenu employé des douanes à Lourenço-Marquès, s'était mis en relations avec un certain John Walter Mortimer, qu'il l'avait aidé à faire entrer des munitions et des armes en contrebande sur le territoire portugais et ensuite sur le territoire transvaalien ; qu'il avait surpris le secret du trésor d'Halscopje en lisant, dans le bureau de Mortimer, une lettre où le docteur Aresberg lui annonçait l'arrivée de courriers porteurs d'un plan qui permettait de trouver facilement la cachette ; qu'il avait, avec le concours des trois autres aventuriers, attaqué les courriers d'Aresberg, que ses compagnons étaient restés sur le terrain, gravement blessés, que lui avait pu s'enfuir après s'être emparé de la fameuse lettre et n'avait pu les rejoindre qu'après plusieurs années d'une vie errante et incertaine. Comme nous l'avons vu, c'était à Québec que Polson avait rencontré Ascot. Après le coup de la lettre, Ascot était revenu en Amérique pour échapper aux poursuites et, de Toronto, où du reste il avait subi trois années d'incarcération, il avait communiqué avec ses amis

et ils avaient refait ensemble leur projet de s'emparer du trésor de Kruger. Malheureusement pour eux, la lettre enlevée aux messagers du docteur Aresberg ne contenait pas le plan d'Halscopje et il leur restait encore à se procurer ce précieux document avant d'arriver à leur but. Frascani ne pouvait leur être d'une grande utilité, mais comme, la veille de leur embarquement à Boston, il avait surpris, dans un restaurant, une conversation où les aventuriers faisaient connaître trop clairement leur passé et surtout leurs projets d'avenir, ils avaient dû acheter son silence en lui promettant de l'amener avec eux et de lui donner une part dans les bénéfices.

Donc Natsé s'était rendu chez le Dean. L'évêque prit la parole :

— Natsé, asseyez-vous, j'ai à vous parler, j'ai un service à vous demander.

— Monsieur Horner, vous m'avez sauvé la vie, vous pouvez me demander la vie.

— Je ne demande pas tant que cela. Voici de quoi il s'agit.

Il prit la bible, l'ouvrit à la page tachée d'encre, la regarda longuement, comme si c'eût été pour la première fois, puis :

— Vous voyez cette page, Natsé ?

— Oui, c'est la lettre, ou plutôt une copie de la lettre d'Aresberg.

— Oui, c'est la copie de cette lettre. Est-ce tout ce que vous voyez ?

— Non, il y a une tache d'encre sur la marge, à gauche.

— Bien, il y a une tache d'encre. Voulez-vous me dire quand cette tache a été faite ?

— Montrez-moi le livre.

Horner le lui donna. Il le prit, approcha la page de son œil, examina la tache, la sentit, souffla chaud dessus, la sentit de nouveau, puis hochant la tête :

— Il n'y a pas longtemps, il n'y a pas quinze jours.

— Je crois que vous vous trompez.

— Donnez-moi une allumette et je vous dirai exactement depuis quand la tache est là.

— Pourvu que vous ne brûliez pas le papier.

— Non, laissez-moi faire.

Il prit une allumette que lui tendit Polson et, l'ayant frottée sous sa semelle, l'approcha de la tache. La flamme effleura à peine le papier et le jaunit un peu. Natsé souffla l'allumette, se mit à aspirer fortement l'odeur dégagée par la combustion, puis tendit la bible à Horner en disant :

— La tache a été faite avant-hier ou le jour précédent.

— Je vous le disais, reprit Horner, en s'adressant à Polson, la tache est récente. Maintenant il s'agit de savoir qui l'a faite, c'est-à-dire qui a pris le livre et qui a lu la lettre. Natsé, il faut que vous sachiez cela d'ici à ce soir.

— Je le sais déjà, dit Natsé sans broncher.

Les quatre amis bondirent :

— Vous le saviez et vous ne le disiez pas ?

— Je viens justement de l'apprendre et je m'en venais vous faire part de ma découverte.

— Et qui a osé ?

— Je vais vous le dire.

— Parlez vite, dit Horner hors de lui-même.

— Le capitaine avait dans sa bibliothèque un petit volume semblable à votre bible. Il y a trois jours, le petit livre a disparu de la bibliothèque. Je l'ai vu dans les mains de Stenson, vous savez, celui…

— Oui, fit Polson en montrant le poing dans la direction de la cabine de Dolbret. Continuez.

— Une demi-heure plus tard le petit livre était entre les mains de la belle Miss Mortimer.

— Malédiction ! dit Horner, elle me le paiera.

— Au lunch, continua Natsé tranquillement, le livre en question avait changé de maître, c'est vous monsieur Horner qui l'aviez sous le bras.

— Moi ?

— Oui, vous.

— Mais c'est impossible, personne ne me l'a donné.

— C'est justement ce qui vous trompe, quelqu'un vous l'a donné sans que vous vous en aperceviez.

— Et ce quelqu'un ?

— Et ce quelqu'un a pris votre bible et l'a emportée chez lui, ou plutôt chez elle.

— Mais comment avez-vous pu savoir ?

— Tantôt, en me rendant au bain, je passe devant la cabine de Miss Mortimer. La porte était ouverts, j'y jette un coup d'œil, et, à ma grande surprise, sur un buvard qui traînait sur le divan, je vois des caractères chinois. Piqué, je m'avance ; il n'y avait personne, j'en profite pour entrer. Ce que j'avais pris pour des caractères chinois n'était que l'envers d'une grosse écriture de femme. Un petit miroir était là, je le présente au buvard qui me renvoie ces mots :

… de la république…

Aresberg,

Et je suis venu vous dire cela

— Et si Miss Mortimer était parente de John Walter Mortimer ?

— Curieux tout de même, dit Polson, que nous n'ayons jamais songé à le lui demander. Maintenant il est trop tard. Que faire ?

— Moi, je me débarrasserais de Miss Mortimer dit Natsé.

— Oh ! oh ! vous allez vite.

— Une si belle fille ! dit Horner.

— Vous, monsieur l'évêque, vous avez un respect exagéré pour le beau sexe.

— Non, ce n'est pas pour ça, mais il ne faut pas faire de choses inutiles.

— Et si cette chose était utile ?

— Vous la croyez utile ?

— Je vais vous donner mon opinion, dit Natsé, et seulement mon opinion ; vous en ferez ce que bon vous semblera. Le docteur Dolbret aime Miss Berthe Mortimer.

— Qui vous l'a dit ? demanda Horner avec une certaine émotion dans la voix ?

— Personne ; je le sais. Pendant que vous flânez à la buvette, moi je travaille, je surveille, et c'est en travaillant et en surveillant que je m'occupe de vos intérêts. Donc, le docteur aime Miss Berthe Mortimer, et il l'aime sans espoir.

— Sans espoir ? dit Horner.

Par l'inflexion de sa voix, on aurait dit que Horner sautait sur cette parole comme sur une proie, sur une occasion guettée.

— Milord évêque, dit Bilman, à votre âge c'est presque honteux d'être amoureux.

— Honteux ?

— Honteux et ridicule par-dessus le marché.

— Et qui vous dit que je le suis ? Laissez donc parler notre ami Natsé au lieu de vous mêler de ce qui ne vous regarde pas.

Natsé continua :

— Je dis qu'il l'aime sans espoir. Entendons-nous ; il l'aime sans espoir, c'est-à-dire qu'il ne sait pas qu'il peut espérer. Mais moi, je sais le contraire. J'ai étudié Miss Mortimer, elle est ma meilleure amie, je l'intéresse en lui parlant de mon pays. Par un mot, un signe, un sourire, un geste habilement provoqué, j'ai surpris son secret. Mais elle ne peut pas l'épouser, il est trop pauvre.

— Elle est riche, dit Bilman.

— Elle oui, et elle l'épouserait quand même, elle me l'a dit, ou plutôt elle m'a dit qu'elle était assez riche pour épouser un homme pauvre, mais lui est trop fier pour épouser une femme riche.

— L'imbécile ! dit dédaigneusement Bilman.

— Imbécile tant que vous voudrez, cela est ainsi ; j'ai entendu de mes oreilles Dolbret lui dire ce que je viens de vous raconter. Mais il y a autre chose.

— Natsé, dit Poison, vous êtes un puits.

— Il y a autre chose, il y a Stenson.

— Ah ! oui, le fadasse.

— Il y a le fadasse, comme vous dites ; il y a le fadasse qui, lui aussi, est amoureux de Miss Mortimer.

— By Jove, dit Bilman, tout le monde est fou dans ce bateau ; gageons que vous aussi vous l'aimez, Natsé ?

— Ça se pourrait, dit le Japonais en riant tout doucement. Stenson aime Miss Mortimer, mais il ne le lui dira jamais, il est trop bête.

— Quelle conclusion tirez-vous de cela, demanda Horner ?

— La conclusion est facile à déduire. Miss Mortimer a certainement pris une copie de la lettre d'Aresberg. Il y a deux choses qu'elle peut faire, qu'elle doit faire. D'abord, si elle est parente de John Mortimer, elle voudra l'avertir qu'on veut lui enlever son or, et elle ira dire à Dolbret comme la femme du daïmio Makoura : « Makoura, prends-moi, mais auparavant, va sauver mon oncle, le daïmio Mortimer. » Si elle n'est pas parente de Mortimer, ce sera encore pis ; elle dira à Dolbret : « L'or de Kruger est à toi, va le chercher et viens me chercher. » Et nous aurons à lutter contre Dolbret, contre Stenson, et contre Wigelius, et contre le diable de petit homme qui est arrivé avec le docteur.

— Natsé a raison, dit Bilman, il faut se débarrasser de Miss Mortimer. Qu'en dites-vous, monsieur le Dean, et vous Ascot ?

— Je crois que Natsé a raison, répondit Ascot. Encore faut-il nous arranger pour que cela ne paraisse pas.

— J'ai un plan, dit Bilman.

— Vous avez quelque chose, dites.

— Il y a le bal masqué, ce soir.

— Eh ! bien ?

— Et après le bal, le bain de l'équateur.

— Mais il y a longtemps que nous avons passé l'équateur, fit remarquer Horner.

— Je sais ; comme la chose n'a pas pu être organisée plutôt, le bain de l'équateur aura lieu ce soir à minuit, après le bal.

— Et qu'est-ce que cela peut faire à notre affaire ?

— Voici : sans que cela paraisse, sans que personne puisse nous soupçonner, sans que personne puisse jamais le savoir, ce soir, à minuit, la belle Miss Mortimer aura disparu pour toujours dans l'onde perfide et vingt yeux, peut-être plus, pleureront la mort d'une si belle femme.

— Vous êtes lugubre, maître Bilman, dit Horner avec un sourire forcé.

— Oui, continua Bilman, vingt yeux pleureront la mort de cette femme si belle, mais si nuisible à nos intérêts. Quant à moi, je n'en aurai aucun remords, car elle ne me dit rien, cette moricaude, et j'aurai mis en sûreté les millions du père Kruger.

— Mais encore, ne pouvez-vous nous dire… reprit Horner.

— C'est mon secret, et un secret qu'on dit n'est plus un secret. Tout ce que je puis faire, c'est de vous rappeler que je suis un mécanicien de première force.

— Je ne vois pas, dit Polson, ce que le métier de mécanicien peut avoir à faire avec l'onde perfide et la mort de la belle Mortimer.

— C'est mon secret, dit tout simplement Bilman.

— Vous n'avez pas le droit d'avoir de secrets pour moi, dit Horner en s'avançant vers lui ; je suis le chef de l'expédition.

Bilman resta calme et reprit :

— Je sais, mais vous avez déjà compromis l'affaire en ne surveillant pas votre bible ; soyez prudent, monsieur l'évêque, pen-

sez au bien du troupeau avant de soigner vos petits intérêts de cœur.

— Je ne badine pas, dis Horner, et je réclame mes droits. Je vous défends de rien faire avant six heures ce soir. D'ici là j'aurai pris une décision.

— J'attendrai.

— Ils sortirent pour aller déjeuner. Polson les arrêta :

— Faites-moi donc envoyer mon déjeuner ici.

— Vous êtes malade, demanda Natsé ?

— Non, je ne trouve pas ma barbe et je ne puis aller à table sans cet ornement.

— Diable, est-ce que quelqu'un vous l'aurait volé ?

Je commence à le croire ; ce serait embarrassant, je ne pourrais plus me montrer.

— Cela s'appelle se faire voler à sa barbe, ou je me trompe fort, dit Horner en riant. Nous allons vous apporter ce qu'il vous faut. Ne laissez entrer personne, à moins d'être couché et bien dissimulé sous les couvertures.

11

La traversée durait depuis trois semaines ; elle devenait fatigante, énervante, presque une torture. Aussi, depuis quelques jours, il était question de donner une fête afin de rompre la mo-

notonie du voyage. D'aucuns avaient proposé un concert, mais les artistes manquaient. D'autres auraient voulu ressusciter le baptême de la ligne, ou baptême du tropique, une vieille coutume tombée en désuétude. Le capitaine leur avait répondu : Cherchez ailleurs, le baptême de la ligne est une chose stupide, ce n'est pas un amusement. Il était même resté inexorable devant les prières des femmes. À force de chercher, trois jeunes Irlandaises, les demoiselles O'Toole, avaient découvert quelque chose de neuf : un bal costumé. Grâce sans doute à leurs jolis visages — choses qui font toujours de l'effet, même sur des loups de mer barbus — elles avaient obtenu de plus que le paquebot s'arrêterait pendant un quart d'heure, à minuit, pour le bain de l'équateur. L'équateur était dépassé depuis longtemps, mais les mots bain de l'équateur exerçaient une sorte de fascination et la fête ne pouvait être complète si elle n'était suivie de cette cérémonie. En retour de cette concession, les trois jolies Irlandaises se chargeaient du clou de la soirée. La nouvelle avait fait sensation. Stopper en pleine mer, n'était-ce pas donner l'illusion d'avoir pris terre, et n'était-ce pas la chose la plus originale du monde qu'un bain en plein océan ? L'événement était le sujet de toutes les conversations et il avait même presque relégué dans l'ombre la question des costumes. Du reste, de ce côté, il n'y avait plus grand'chose à faire et, depuis les empereurs jusqu'aux bouffons, tout le monde était prêt.

Au dîner, José avait glissé un papier dans la main de Dolbret, en disant : « de Miss Mortimer ».

Pierre brûlait d'impatience d'ouvrir la missive. Un mot de Miss Mortimer, c'était un immense bonheur, et le cœur du pauvre garçon battait à se rompre à l'idée que la jeune fille pouvait avoir écrit de ses propres mains une lettre, fût-elle de deux

lignes, à son intention. Il jeta un regard du côté où Miss Berthe s'asseyait ; elle n'était pas là, l'évêque était seul avec Bilman, le Dean ne s'étant pas mis à table, et pour cause. Dolbret ne mangeait pas ; à la fin, n'y pouvant plus tenir, il dit à Stenson :

— Veuillez m'excuser, je reçois une lettre de Miss Mortimer, j'ai hâte de la lire.

— Très bien, mon cher, et surveillez bien vos allées et vos venues, vous devez être espionné de tous côtés ; voyez comme l'évêque vous regarde.

— N'ayez crainte. Achevez votre lunch et venez me trouver, j'aurai probablement du nouveau à vous donner.

Pierre se leva de table et s'apprêtait à prendre le chemin de sa cabine quand on vint l'avertir que le capitaine le demandait. « Diable, pensa-t-il, j'aurais bien voulu lire cette lettre, pourtant. »

Il se hâta de se rendre à l'ordre du capitaine afin de pouvoir revenir plus vite. Il s'agissait de donner des soins à deux passagers de troisième classe qui venaient de se battre à coups de couteau et au revolver et de se faire plusieurs blessures graves. L'état des malheureux était critique et ce ne serait pas avant deux ou trois heures, après avoir pansé leurs blessures, qu'il pourrait se sauver et savourer, dans le silence et l'ombre, cette chose délicieuse qu'est une lettre écrite par la femme aimée. Il en prit son parti ; peut-être y avait-il dans sa résignation un peu de ce plaisir qu'on a parfois à reculer un bonheur qui s'offre.

Àonze heures du soir, Dolbret n'avait pu encore trouver une minute pour lire la lettre de Berthe. En face de la souffrance, il

avait d'ailleurs mis de côté ses plus chers intérêts et il était resté au poste.

Le bal battait maintenant son plein, le navire semblait une immense gondole de carnaval : sur les chaises longues, dans les chaloupes de sauvetage, dans les corridors, dans la salle à dîner, au salon, dans les galeries, c'était la foule disparate des arlequins, des pierrots, des rois ; puis la troupe folle des Orientaux, des mandarins magnifiquement vêtus de soie, des petites sœurs cadettes de Yedo, aux sourcils délicieusement peints. Miss Block, momentanément abandonnée par son fidèle Wigelius, peut-être à cause de sa métamorphose insuffisamment mythologique au goût de ce rêveur du nord, se promenait fièrement sous la défroque kaki que lui avait prêtée un soldat se rendant aux avant-postes de l'armée anglaise, et distribuait les sourires plus ou moins jeunes de ses vieilles dents aux Pompadours, aux Cléopâtres, aux Cléos de Mérode, aux Oteros, aux Polaires, aux Napoléons, aux mille personnages historiques ou connus que huit jours de tortures d'esprit avaient pu suggérer aux passagers du « City of Lisbon ».

La nuit avait des tons de rêve ; l'horizon restait enflammé des ardeurs du jour et encerclait la mer comme avec une écharpe d'or et de vermeil. À l'infini, sur l'eau très calme, comme les coups de pinceau d'un océan d'aquarelle, les phosphorescences scintillaient, retombaient en gerbes de pierres précieuses dans le sillon noir creusé par le paquebot et rayonnaient de toutes parts sur ce petit monde isolé, cette île en marche qu'était le « City of Lisbon » ; et, parmi ceux qu'il portait, depuis l'âme la moins poétique jusqu'à l'esprit le plus élevé, il n'y avait personne qui ne fût grisé par cet enchantement. Peu à peu, le bateau ralentissait sa

marche, car l'heure avançait, il était maintenant onze heures et demie. Dans une demi-heure le bal serait fini, ce serait le bain de l'équateur, et, enfin, le clou. Vers minuit moins le quart, la vitesse ne dépassait pas deux nœuds ; le navire semblait glisser et amollir son élan comme pour atterrir à quelque côte merveilleuse, quelque terre inconnue où s'apaiseraient les douleurs et les misères de la vie. Il y avait vaguement de cette impression dans les regards des danseuses et des danseurs lassés, dont les groupes disséminés sur le pont attendaient l'heure de minuit. Un coup de sifflet annonça les douze heures. À ce moment même les hélices cessèrent de tourner, le sillage s'effaça peu à peu, s'affaiblit et mourut insensiblement. Le grand silence de la nuit rendait plus intenses les mille bruits de la manœuvre, les pas précipités, à bâbord, où se balançait une sorte de nacelle captive suspendue par des câbles aux flancs du navire. C'étaient des rires, des appels criés du fond des salles presque vides, et cette masse arrêtée ainsi en pleine eau, immobile après avoir marché si longtemps, faisait penser à quelque monstre marin qui se serait reposé après avoir nagé des jours et des semaines du fond des océans polaires vers les rives lointaines des continents.

Wigelius et Stenson étaient accoudés près de la nacelle et, silencieux, ils contemplaient la scène. Le premier semblait essayer de remplir pour toujours de cette lumière généreuse ses yeux accoutumés aux journées grises, aux horizons ternes et mélancoliques du nord ; l'autre avait sur le visage une tristesse profonde que la joie environnante ne pouvait faire disparaître. Sa bouche close semblait vouloir s'ouvrir pour des confidences ; il lui aurait été doux de s'épancher, de se soulager le cœur au milieu de cette volupté sans nom des sens et de l'âme ; mais Wigelius ne pouvait deviner les paroles jamais montées aux lèvres et son silence obs-

tiné était contagieux. Quelqu'un, tout à coup, se plaça entre eux et leur prit le bras ; ils se retournèrent mais ne le reconnurent pas. Pourtant, depuis le commencement de la traversée, ils avaient eu le temps de faire connaissance avec tous les visages. Comme ils allaient interroger le nouveau venu, Dolbret leur dit :

— Mauvaises gens, vous ne reconnaissez pas vos amis ; ne reconnaissez-vous pas le Dean ?

— Quelle imprudence, dit Wigelius, de vous affubler de la barbe du Dean ; s'il allait vous reconnaître, il se vengerait.

— Pas de danger, mon cher, il est dans sa cabine, je l'ai entendu tantôt qui blasphémait comme un forcené.

— Alors ?

— Alors, il n'est pas dangereux, puisqu'il ne peut pas sortir.

— Mais vous n'avez pas l'intention de garder le menton de ce garçon-là indéfiniment ?

— Non, pas indéfiniment, seulement pour la soirée. Il me semble que c'est bien de l'honneur à lui faire, moi honnête homme, de me faire passer pour lui, un chenapan. En attendant, je ris dans sa barbe. Nous allons être bien ici pour assister au bain. Cette nacelle est jolie à voir.

— Je le crois bien, on a mis à contribution tous les chiffons de papier de soie qu'on a pu trouver peur confectionner les herbes marines qui l'entourent. Je me demande pourquoi on l'a placée à l'arrière.

— C'est bien simple, c'est parce que le platbord est plus bas et qu'il sera plus facile aux baigneuses de descendre.

— En effet. Mais dites-donc, avez-vous eu le temps de lire la lettre de Miss Mortimer ?

— Oui ; malheureusement ce n'était pas une lettre de Miss Mortimer…

— Une lettre de qui ?

— Une lettre du docteur Aresberg.

— Du docteur Aresberg ?

— Oui, copiée d'un bout à l'autre de la main de Miss Mortimer. C'est un docunent précieux à cause de celle qui l'a écrit.

— Oui, dit Stenson, j'allais le dire, j'allais même vous demander de me le donner quand vous en aurez fini.

Dolbret le regarda tout étonné :

— Vous êtes sérieux, Stenson ?

— Est-ce que ma demande vous semble ridicule ?

— Oh ! pas le moins du monde ; tout de même je pensais que la lettre ayant été adressée à moi, je devais y avoir certains droits.

— Je ne conteste pas, dit Stenson tristement, c'est votre droit.

— Tenez, reprit Dolbret, je vois que vous y tenez, vous l'aurez.

— Oh ! merci, docteur.

« Serait-il amoureux de Miss Berthe, lui aussi, pensait Pierre. Le fait est qu'elle est jolie à faire tourner la tête à tout un équipage. Tout de même ce serait embarrassant ; un si bon garçon, à qui je dois tant. »

Àcôté d'eux, perdu dans le bruit, un mot sonna aux oreilles de Dolbret : Now ! Il lui semblait avoir entendu cette voix ailleurs, l'avoir entendue avec la même intonation sournoise : ç'avait été comme un souffle, un murmure. Puis, une fois le mot prononcé, des pas précipités avaient retenti tout près d'eux, sur un espace de vingt pieds à peu près. Le silence était maintenant complet, un héraut venait d'annoncer solennellement qu'Amphitrite s'avançait du fond d'une grotte pour être conduite à son époux céleste, Neptune. La curiosité, si habilement et si longuement aiguillonnée, arrivait à son paroxysme et des milliers d'yeux étaient fixés sur l'entrée de la caverne, représentée pour le moment par la porte du salon qui simulait, grâce à de véritables décors peints, une ouverture pratiquée dans le flanc d'un rocher sauvage. Les spectateurs étaient enthousiasmés de l'idée ; on se consolait maintenant d'avoir manqué le baptême de la ligne, puisqu'on avait un mariage en échange. Dolbret entendit encore une fois le mot : Now ! À ce moment même, le feuillage qui bouchait l'entrée de la caverne s'écarta et, vêtue d'une longue robe blanche, tenant en sa main droite un sceptre d'or, la tête surmontée d'un diadème vert où brillaient vingt diamants, Amphitrite, représentée par Berthe Moritmer, s'avança majestueusement, suivie de cinq nymphes à peu près vêtues comme elle, ce qui était fort décent pour des nymphes. Des exclamations d'admiration partaient de toutes les bouches et des applaudissements éclatèrent quand Amphitrite, avant de mettre le pied sur la nacelle, se retourna et sourit à la foule. Il avait suffi d'une robe drapée et d'une couronne posée sur cette tête superbe pour évoquer d'un coup l'admirable antiquité payenne. Dolbret, tranquille sous son déguisement, éprouvait à la fois le bonheur immense de contempler cette femme divine qui lui apparaissait comme une vision d'amour et

de poésie, et en même temps la souffrance de penser que jamais les rêves qu'il faisait ne se réaliseraient et quelle disparaîtrait bientôt pour lui, comme elle allait disparaître dans l'onde pendant quelques instants.

La nacelle, manœuvrée par dix hommes solides, descendait lentement sur ses poulies.

Dolbret entendit pour la troisième fois, tout près de lui : Now ! Il ne s'y arrêta pas.

La nacelle flottait. D'abord les nymphes, sur un geste du sceptre d'or, se plongèrent dans l'eau scintillante où se reflétaient le ciel chargé d'étoiles et la lune, immense et presque rouge ; Un instant après, elles remontèrent sur la plateforme et l'une d'elles dit à Amphitrite que le divin Neptune l'attendait pour l'emmener dans son liquide empire. Alors la déesse jeta un dernier regard en haut, vers la foule qui la contemplait, puis, laissant tomber son sceptre devant elle, sans doute pour le remettre à son époux en signe d'obéissance, elle s'assit sur le rebord de la nacelle et plongea lentement jusqu'à ce qu'on ne vît plus, au ras de l'eau, que sa tête brune cerclée du diadème vert. La représentation était vraiment réussie, on était dans l'extase.

Miss Mortimer était très bonne nageuse. Pendant que ses nymphes l'attendaient, elle fit la planche, se débarrassa de son costume de déesse de la mer et reparut, sa chevelure noire flottant sur l'onde, dans un superbe costume de bain, puis elle s'éloigna de quelques pieds et retourna vers la nacelle. Now ! dit encore la même voix tout près de Dolbret.

Àce moment retentit un bruit d'écluse, de chute qui gronde ; la surface limpide de la mer écuma, une secousse formidable fit

trembler le paquebot jusqu'à la quille. Un cri d'horreur partit de toutes les poitrines : Amphitrite disparaissait submergée dans le remous de l'hélice, le « City of Lisbon » venait d'être brusquement mis en mouvement. Qui avait commis l'imprudence ou le crime ?

12

Des cris partaient de toutes parts, des lamentations passaient, effroyables, des femmes perdaient connaissance, des hommes, montés dans les mâts pour mieux voir, étaient descendus d'un seul bond sans savoir au juste où ils allaient. Comme un glas, mille bouches répétaient : Arrêtez le bateau ! Mais tout le monde perdait la tête et les premiers qui reprirent leurs sang-froid aperçurent, à l'une des portes, la tête médusée du mécanicien en chef qui, terrifié d'être pris en faute, restait là sans bouger et ne songeait même pas à courir renverser la vapeur. Comme tout l'équipage avait eu la permission d'aller voir la fête, lui seul avait dû rester à son poste, pour veiller à la sûreté de tous. Et il avait manqué à son devoir.

Berthe Mortimer ne reparaissait pas ; la surprise l'avait probablement privée de ses moyens, elle avait dû perdre courage. José avait compris tout de suite le malheur qui arrivait, et, sans savoir où était Dolbret, il avait crié : Docteur, le bateau marche !

Pierre n'avait probablement pas entendu cet appel désespéré ; du reste il avait enlevé une partie de ses vêtements et s'était déjà jeté à l'eau, même avant que le cri pût arriver à ses oreilles. Stenson se préparait à faire la même chose, quand un coup de poing

formidable, sans l'abattre, lui fit perdre l'équilibre. Il se retourna et aperçut, parmi les têtes hagardes qui l'entouraient, un inconnu qui le poussa violemment et lui dit :

— That'll teach you how to mind your own business.

— Vous êtes le Dean, dit Stenson stupéfait.

— Oui, je suis le Dean.

Passant sa main sur son menton, il ajouta :

— Voilà mon déguisement !

Toutes ces choses s'étaient passées en un clin d'œil et, au moment où Polson montrait à Stenson son visage rasé, il avait vu Dolbret arracher sa fausse barbe et s'élancer hors du navire. Il était resté bouche bée à la vue de ce geste de Dolbret car, à venir jusqu'à ce moment, il ne s'était pas aperçu que sa propre barbe ornait le menton du docteur. Tout en nageant, Dolbret se débarrassait de ce qui lui restait de vêtements. Pendant ce temps, le bateau avait été arrêté. Heureusement il n'avait fait que quelques verges, mais l'élan était donné et il s'éloignait toujours un peu du point de départ. Dolbret s'avançait rapidement vers l'endroit où Berthe avait disparu. La vie de celle qu'il aimait dépendait de son courage et de sa résistance. Deux chaloupes avaient été mises à la mer, mais cette manœuvre prit un peu de temps, et Dolbret craignait que Miss Mortimer n'eût pas la force d'attendre qu'elles vinssent à sa rescousse. Une exclamation d'horreur retentit quand la pauvre jeune fille, à moitié évanouie, réussit à sortir la tête hors de l'eau. Dolbret était à vingt pieds d'elle. Elle l'aperçut et sourit, puis retomba et disparut encore une fois. Ce sourire décupla les forces de Pierre : faisant un effort surhumain il arriva

près d'elle et plongea. Quand il revint à la surface, la tenant par les cheveux avec ses dents, on lui tendit une rame ; il la saisit avec tant de précipitation qu'elle échappa au matelot qui la tenait. Mais le plus difficile était fait et on les hissa tous les deux dans l'embarcation. Il était temps ; Dolbret n'eut pas la force de prendre pied tout seul, il fallut l'aider.

La grande quantité d'eau absorbée par Berthe lui causait des douleurs intolérables et Pierre, trop ébranlé encore pour s'occuper de ses propres souffrances, demanda en grâce au capitaine, qui lui commandait de se reposer, de le laisser veiller sur celle qu'il venait de sauver. Cette faveur lui ayant été refusée, il rentra chez lui.

Wigelius et Stenson l'y attendaient. Le premier lui pressa la main en silence ; cette poignée de main était un hommage, bien simple, il est vrai, à la vaillance et au courage. Et comme Dolbret tendait sa main aussi à Stenson, celui-ci ne donna pas la sienne, mais prenant Pierre dans ses bras, il lui donna une chaleureuse accolade en disant :

— Merci, merci !

— Merci ? demanda Pierre, que voulez-vous dire ?

Il ne comprit que trop vite. La paupière de Stenson effleurant son front, l'avait mouillé, et quand il releva la vue sur cet ami à qui il devait tant, il comprit que l'acte de courage et de dévouement qu'il venait d'accomplir avait creusé un abîme entre eux. De son côté, Stenson vit pourquoi Pierre n'avait pas saisi tout de suite le sens de ses paroles. Tous deux, chacun de son côté, ils se dirent : « Il l'aime, lui aussi ». « Merci pour elle, » avait balbutié, ensuite, Stenson. Pierre souffrait et, comme s'il eût eu déjà des

droits, non pas à la reconnaissance, mais à l'amour de Berthe, sa souffrance était complexe : il y entrait de la jalousie, de la colère et du regret — regret de voir une telle amitié se briser en un instant et sans que la volonté de l'un ou de l'autre y eût contribué. Le bonheur pour lui n'existait que dans l'amour de cette femme, et au moment où, par sa valeur, au péril de sa vie, il avait fait naître chez elle un sentiment qui n'était peut-être qu'endormi, un étranger — son ami n'était plus maintenant qu'un étranger — venait lui dire : « Merci de ce que vous avez fait pour elle, pour celle qui est à moi. »

Wigelius, toujours si indifférent à toutes choses, devina tout de suite le drame qui se jouait dans l'âme de ces deux hommes ; cette masse de chair fut remuée par l'immense douleur dont l'effluve semblait s'être dégagé d'eux. Il eut peur que cette amitié si belle et si bonne ne fût détruite à jamais. Ces trois hommes étaient indispensables l'un à l'autre ; depuis relativement longtemps ils avaient éprouvé le besoin de se voir tous les jours, de se confier leurs secrets ; et la fatalité allait briser pour toujours ces beaux liens. Ils étaient là, tous les trois debout, osant à peine se regarder, tremblant d'être obligés de se dire : « Adieu, nous ne pouvons plus être amis ! »

Dolbret eut le premier le courage d'ouvrir la bouche :

— Anton Wigelius, notre ami, dites-nous, je vous en prie, un mot de consolation, car nous venons d'être frappés tous les deux par le plus grand malheur de notre vie.

— Vous êtes dans l'erreur, mon ami, dit Wigelius.

— Vous n'avez pas compris ?

— J'ai parfaitement compris, Dolbret, j'ai parfaitement compris que c'est poussé par ce qu'il y a de plus noble au monde, par le dévouement, que vous vous êtes lancé au secours de celle que vous aimez…

— Et alors ?

— Laissez moi parler. J'ai tout compris, j'ai compris votre désespoir, lorsque Stenson, notre ami, vous a dit : « Merci d'avoir sauvé celle que j'aime. » J'ai compris ce qu'à dû être votre désespoir, ce qu'a dû être le désespoir de Stenson, quand il a vu votre découragement. Mais je dis que vous êtes dans l'erreur, Dolbret, quand vous dites que c'est le plus grand malheur de votre vie.

— Mais enfin, mon ami…

— Vous êtes dans l'erreur, et si je ne me suis pas trompé sur le caractère de John Stenson, je vais vous le prouver tout de suite.

Stenson prit la main de Wigelius et lui dit :

— Vous devriez me connaître, Anton, vous n'avez pas d'ami plus sincère que moi.

— Je le sais, et je compte sur vous. Maintenant, Dolbret, laissez-moi vous dire que vous avez vu le plus beau jour de votre vie.

— Je vous en prie, Wigelius, parlez.

— Je vous ai vu vous jeter à l'eau bravement, au risque d'être englouti, vous aussi, dans le remous de l'hélice. Je vous ai suivi des yeux, et ce qui m'a consolé de ne pouvoir faire comme vous, c'est la confiance que j'avais dans votre habileté et dans votre courage. Chaque mouvement que vous faisiez, je le guettais. Malheureusement je ne sais pas nager et je ne pouvais aller vous ai-

der. Me jeter à l'eau eût été pour moi un acte de folie ; je n'aurais probablement fait qu'augmenter la difficulté de la situation. Pendant que vous enleviez vos habits, Stenson faisait la même chose.

— Ah ! mon ami, dit Dolbret.

— Mais déjà vous étiez rendu auprès de Miss Mortimer. Miss Berthe, faisant un dernier effort, s'est soulevée hors de l'eau, pensant probablement que c'était la dernière fois ; alors elle vous a aperçu, et son sourire, en vous apercevant, a été le divin sourire qu'ont les amants. Vous l'avez bien vu, vous-même, car d'un bond, d'un vigoureux coup de jarret, vous avez franchi une distance énorme et vous l'avez sauvée.

Se tournant vers Stenson, il ajouta :

— Mon ami, acceptez le bonheur de votre ami et ne le diminuez pas en lui retirant votre amitié.

Stenson s'était caché le visage dans les mains pour essayer de ne pas entendre ce qu'il comprenait d'avance. À la prière de Wigelius, il tendit la main à Dolbret en disant :

— Merci tout de même pour elle, mais soyons encore amis. Puis moitié riant :

— Je suis très malheureux d'avoir manqué cette affaire.

— Maintenant dit Wigelius, j'oubliais quelque chose d'important. Comme je le disais tantôt, au moment où vous vous jetiez à l'eau, Stenson voulut en faire autant, mais il reçut en pleine poitrine un coup de poing qui faillit le renverser. C'était le Dean qui donnait de ses nouvelles.

— Ah ! la canaille, vociféra Dolbret, ce sont eux…

— Attendez, ce n'est pas tout. Le mauvais garnement n'est pas bête après tout. Il s'est dit probablement : « J'ai perdu ma barbe, je ne la retrouverai peut-être pas, il faut que je me tire d'affaire autrement. Tiens, voilà un bal masqué qui va m'y aider. Il y bien des manières de se déguiser. Certaines gens, comme ce chenapan de Dolbret — comme de raison, c'est le Dean qui parle — se mettent des barbes postiches, d'autres se cachent le visage sous un masque ; mon masque, ce sera le contraire d'un masque : Je monte sur le pont, je me mêle à la foule, et tout le monde trouve très drôle de voir que pour me déguiser, je me suis entièrement rasé. Et la farce est jouée. »

Voilà probablement, très probablement, le raisonnement qu'il s'est fait. Si ce sont eux qui ont monté le coup, sa présence sur le pont devenait sans doute indispensable et c'est la nécessité qui lui a inspiré ce truc.

— Il me semble que j'ai reconnu sa voix, dit Dolbret ; je lui ai entendu dire trois fois de suite, par intervalles, le mot « Now ».

— En même temps, au moment même où vous vous jetiez à l'eau, le Dean a dit à Stenson, en lui assénant un coup de poing : « That'll teach you how to mind your own business ». Et c'est pourquoi notre ami n'a pas pu faire comme vous.

Dolbret dit tristement à Stenson, en lui tendant la main :

— Merci. Vous me permettez, n'est-ce pas mon ami de vous dire merci pour elle ?

— Oui, vous avez ce droit, vous.

— J'ai ce droit, mais je ne m'en sers que provisoirement. Ce sera elle qui vous remerciera, quand elle sera rétablie.

— Oh ! ce sera un grand bonheur.

— Maintenant, dit Wigelius, couchons-nous, nous avons tous besoin de repos, surtout vous, Dolbret.

— Non, mon ami, je n'ai pas besoin de sommeil ; pour jouir de ce rêve qu'est l'amour, il faut être éveillé. Du reste, je cours prendre des nouvelles de ma malade.

— Bonsoir, alors.

— Dormez vous, docteur, demanda José tout bas, par le trou de la serrure.

— Tiens, qu'est-ce que peut vouloir José, à cette heure ? Faisons-le entrer.

José se glissa tout doucement dans la cabine et les regarda tous trois sans dire un mot.

— Monsieur de Labbé, fit Dolbret, est-ce seulement pour avoir l'honneur de nous contempler que vous venez ici à cette heure ?

— Non, docteur, c'est pour vous remercier.

— Pour me remercier ? Et de quoi ?

— Pour vous remercier, vous ne comprenez pas ?

— Je t'avoue que je ne saisis pas très bien.

— C'est pourtant bien facile à comprendre. Je viens vous remercier de ce que vous avez fait pour la demoiselle.

Les trois amis se regardèrent un instant, puis s'éclatèrent de rire. Stenson, dont les nerfs avaient besoin de se détendre, riait à s'en tenir les côtes.

José restait interdit, il ne comprenait rien à l'hilarité qu'il venait de déchaîner. Il dit d'un ton de reproche :

— Docteur, c'est mal de rire des ignorants ; on ne peut pas parler comme les gens instruits, mais c'est pas de ma faute.

— Dis donc, José, dit Stenson, est-ce qu'elle te plaît la demoiselle ?

— Je crois bien qu'elle me plaît ; si le docteur ne s'était pas jeté à l'eau, c'est moi qui y allais. Tout de même, j'aurais eu de la peine à m'en tirer, je ne sais pas nager. C'est un beau brin de demoiselle.

— Évidemment, reprit Dolbret, j'ai beaucoup de rivaux, mais je n'aurais jamais pensé à toi, José.

— Allons dit ce dernier, j'ai autre chose à vous dire, et il est tard.

— Parle vite.

— Est-ce que ça dort de l'autre côté ?

— On n'entend plus rien.

José grimpa sur le lit et mit la tête à l'extrémité supérieure de la cloison, puis il redescendit en disant :

— Il fait noir comme chez le diable.

Il s'assit, sur un signe de Dolbret, et commença :

— Vous avez vu le diable ?

— Tu perds ton temps, mon pauvre José, et ces messieurs s'endorment.

— Je ne badine pas. Je dis : vous avez vu le diable, je veux dire, vous avez vu celui qui s'était déguisé en diable, ce soir ?

— Bon, bon, le méphisto ?

— Comment appelez-vous ça ?

— Méphisto, le nom du diable en latin, dit Dolbret, en clignant de l'œil à Wigelius. Continue.

— Bien, vous avez vu le diable.

— Comme je viens de te le dire. Nous l'avons tous vu, n'est-ce pas, Stenson, n'est pas Wigelius ?

— Vous n'en avez vu qu'un ?

— Oui.

— Pourtant, il y en avait deux.

— Comment sais-tu ça ? je commence à croire que tu as pris quelque chose, José, tu as vu double.

— Pardon, monsieur, je ne prends jamais rien moi, quand je fais des affaires.

— Bien, dit Dolbret, attrappe ça, Pierre Dolbret.

— Je ne dis pas ça pour vous, docteur, je dis ça en général. Donc, y avait deux monfistos.

— Méphistos.

– N'importe, deux diables. Il y avait deux diables.

— Et qu'est-ce que ça peut nous faire, il y avait bien aussi cinq nymphes, deux Napoléons…

— Attendez, laissez-moi parler, docteur. Il y avait aussi le mécanicien.

— Le mécanicien et le méphisto, fable, dit Dolbret en prenant une pose.

— Il y avait aussi le mécanicien qui voulait voir la fête et qui ne pouvait pas.

— Tu dis ?

— Tiens, ça commence à vous intéresser ?

— Parle, vite.

— Le mécanicien qui restait de service voulait voir la fête. Au moment où la demoiselle est sortie, j'ai vu un des diables descendre l'échelle qui conduit aux machines. Je me suis dit : Il faut que je voie ce qu'il va faire là, lui. Je cours après lui et je rencontre le mécanicien qui montait l'échelle suivi de l'un des diables. Je me dis : Bon, il laisse les machines toutes seules ; pourvu qu'il n'arrive rien. Le mécanicien se met le nez dans la porte, ayant à son côté, toujours, le diable. En me voyant le diable est resté figé.

— Pour un diable, dit Dolbret, c'est presque un tour de force.

— …mais il a fait semblant de ne pas me voir. Moi, je l'avais vu et je voulais savoir ce qu'il faisait en compagnie du mécanicien. Je me cache, je les laisse passer, et je les vois qui se mettent tous les deux dans la porte. Il restait encore de la place pour un homme, mais juste pour un homme. Il n'y avait pas mal de

monde devant cette porte. Tout d'un coup, je vois un autre diable qui se glisse le long du mur et qui prend la place vide, à côté du mécanicien. Pendant ce temps-là le premier diable se faufile en arrière et s'arrête un instant comme pour écouter ; au même moment, j'entends dire tout près de moi : NOW, GO, et mon homme descend l'échelle des machines…

— Toi aussi, dit Dolbret en l'interrompant, tu as entendu quelqu'un crier Now ?

— Oui, Now, go ! Alors le bateau…

— Ah ! les misérables !

— Le bateau s'est mis à marcher. J'ai bien vu qu'il arrivait un malheur et j'ai essayé de sortir mais le second diable bouchait la porte et j'ai dû le pousser pour me frayer un passage. Vous avez dû m'entendre crier : Docteur, le bateau marche.

— Oui, je crois avoir entendu quelque chose comme cela.

— Je vous ai vu vous jeter à l'eau…

— Mais tu n'a pas pu voir qui étaient les deux diables ?

— Attendez un peu.

— Vite, dépêche-toi.

— Attendez. Je vous vois vous jeter à l'eau, je me dis ; « Bon, le docteur nage comme un poisson, il n'y a pas de danger pour la demoiselle. » Quand je vois que le bateau marche toujours, je retourne sur mes pas, et j'aperçois le mécanicien, le visage tout décomposé, qui ne bougeait pas. Le diable avait disparu. Les autres mécaniciens arrivaient, je les ai vus qui tâchaient de passer par

les autres portes, mais il n'y avait pas moyen, il y avait trop de monde. J'arrive jusqu'au premier mécanicien, celui qui était en faute, je lui crie : Qu'est-ce que tu fais là, toi, canaille ? On aurait dit qu'il dormait ou qu'il était mort ; il ne bougeait pas. Quand je vois ça, je saute par-dessus la foule qui était massée près de lui, je lui flanque un coup de poing dans le visage ; il se réveille enfin, je le pousse de toutes mes forces, il s'en va tomber près de l'échelle. Une seconde plus tard les machines étaient arrêtées

— Et le méphisto ?

— Ah ! oui, j'oubliais. Je rencontre le premier diable dans le petit passage entre le pont et la chambre des machines. Je me trouve face à face avec lui. Je lui saute à la gorge, je lui arrache son masque, et je me sauve…

— Et c'était ? dirent ensemble les trois amis.

— Bilman.

— Tu en es sûr ?

— Docteur, c'est pour le voir que je lui ai arraché son masque, et je l'ai vu. Vous le trouvez trop honnête pour faire une chose comme celle-là ?

— La canaille, la canaille ! nous allons voir le bout de tout cela, ou bien je ne m'appelle pas Pierre Dolbret. José, va te coucher. Tu es un bon homme. Prends patience et tu verras. Maintenant je commence à avoir sommeil, mais je ne puis pas me mettre au lit sans aller voir ma malade.

— Allez et revenez vite, dit Stenson, nous avons hâte de savoir comment elle est.

Dolbret revint deux minutes après en disant que Miss Mortimer reposait toujours.

— Savez-vous, dit Wigelius, que nous ne sommes pas en sûreté dans ce bateau.

— Évidemment, dit Stenson, nous sommes en danger de mort, surtout dans le voisinage de l'évêque, de Polson et d'Ascot. Arrive que pourra, je tombe de fatigue.

— Dormez tranquille, mes amis, dit Dolbret, il est trois heures, la journée a été trop bien remplie pour qu'il nous arrive quelque chose d'ici au matin. Du reste, les accidents ne voyagent pas par bandes. Tâchez de dormir, nous avons de rude besogne devant nous.

— Pardon dit Wigelius, encore un mot.

— Dites, fit Pierre.

— Vous venez de dire que vous avez de rude besogne devant vous.

— Oui, ne le croyez vous pas ?

— Non seulement je suis de votre avis, mais je crois que, malgré votre vaillance, vous ne pourrez tout seul l'accomplir, et je voulais vous offrir de la partager entre nous trois, n'est-ce pas, Stenson ?

— J'accepte de grand cœur, j'avais déjà pensé à offrir mes services à notre ami.

Dolbret leur tendit ses deux mains.

— J'accepte votre offre si généreuse. Cependant permettez-moi de vous dire que je ne mérite pas une telle amitié.

— Je vous en prie, dit Stenson.

— Et aussi j'ai un scrupule. La besogne que j'ai devant moi est peut-être plus longue que nous ne serions portés à le croire, et ce serait vous détourner pour longtemps de votre route que de vous demander de me suivre. En effet vous devez le comprendre, la tâche qui s'offre à moi ne se limite pas à la punition des coupables, au châtiment de ceux qui ont attenté à la vie de Miss Mortimer. La vie de John Mortimer est menacée, et c'est un nouveau devoir pour moi d'aller le défendre contre Horner et ses complices. Miss Mortimer ne me l'a pas demandé, elle ne m'en a pas même parlé ; elle ne sait pas que je soupçonne ses liens de parenté avec le Portugais, mais puisque le hasard m'a mis sur la trace du secret, je me dois à moi-même et je dois à Miss Mortimer de protéger sa famille contre ces gens-là. Demain je lui dirai tout et je lui offrirai mes services. Comme vous voyez, mes amis, la tâche que j'ai à remplir est, je ne dirai pas difficile, mais longue, et pour me suivre, il vous faudrait changer complètement votre itinéraire. Du reste, je serai exposé à des dangers que je n'ai pas le droit de vous faire partager.

— Mon cher docteur, dit Stenson, nous savons tout cela et c'est précisément parce que nous entrevoyons des dangers pour vous que nous vous offrons nos services. Faites-nous le plaisir de les accepter sans discuter.

La générosité poussée à ce point a des droits ; elle a au moins le droit de n'être pas vaine, de ne pas être inutile. Dolbret le comprenait, il ne discuta plus ; il ne put que dire à ses amis :

— J'accepte.

Dans cette journée si bien remplie, il avait conquis celle qu'il aimait — du moins c'était l'opinion de Wigelius — et il avait consolidé en même temps deux amitiés déjà fortes. Il lui restait à conquérir la fortune.

13

Comme une caresse, le vent entrait par le hublot de la cabine de Berthe Mortimer et le grand soleil du matin y jetait des rayons à demi voilés par un rideau de reps rouge. Pâle, d'une pâleur que sa chevelure noire accentuait encore, sa belle tête demeurait sans mouvement sur l'oreiller blanc. La mort qu'elle avait vue de si près avait, pour ainsi dire, laissé son empreinte sur ses traits ; il y avait dans ses yeux quelque chose de la terreur des derniers instants, un reste de l'horreur que doit éprouver l'âme, au moment où l'éternel inconnu lui apparaît comme en une vision. À peine un souffle soulevait-il sa poitrine. Pierre, qui venait la voir souvent dans la journée, n'avait pas encore retrouvé sur ses lèvres ce sourire divin qui avait fait de lui un héros ; et pourtant s'il venait là, c'était bien pour le revoir, ce sourire, pour s'en repaître comme de la récompense suprême de son dévouement. Il se consolait en pensant que dans quelques jours la malade reprendrait ses forces et que bientôt il pourrait lui dire toute sa tendresse.

Le lendemain de ce qui avait failli être une tragédie, les trois amis avaient tenu conseil encore une fois. Stenson voulait dénoncer la bande de l'évêque. À cela Wigelius répondait que personne

n'avait vu Bilman dans la chambre aux machines, que personne encore moins ne l'avait vu les mettre en mouvement. De son côté, Dolbret prétendait avoir la preuve d'un complot contre la vie de John Mortimer, ce qui suffisait pour faire arrêter Horner et ses complices. Mais en discutant le pour et le contre, il s'aperçut bientôt que l'assassinat de Mortimer n'était pas décidé, qu'il n'était qu'éventuel, que c'était assumer une immense responsabilité que d'accuser l'évêque et le Dean sans être sûr de leur culpabilité. Du reste, Stenson, toujours prudent et plein de bon sens, disait : « Ces gens-là sont certainement coupables d'un attentat contre la vie de Miss Mortimer et ils ont certainement l'intention d'assassiner John Mortimer, si cela leur semble nécessaire ; mais, dans tout ceci il y a plusieurs choses à considérer : D'abord nous ne sommes pas personnellement intéressés à les dénoncer, et, par conséquent, nous aurions tort de nous substituer au ministère public, nous perdrions notre temps ; deuxièmement, les preuves que nous avons contre eux ne sont pas suffisantes, ou ne sont pas suffisamment établies, pour nous permettre de porter une accusation formelle ; troisièmement, la question de savoir si nous devons tirer vengeance d'eux regarde surtout Miss Mortimer, et qui sait si elle ne jugera pas à propos de laisser les choses où elles en sont ? Il faut donc attendre son rétablissement avant d'agir.

— Et si elle nous demande de la venger, dit Wigelius ?

— Je doute, reprit Stenson, qu'elle choisisse cette ligne de conduite. Elle vous demandera, Dolbret, de la protéger, elle et son parent, contre leurs entreprises. Et alors, ajouta-t-il, Wigelius et moi serons à votre disposition.

— Il s'agira probablement, dit Pierre, d'aller avertir John Mortimer des projets formés contre lui.

— Oui.

— Il faudra prendre les devants, en arrivant à Lourenço Marqués, et le mettre en garde.

— Il y a mieux que cela, dit Stenson. Au lieu d'attendre que le bateau arrive à Lourenço, sans en dire un mot, nous ferions mieux de débarquer à Durban et, de là, de nous rendre à Lourenço en passant par Prétoria. De cette façon, si nos ennemis ne se doutent de rien, nous arriverons avant eux, et John Mortimer sera sauvé.

Pendant que Miss Berthe sommeillait, Pierre repassait dans son esprit toutes ces choses : il se torturait l'esprit pour trouver une solution au problème. Mille fois il se posait la question : Faudra-t-il aller à Lourenço ? que va demander Berthe ?

Tout était rentré dans le calme habituel. La fin du bal avait chassé la gaîté qu'il avait fait naître et la vie monotone et ennuyeuse avait repris son cours, avec en plus une teinte de tristesse qui faisait désirer encore plus qu'auparavant la fin du voyage. Seule Alberta Block gardait sa bonne humeur, de même que le « private » Harkins à qui elle devait son succès comme soldat d'infanterie.

Un jour de plus et le bateau serait en vue du Cap. Les trois amis avaient encore le temps de former leurs plans, pourvu que Miss Mortimer se rétablît. Le troisième jour après le bal, Berthe était encore souffrante ; Dolbret n'y comprenait plus rien et s'in-

quiétait. Comme il venait d'entrer pour lui faire la dernière visite de la journée, elle lui dit :

— Je suis guérie, mais je suis restée au lit afin de pouvoir causer avec vous sans être dérangée.

— Dieu soit béni, dit Pierre. Parlez et surtout laissez-moi parler, laissez-moi vous dire comme je vous aime, comme je voudrais donner ma vie pour vous.

Berthe l'interrompit en souriant :

— Vous êtes prodigue de votre vie, et puisque vous me l'offrez une seconde fois, je la prends.

— Vous la prenez ?

— Oui, je la prends, comme je vous demande de prendre la mienne, pour toujours.

En disant ces mots, elle lui tendit sa main. Enfin, le rêve de sa vie — car sa vraie vie ne comptait que du jour où il avait vu le divin sourire de Berthe — se réalisait ! Ils restèrent silencieux longtemps, ils semblaient craindre de troubler par des paroles la douceur de cet instant.

Enfin, Pierre laissa retomber la main de Berthe. Comme il sortait, elle le rappela :

— Attendez, ne partez pas tout de suite.

— Ne vous fatiguez ças, Miss Berthe.

— Je suis forte, je suis assez forte pour parler d'affaires.

— Pour parler d'affaires ?

— Oui, d'affaires. Ce mot vous effraie ?

— Il me gêne un peu.

— Et pourquoi ?

— C'est que mes affaires à moi ne sont pas brillantes et qu'il me faut…

— Il vous faut ?

— Tenez Berthe, il vaut mieux que je m'explique tout de suite.

— Expliquez-vous.

— Me croyez-vous honnête homme ?

Berthe se mit à rire.

— Si je vous aime, Berthe, c'est que je veux faire de vous ma femme.

— Eh ! bien ?

— Comme je suis honnête homme, je ne puis pas vous épouser.

— Je ne comprends pas.

— Je dis que, en ma qualité d'honnête homme je ne puis pas vous épouser.

— Parce que ?

— Parce que vous êtes riche et que je suis pauvre.

— Et si je veux, moi, vous épouser ?

— Je ne consentirai jamais, pas du moins avant d'avoir fait fortune.

— Et encore une fois, si je veux vous épouser, tout pauvre que vous êtes ?

— Vous ne me forceriez pas à me déshonorer à mes propres yeux.

— Non, monsieur, ce ne serait pas pour vous un déshonneur, et si vous refusiez de m'épouser, ce serait m'empêcher à tout jamais de vous payer la reconnaissance que je vous dois.

— Ma détermination est irrévocable, mais puisque vous me demandez de parler d'affaires, je vous demande la permission d'en parler, moi aussi.

— Je vous écoute.

— Je suis pauvre, mais dans un an, peut-être avant, il se peut que j'aie fait fortune. Grâce à la générosité de mon ami Stenson, je représenterai à Durban la maison Stenson Waitlong et Cie, de Philadelphie, qui fait pour au-delà de vingt millions d'affaires par an. Stenson fait le voyage d'Afrique spécialement pour choisir un remplaçant à leur représentant, qui vient de mourir ; au lieu de le choisir immédiatement et de s'en retourner en Amérique, il restera un an, deux ans, s'il le faut en Afrique, afin de m'initier aux affaires de sa maison, et, après ce temps, je me serai fait une situation, il se peut que j'aie fait fortune même. Alors seulement j'oserai prétendre à votre main. D'ici là, je vivrai loin de vous, mais je vivrai pour vous, je deviendrai digne de vous. N'est-ce pas, Miss Berthe, que vous m'approuvez ?

— Vous semblez tellement tenir à votre décision que je ne veux plus la discuter, pour le moment. Parlons d'autre chose.

— Dites, au moins, que vous ne m'en voulez pas, que vous ne me méprisez pas.

— Je ne pourrais pas vous mépriser et je ne puis pas non plus vous en vouloir, parce que…

— Parce que ?

— Parce que… je vous aime trop.

Pierre se leva et dit solennellement :

— Je veux conquérir des millions pour racheter ce mot !

— Conquérir des millions, c'est bien facile, quand il y en a à conquérir.

— Que voulez-vous dire ?

— Je dis qu'avec votre courage et votre vaillance, ce vous serait chose facile, si l'on conquérait des millions comme on conquiert un pays.

— Hélas ! oui, vous avez raison, je parle comme un insensé, je donne des coups d'épée dans le vent.

— Vous ne parlez pas comme un insensé ; je sais, moi, où il y a des millions à conquérir.

Dolbret pâlit ; c'est avec un accent de surprise mêlée d'une sorte de terreur qu'il balbutia :

— Vous êtes la fille de John Walter Mortimer ?

— Non, sa nièce !

— Sa nièce, répéta Dolbret machinalement.

Il se laissa retomber sur sa chaise et répéta encore une fois à mi-voix :

— Sa nièce !

Miss Mortimer ne comprenait rien à l'espèce de surprise, ou plutôt d'effroi, que cette révélation semblait produire sur Pierre Dolbret. Elle l'interrogea, inquiète :

— Comment se fait-il que vous connaissiez John Walter Mortimer et comment se fait-il que son nom vous cause tant de terreur ?

— Ce serait trop long que de vous expliquer tout cela. Il y a des choses que vous ne devez pas connaître.

— Je veux tout connaître. Du reste, j'ai des soupçons qui me font craindre pour la tranquillité de mon oncle. Cette lettre dont je vous ai envoyé la copie, que veut-elle dire ?

— Qu'y voyez-vous ?

— Par sa teneur, je serais portée à croire qu'elle est adressée à mon oncle, mais il y a une chose qui me déroute, c'est que mon oncle n'a jamais rendu de services à la république du Transvaal.

— Eh ! bien ?

— Il n'est question, dans toute cette lettre, que de services rendus par son destinataire à la république et de l'amitié qu'il a pour Kruger.

— Il y a bien des manières de rendre service à quelqu'un ; peut-être votre oncle a-t-il pu être utile à la république sans que cela paraisse, surtout sans que vous vous en aperceviez, car vous étiez bien jeune au temps où ils ont eu des relations ensemble.

— Peut-être avez-vous raison.

— Il y a longtemps de cela ?

– Je le crois. Tout de même j'ai vu mon oncle en 1898, et c'est à propos de certaines choses qu'il m'a dites en ce temps-là que je veux vous parler.

— Je ne voudrais pas être indiscret, mademoiselle, mais il me semble que si vous me donniez tous les détails que vous connaissez sur les relations entre votre oncle et Kruger, peut-être pourrais-je établir un lien entre la lettre du docteur Aresberg et ce que vous savez.

— Je veux bien, mais avant de commencer, voulez-vous que nous lisions la lettre tous les deux, bien attentivement ?

— Je l'ai sur moi, je vais vous la lire.

Il s'approcha de la lumière, déplia les feuillets minces que lui avait envoyés Miss Mortimer et commença :

Prétoria, 10 mai 97.

Je vous écris cette lettre à la demande expresse de notre père, Paul Kruger. Depuis deux jours, il m'a fait demander quatre ou cinq fois pour me parler de vous. Il m'a dit les services que vous avez rendus à la république du Transvaal, au risque de votre vie et de votre fortune. Il compte encore sur vous pour l'avenir. Il se sent vieux et fatigué et, dans son vieil âge, il est triste quand il

pense que nous serons probablement obligés de faire la guerre. Cependant, grâce à vous, me dit-il, nous vaincrons, car nous sommes admirablement préparés. Dans son rude et fort langage, il a dit : « Le Seigneur a racheté Jacob et l'a délivré d'un ennemi plus puissant que lui. » Il a confiance dans la Providence et dans le courage des Boers. Toutefois il pense à l'avenir, il prévoit le cas où nous serions vaincus et, en prévision de cette éventualité, il m'a prié de vous écrire. « Je mourrai bientôt, m'a-t-il dit, mais, même après ma mort, je veux travailler encore pour le Transvaal. En 1866, j'ai trouvé une fortune immense dans une de mes expéditions. J'en ai gardé une partie et j'ai déposé l'autre dans les environs de Kimberley. Une partie de cette fortune se compose de dix millions en or et de deux millions en diamants, et elle est cachée dans une grotte, sous le kopje appelé Halscopje, à six milles de Kimberley, en gagnant vers l'est. On y entre par un taillis épais dont la description exacte se trouve sur la carte incluse. Trois milles plus loin, à gauche du taillis, il y a une autre grotte — dont la description est donnée sur la même carte — où sont enfouis des diamants pour une valeur de deux millions et demi de dollars. »

Le président Kruger veut que vous vous serviez de ces valeurs pour le bonheur des Boers et voici, précisément, quelles sont ses volontés. Si nous sommes vaincus dans la lutte que nous allons certainement avoir à soutenir contre l'Anglais, nous nous soumettrons après avoir combattu jusqu'à la dernière heure ; mais ce ne sera que pour quelque temps. Dans cinq, dix ou quinze ans, quel que soit le sort qui nous attende, nous recommencerons la guerre. C'est alors que vous devrez vous rendre à Halscopje, près Kimberley, et prendre les douze millions de la première grotte pour les remettre à celui que le peuple boer aura choisi pour chef.

Quant au trésor de la deuxième grotte, il est à vous dès aujourd'hui : Paul Kruger vous le donne en récompense des services précieux que vous avez rendus au Transvaal et des travaux que vous avez accomplis pour le bien de la république.

Dr Aresberg.

Pierre se tut, replia les feuillets et les remit soigneusement dans la poche de son veston ; comme Miss Mortimer restait absorbée dans ses réflexions, il-prit le premier la parole :

— À quoi songez-vous ?

— J'essaie de me rappeler.

— De vous rappeler quoi ?

— De me rappeler la date où mon oncle m'a parlé de ces millions.

— Il vous en a parlé ?

— Oui, il m'en a parlé ; même il m'a dit une chose que je ne vous cacherai pas plus longtemps car d'elle dépend tout notre bonheur.

Pierre était suspendu à ses lèvres. Sa position cependant était si fausse, il se sentait si humilié, si pauvre, qu'il se faisait violence pour cacher son émotion. Berthe lut ces sentiments sur son visage, elle se hâta de poursuivre :

— En 98, avant de partir pour New-York, j'ai passé une semaine chez mon oncle, John Walter Mortimer, à Lourenço Marqués. Mon oncle n'a pas d'enfant et il m'aime beaucoup. Un jour, il me fit venir dans son cabinet de travail et il me dit : Ma fille, j'ai

des millions qui sont pour toi. J'en ai d'autres qui sont enfouis à un certain endroit sur la frontière. Ceux-là appartiennent à un ami qui m'a chargé de les remettra à quelqu'un, plus tard. Cependant il y en a une partie que j'ai le droit de m'approprier. Il se présente une difficulté : pour avoir ces millions, il faut presque les conquérir, car ils sont dans un pays où l'or et les diamants sont un danger. Je me fais vieux, je suis même trop vieux pour remplir la mission qui m'a été confiée, je ne pourrai jamais aller chercher ni le trésor qui doit être remis ni celui qui m'appartient. Un jour tu te marieras, et celui que tu choisiras sera, j'en suis sûr, bon et brave. Tu lui diras mon secret et, en mon nom tu lui donneras la tâche à moi confiée par mon ami. Sa récompense sera le petit trésor de la frontière. Tout ce que je te dis là, je l'ai mis dans mon testament, tu pourras le constater toi-même après ma mort.

Pierre, en proie à la plus grande émotion, avait sorti de nouveau la lettre de sa poche et la froissait nerveusement.

— Eh ! bien, vous ne dites rien ?

— Je suis bien malheureux.

— Vous ne comprenez donc pas que l'homme bon et brave, c'est vous, que c'est vous qui irez conquérir le trésor, le petit trésor, ce qui ne peut-être autre chose que le trésor d'Halscopje, les deux millions et demi…

— Berthe, dit Dolbret tristement, tout me viendra de vous, ce sera toujours vous qui m'aurez fait ce que je serai.

— Non pas, non pas, ce sera Paul Kruger, car remarquez une chose, le petit trésor est à vous pourvu que vous vous engagiez à aller chercher le grand et à le remettre au chef des Boers, quand

cela sera utile. Je n'ai donc rien à y voir, vous ne ferez que remplir une tâche pour laquelle mon oncle se sentait sans forces.

Et comme il ne répondait pas :

— Votre silence est presque injurieux.

— Oh ! Miss Berthe, comment pouvez-vous croire ?

— Je ne me trompe pas, votre silence est une injure. Vous refusez ma main ?

— Berthe, ne dites pas une telle chose. Si vous saviez ce que je souffre ! Mais enfin, il le faut et si j'accepte, c'est que, en même temps, il me reste un autre devoir à remplir.

— Et lequel ?

— Aller dire à John Mortimer que ses jours sont en danger !

— Ses jours sont en danger, et comment le savez-vous ?

— Pierre vit qu'il était difficile maintenant de cacher plus longtemps la vérité et il raconta à Miss Mortimer ce qu'il avait vu et entendu, les révélations de Frascani à José et les soupçons de ce dernier à l'endroit de Bilman. Berthe tremblait en entrevoyant tous les dangers qui menaçaient Pierre. En effet ces menaces contre John Mortimer et cette tentative contre elle-même ne pouvaient qu'avoir des suites terribles pour celui qui s'était fait son défenseur et à qui elle venait de confier une tâche encore plus dangereuse que les embûches de Horner. Dix problèmes terribles se présentaient à la fois à Dolbret et à Berthe ; leurs fiançailles se faisaient sous de mauvais auspices. Mais Pierre était plein de courage et le bonheur où il nageait depuis deux jours doublait ses forces. Il rassura vite Miss Mortimer ; on ferait bonne garde au-

tour d'elle et autour de son oncle. Et comme elle doutait qu'il pût venir à bout de tous les obstacles, il lui dit :

— Je ne suis pas tout seul. Si vous vouliez, vous trouveriez cent personnes pour exécuter vos ordres, tant votre bonté et votre beauté vous ont conquis de cœurs. Mais mon amour ne pourrait souffrir que vos faveurs fussent distribuées avec tant de générosité et ce n'est pas sans lutter contre ma jalousie, contre la volonté et le besoin de vous savoir à moi seul, que j'ai accepté les offres de services de deux amis sincères, de deux frères, Wigelius et Stenson.

— Vous dites qu'ils vous ont offert leurs services ?

— Oui, ils viendront avec moi où vous voudrez bien nous envoyer.

— Qu'ils sont bons ! Dites-leur comme je leur suis reconnaissante.

— Je le leur dirai aujourd'hui même et je suis sûr que cette parole de votre bouche mettra du bonheur dans le cœur de Stenson pour longtemps.

— Et pourquoi ?

— Ah ! Berthe, John Stenson est comme moi, il est votre esclave. Je tremble en vous confiant ces choses, mais dans mon bonheur, il faut que je sois généreux, et la moindre générosité de ma part me commande de vous faire cet aveu.

— Pauvre garçon, dit Berthe moitié riant moitié sérieuse.

— Ah ! ne riez pas, Berthe, dit Pierre avec presque des larmes dans la voix, ne riez pas : vous ne pouvez comprendre la torture

dont mon âme a été crispée quand Stenson m'a embrassé en me disant : « Merci pour elle » ! J'ai souffert pour moi et surtout pour ce pauvre ami.

Berthe ne riait plus. Son front se penchait et peut-être, en cet instant, malgré son insouciance de jeune fille heureuse, entrevoyait-elle un peu des douleurs innombrables que les femmes sèment sur leurs pas, un peu des pleurs qu'un simple regard de leurs yeux peut faire couler.

Elle dit à Dolbret :

— Allez les chercher que je les remercie.

Pierre sortit et revint bientôt avec Wigelius et Stenson.

Comme ils hésitaient, Miss Mortimer leur dit :

— Entrez, entrez, n'ayez pas peur, monsieur Dolbret ne vous fera pas de mal.

— Mes amis, dit Pierre, Miss Mortimer a voulu vous voir pour vous remercier de ce que vous voulez bien faire pour son oncle. Elle comprend toute votre grandeur d'âme de vous sacrifier ainsi pour un homme que vous ne connaissez même pas, et comme elle sait que c'est beaucoup à cause d'elle que vous laissez vos affaires et que vous risquez peut-être votre vie, elle veut vous dire toute la reconnaissance dont son cœur est plein…

— Je vous en prie, Dolbret, dit Stenson, n'exagérez pas la valeur du service que nous rendrons à Walter Mortimer.

— Si vous voulez bien, Miss Mortimer reprit Dolbret, j'expliquerai à ces messieurs ce que nous devrons faire, une fois arrivés à Durban.

— Parlez, monsieur Dolbret.

— Voici, messieurs, la tâche que nous avons devant nous. Comme vous le savez, la vie de Walter Mortimer, dont mademoiselle est la nièce…

— Sa nièce !

— Oui, sa nièce. La vie de John Mortimer, dis-je, est en danger. Vous savez comme moi que Horner a dit qu'il aurait la carte de Halscopje ou que Mortimer mourrait.

— Oui, nous savons cela.

Berthe l'interrompit :

— J'oubliais cette carte. Lorsque mon oncle m'a parlé des millions de Kruger, j'étais dans son cabinet de travail. Il m'a montré du doigt une case de son bureau — je me la rappelle fort bien, c'est la première de la seconde rangée, à gauche — en me disant : C'est là que ton mari trouvera les indications nécessaires à la localisation du trésor.

— Comment expliquez-vous que Horner ait la lettre et que la carte se trouve en la possession de votre oncle ?

— Je ne sais trop. Je suppose que mon oncle, n'ayant pas reçu la première lettre, puisqu'elle avait été volée, en reçut une seconde.

— Mais, dit Wigelius, la première lettre devait contenir la carte, elle aussi ?

— Je n'y comprends rien, dit Berthe.

— Il est certain, dit à son tour Dolbret, que Horner n'a pas la carte. Je l'ai moi-même entendu dire qu'il fallait aller la chercher à Lourenço, chez Walter Mortimer, et se la procurer à tout prix, même au prix de la mort de Mortimer.

— En effet, dit Stenson.

— Remarquez aussi que la lettre dont Miss Berthe a pris une copie est datée du 10 mai 1897, tandis que ce n'est qu'en 1898 que Walter Mortimer en a parlé à Miss Berthe…

— En décembre 1898, dit Miss Mortimer.

— Il y a donc un intervalle de près de vingt mois entre la première lettre et ce qui doit être la seconde.

— Vous avez raison ; Aresberg ne recevant pas de réponse, ou plutôt ayant été informé par ses courriers que la lettre avait été volée, en aura envoyé une autre.

— C'est probable, dit Berthe, car enfin, mon oncle connaissait, en 1898, l'existence des deux trésors. Mais continuez, monsieur Dolbret.

Pierre reprit :

— En arrivant à Durban, il va nous falloir prendre la route de terre pour Lourenço-Marquès.

— Le paquebot arrivera avant vous.

— Pardon, il fait une escale de trois jours à Durban ; pendant ces trois jours, nous avons le temps de faire le tour par Prétoria. D'ailleurs, de Durban à Lourenço-Marquès, la route est tellement peu sûre que le paquebot ne fera guère plus de cinq nœuds par

jours. Tout cela nous donne du temps, et pourvu qu'ils n'aient pas vent de notre projet, nous arriverons bons premiers chez Walter Mortimer.

— Pourvu, comme vous dites, reprit Wigelius, qu'ils ne sachent pas notre intention. C'est là l'important. En arrivant à Durban, s'ils nous voient débarquer et ne plus reparaître, ils vont certainement se mettre à nos trousses.

— Nous allons les dépister. Nous allons d'abord leur donner le change sur nos intention. À Durban, au lieu de débarquer tout de suite, nous resterons une journée à bord ; durant ce temps, nous ne paraîtrons que pour les repas. Vers dix heures du soir, une fois tout le monde couché, nous débarquerons et, en supposant même que Horner s'aperçoive de notre disparition, nous aurons toujours la nuit entière d'avance, peut-être toute la journée du lendemain.

— Votre plan est parfait, dit Stenson.

— Et puis, reprit Wigelius, vous renonçez à parler de cette affaire au capitaine ?

— Qu'en pense mademoiselle Berthe, dit Dolbret.

— Je pense comme vous, que vous perdriez votre temps à dénoncer Horner et ses complices. En outre, il est important que le petit trésor soit enlevé de la grotte aussitôt que possible, car si le capitaine prenait des mesures pour faire arrêter les cinq copains, il y en aurait toujours deux, trois même, qui s'échapperaient et contre lesquels vous auriez à lutter. Sachant que vous les auriez dénoncés, ils sauraient aussi que vous connaissez mon oncle et que vous avez déjoué leurs plans ; peut-être compromettriez-

vous ainsi le succès de votre entreprise. Donc, c'est entendu : Nous débarquerons tous à Durban et, une fois l'expédition finie, vous viendrez m'y rejoindre. Maintenant, monsieur Dolbret, voici une lettre d'introduction pour mon oncle.

Berthe écrivit quelques mots à la hâte sur un bout de papier et le lui tendit. Il y lut ces mots :

Le 2 décembre 99 à bord le « City of Lisbon. »

Le porteur, Pierre Dolbret, est celui que j'ai choisi pour mari ; ayez confiance en lui.

Berthe Mortimer

Dolbret, très ému, montra la lettre à ses amis, la mit dans sa poche puis dit à Berthe :

— Nous arriverons à Cape-Town demain probablement, et à Durban quelques jours après. D'ici là, nous ne devons plus nous voir ; faisons comme si rien n'existait entre nous. De notre côté, nous serons comme tout le monde vis-à-vis de vos persécuteurs. Quant à vous, continuez à voir Natsé. Pour plus de sûreté et pour ne pas avoir à nous reprocher d'avoir rien négligé, je vais confier au capitaine notre intention de débarquer à Durban. Au revoir Miss Berthe, à Durban.

Wigelius et Stenson serrèrent la main de la jeune fille, Dolbret la lui baisa avec respect, et ils sortirent.

14

Par une belle nuit, Lourenço-Marquès évoque les ombres et les clartés d'une toile de Henner ; elle fait penser au « Nocturne » du peintre alsacien. La sensation d'art produite par le jeune visage emmailloté dans des reflets ouatés de lune reparaît quand on contemple ce bloc sombre pailleté de petites lumières scintillantes, dont l'élévation se dégrade peu à peu et qui semble vouloir glisser dans la mer. Là encore, les phosphorescences du plein océan persistent, elles se sont traînées jusqu'à ce lieu de repos ; à les voir se jouer sur la rive et lécher les quais, on dirait que la mer est une grande vasque où des almées viennent baigner leurs pieds chargés de chaînes d'or. Dans la partie élevée, ce sont des massifs de verdure. Par-ci, par-là, entre les cimes des arbres, perce le bout d'une tourelle, d'un toit blanc, d'une cheminée ; puis, en allant vers l'eau, la ville est de moins en moins belle, les magasins heurtent l'œil de leurs vérandahs chargées de caisses et de ballots éventrés, de cabanes de douaniers, même, sur les quais, de marchandises étalées, abandonnées là, sans ordre.

Comme dans toutes les vieilles villes, les masures sont mêlées aux constructions importantes ; des restes de cintres, de colonnes, se rencontrent, dans un même édifice, avec des constructions de style moderne et, dans les physionomies qu'on croit toujours voir aux choses, on devine le dédain et l'écœurement : pour un bel arc gothique, n'est-ce pas un déshonneur que d'être condamné à servir de cariatide aux trois ou quatre étages d'un entrepôt de coton ou de café ? Au fond, dans les massifs de la ville haute, il y a de belles résidences ; plusieurs sont banales, mais d'autres ont du cachet. C'est à l'une de ces dernières que nous conduirons le lecteur.

C'est un château un peu solennel, à cause du corps principal où règne l'ogive et que ne parviennent pas à égayer les colonnes torses qui soutiennent les deux avants-corps surmontés de tours légères. Sur le linteau d'une porte latérale, dans un guillochage très serré, se détachent les lettres gothiques du mot portugais CEDOFEITA — bientôt faite, — inscription empruntée à la cathédrale de San-Martinho, à Porto, en Portugal. Il est vrai que le château fut bâti en huit mois et que le mot lui aurait bien convenu. Mais il y a une autre raison, comme on va le voir. Vingt ans auparavant, le maître du lieu était entré par hasard à San-Martinho de Cedofeita, la vieille église romane que les siècles ont faite presque gothique, et il y avait vu, agenouillée dans l'ombre, une femme d'une grande beauté. Il la contemple, comme en extase ; elle sort, il la suit, fasciné, jusqu'à ce qu'elle lui échappe pour rentrer chez elle. Il en est déjà épris et brûle de savoir qui elle est. Comme il avait eu de grandes relations d'affaires et d'amitié avec un homme important de la ville, autrefois gouverneur à Lourenço-Marquès, il parvient à se renseigner et apprend que la belle jeune fille est héritière de l'immense fortune et du nom de Cunha. Nous ne raconterons pas par le menu le roman qui suivit cette rencontre. Un mois plus tard, le voyageur repartait pour Lourenço-Marquès avec sa conquête. Catherine de Cunha était belle comme les amours mais frêle comme une fleur. La fleur ne vécut pas longtemps, les lagunes de Lourenço la flétrirent. Et quand la tombe se fut refermée sur la pauvre jeune femme, le châtelain fit venir des maçons qui burinèrent sur l'une des portes, celle par où Catherine était entrée, à son arrivée de Portugal, le mot si triste : CEDOFEITA ! Bientôt faite, bientôt passée la fleur, bientôt passée la vie, bientôt fini l'amour ! Depuis ce jour lamentable, — depuis vingt ans — le château, enfoui dans

la végétation exubérante, semblait dormir ; rien n'y bougeait, personne n'y parlait, et les timbres graves des lentes pendules y résonnaient avec l'amplitude de cloches de cathédrales, tellement le silence y était profond. Il semblait que la grande avenue qui aboutissait à la grille en fer forgé séparât le château du reste du monde et en défendît l'entrée.

C'est ce que se demandait, peu de temps après les événements racontés dans les deux premières parties de cette histoire, un personnage que nous demanderons la permission de présenter à nos lecteurs. Très brun, les moustaches et l'impériale grisonnantes, les yeux noirs surmontés de sourcils épais, il semblait appartenir au pays qui nous a valu la ballade des cadets, ou mieux encore, à la patrie du chevaleresque don Quichotte ; pointant sa lèvre mince démentait le type espagnol ; il y avait de l'hindou dans ce visage et peut-être bien d'autres caractéristiques, mais elles y étaient tellement fondues qu'elles auraient rendu rêveur un Bertillon, peut-être le grand Lavater lui-même. Malgré son teint olivâtre, ses yeux noirs, ses moustaches fines, son impériale en pointe et son chapeau crânement campé sur l'oreille, il n'était ni Gascon, ni Espagnol ni même Portugais, mais tout simplement Anglo-Saxon. C'est du moins ce qu'avait conclu le douanier qui lui avait demandé son nom et sa profession et à qui il avait répondu :

— Aram Busbay, accordeur de pianos.

Puis il avait ouvert devant l'employé de sa Majesté le roi Carlos un petit sac de voyage, lequel ne paraissait contenir que les inoffensifs objets suivants : un accordoir, une corde en acier roulée sur elle-même, un canif, une gomme élastique, une brosse à dents et un peigne.

Une fois subi l'examen de la douane, Aram Busbay était sortit de la gare et s'était dirigé vers la ville haute. De temps en temps il s'arrêtait pour regarder une flèche où le sommet d'une tour qu'il avait pris pour amer, comme disent les marins. Parfois, au coin d'une rue, au milieu de la foule des piétons ou dans l'encombrement des camions et des voitures de place, un Cafre, traînant sa rickshaw — véhicule qui, en Afrique-sud, remplace le sapin de Paris et le hansom de Londres —, l'interpellait d'un guttural « Kommiça ». Mais il n'en était pas touché et il continuait son chemin tranquillement, posément, comme un homme dont la conscience est en repos ; on aurait dit un touriste, ou un employé en congé.

Il pouvait être neuf heures du soir quand Busbay arriva à la grille du château. Un calme extraordinaire y régnait. « Ce n'est pas bruyant par ici, se dit-il ; mes pas retentissent sur le sable comme des sabots sur le marbre, il ne sera pas facile de ne pas m'annoncer. Risquons toujours. » Le soliloque — ce collo que des âmes multiples qui sont en nous — a évidemment du bon, car, après s'être fait cette réflexion, il partit d'un pas plus décidé et plus léger.

De chaque côté de l'avenue s'épanouissait une flore probablement implantée là par l'homme, car les environs de Lourenço-Marqués sont arides et nus, les arbres y sont rares, et le châtelain de « Cedofeita » avait dû dépenser des sommes énormes pour s'entourer ainsi de fleurs. Les rosiers monstres de l'Afrique y grimpaient comme nos lierres le long des tonnelles et des kiosques et, par cette belle nuit, c'était un enchantement que de voir les touffes de roses et d'en respirer le parfum.

Tout à coup Busbay s'arrêta : il venait d'apercevoir, à l'avant-corps de droite, une fenêtre illuminée. Il se remit à songer : « Il y a quelqu'un dans l'aile droite. C'est ce que je pensais. Tout de même je n'entends rien, pas même de chien, c'est singulier. Quelle imprudence pour des femmes seules ! Allons toujours. »

Un instant après, il mettait la main à la tête de lion d'un lourd heurtoir suspendu comme une menace à une solide porte de chêne du rez-de-chaussée. Il heurta trois fois, mais rien ne vint. Alors, collant son oreille au bois de la porte, il écouta longuement. Seuls, dans le silence mystérieux de cette singulière demeure, neuf coups lents et sourds résonnèrent à intervalles réguliers et éloignés. Il regarda à sa montre : « Nous sommes d'accord, dit-il à voix basse, mais ce n'est pas une raison pour ne pas ouvrir. »

Il frappa de nouveau. Rien. Alors, ouvrant son sac, il en tira l'accordoir. « Pourtant, murmura-t-il, je ne voudrais pas entrer ici sans qu'on m'y invite, et l'on m'a bien dit qu'à neuf heures du soir, j'y trouverais Lady MacStainer. » Un sourire s'esquissa sur ses lèvres quand il répéta tout au long : « Lady Cecilia, Cordelia, Cornelia MacStainer » ; trois « C » mais une seule MacStainer ; heureusement. »

Àce moment, il perçut un léger bruit, mais ce fut tout. Il leva de nouveau le heurtoir et le laissa de nouveau retomber violemment. Il n'attendit plus longtemps : une porte intérieure, à ce qu'il jugea, s'ouvrit, il entendit des pas et en même temps, des cris féroces suivis d'un bruit ressemblant à celui d'une chaise ou d'un tabouret que l'on lance à force de bras. La porte extérieure s'ouvrit. L'étranger demanda :

— Lady MacStainer ?

— Oui, monsieur, c'est ici qu'elle demeure, mais elle ne reçoit pas à cette-heure-ci.

— Pardon, c'est pour une affaire très importante.

— Je vais aller lui demander la permission de vous laisser entrer, mais je ne crois pas l'obtenir.

Comme la bonne rentrait à l'intérieur pour s'acquitter de sa commission, l'étranger entendit une voix cassée, vieille, branlante, qui disait : « Par ici, Minnie, par ici, je vous ai défendu d'aller à la porte quand vous me coiffez, par ici ! »

Minnie — c'était apparemment le nom de la bonne — revint dire que Lady MacStainer ne pouvait recevoir, que l'on eût à se présenter de nouveau le lendemain, à dix heures et demie.

— Dites à Lady MacStainer que je viens de la part de Miss Berthe Mortimer.

— De la part de Miss Berthe ! s'écria la bonne. Puis elle s'enfuit en criant tout le long du chemin : De la part de Miss Berthe, de la part de Miss Berthe !

Ce nom avait supprimé tous les obstacles : une minute plus tard, le visiteur voyait la porte du château céder devant lui. Il fut introduit dans une pièce assez spacieuse, une sorte de boudoir meublé avec luxe, au milieu duquel se tenait une vieille dame, toute petite, ratatinée, jaune, disparaissant à moitié dans un fauteuil bas. Sur un guéridon, à sa portée, s'étalaient des peignes de toutes sortes, des brosses, des broches, des rubans, des ciseaux.

— Minnie, dit la vieille dame, donnez une chaise.

Minnie s'exécuta et le visiteur s'assit. La vieille reprit la parole. Elle parlait par coups, par sauts ; chaque commencement de phrase était un petit cri.

— Monsieur, je vous ai fait la faveur…

L'homme salua. La vieille dame montra avec impatience comme il lui était désagréable d'être interrompue, même par un signe. Elle continua :

— Je vous ai fait la faveur de vous recevoir pendant ma toilette, parce que vous m'avez dit venir de la part de Miss Berthe, la nièce de mon neveu.

— Madame, je vous remercie.

— Ne m'interrompez pas, s'il vous plaît. Je vous ai fait une faveur. Quand je dis une faveur, je sais ce que je dis.

— Madame…

— Car je ne permets jamais qu'on me dérange pendant que Minnie me coiffe. Entendez-vous, Minnie, comprenez-vous Minnie, je ne permets jamais qu'on me dérange pendant que vous me coiffez. Souvenez-vous de cela à l'avenir.

Cette phrase avait été péniblement prononcée.

— Non, je ne permets jamais qu'on me dérange, car ma coiffure, c'est ma vie.

— Madame, je regrette…

— C'est ma vie ; je ne change jamais ma coiffure. jamais ; je mourrai coiffée comme je le suis en ce moment. Regardez, monsieur. Minnie, soutenez-moi.

La bonne la souleva et le visiteur eut toutes les peines du monde à ne pas s'éclater de rire en voyant l'échafaudage dont était couronnée la tête de la vieille dame. Les cheveux blancs, tirés de chaque côté de la tête, étaient remontés vers le sommet où ils s'amoncelaient en une touffe de six ou sept pouces de hauteur ; par-dessus le tout s'étalait un nœud de velours cramoisi. En se retournant, supportée par Minnie, la vieille dame fit osciller le chef-d'œuvre ; on aurait dit une tête de coq qui picote. Elle se rassit et continua :

— Cette coiffure est unique.

« Je le crois bien, » se dit l'étranger.

— Elle date de 1847, époque à laquelle j'eus l'honneur insigne d'être présentée à sa Majesté la reine Victoria, avec mon mari, Sir George, Richard Bolvin, McStainer. En souvenir de ce jour mémorable, je n'ai jamais changé ma coiffure ; c'est un devoir envers ma famille et envers moi-même ; je n'y ai jamais manqué et je n'y manquerai jamais.

Le coq cramoisi agita son bec de velours dans les rides de Lady Cordelia McStainer, qui se tut et laissa retomber sa tête sur sa poitrine. Évidemment cette évocation des anciens jours de gloire, cet appel à l'honneur familial avait épuisé ses forces. Ses yeux, ses vieux yeux chassieux avaient pourtant des rayons, ils semblaient exprimer un contentement extrême. L'étranger n'existait plus pour la bonne dame, elle le regardait sans le voir. Il s'en aperçut et, pour passer le temps, se mit à examiner la pièce. Le mur était coupé par trois fenêtres entre lesquelles des glaces régnaient depuis le plafond jusqu'aux plinthes ; en guise de cimaise, des guirlandes en stuc doré se détachaient sur un fond

rouge, reliées entre elles par des médaillons où s'enlaçaient les lettres M et C, Mortimer et Cunha. De l'autre côté, une ouverture, communiquant avec le reste de l'édifice, était à demi dissimulée dans l'épaisseur des portières ; les fauteuils allongeaient leurs griffes de fauves sculptées dans le chêne ; sur une table en laque, un Mozart de marbre accordait son violon. Busbay songeait probablement qu'il ne serait jamais possesseur de tant de belles choses, lui, pauvre accordeur de pianos. Cette idée lui rappela le but de sa visite, il prit la parole :

— Madame, permettez-moi de vous faire part de la raison de ma présence ici.

— Dites-moi, d'abord, reprit Lady McStainer, en l'interrompant, si vous avez vu notre Berthe.

— Oui, je l'ai vue à Durban, où elle reste en attendant qu'elle reçoive la garde qu'elle a demandée.

— La garde lui a été envoyée, elle pourra voyager en sûreté.

— La garde lui a été envoyée, j'en suis bien content. Pourvu qu'elle soit suffisante.

— Elle n'est pas bien considérable, mais elle est dévouée.

— Elle n'est pas considérable, dites-vous ?

— Non, je n'avais que quatre hommes ici, je les lui ai envoyés. Mais ce sont de bons hommes, de bons tireurs, et qui sont dévoués à John Mortimer et à sa famille.

— Permettez-moi de vous faire remarquer, madame, que vous avez commis une imprudence.

— Une imprudence ?

— Oui, une imprudence. Vous avez commis une imprudence en restant seule ici.

— Oh ! reprit Lady Cornelia, avec un gloussement, il n'y a pas de danger pour moi, je ne suis pas une héritière, je n'ai que mon nom, le nom de Sir George Bolvin McStainer…

« Et la coiffure de la reine Victoria, » murmura l'accordeur.

— …tandis que Berthe, c'est bien différent ; elle est riche et elle le sera encore plus quand mon pauvre Walter ne sera plus. Il n'en a pas pour longtemps…

— Il va mourir ?

— Cette nouvelle semble vous affecter. Quelle relation peut-il y avoir entre vous et lui ?

— Aucune, je ne l'ai jamais vu ni connu ; mais mademoiselle Berthe en a parlé devant moi.

— Comment se fait-il, monsieur, que vous connaissiez Berthe ?

— J'allais justement vous demander la permission de vous en parler. D'abord, veuillez lire ce billet.

Il lui remit une enveloppe carrée, scellée de rouge.

— Minnie, dit la vieille dame, lis-moi ça.

La bonne brisa le cachet et commença de lire, en hésitant sur les mots trop longs :

« Mon bon oncle Walter,

Monsieur Aram Busbay est un pauvre jeune homme qui gagne sa vie à accorder les pianos. Il s'est recommandé à moi et je vous prie de lui être utile. À bientôt. Je vous embrasse tendrement.

Berthe. »

Lady McStainer prit la feuille des mains de Minnie, en examina la grosse écriture anglaise, regarda Aram Busbay, se tourna vers la bonne, regarda de nouveau l'étranger, puis, comme si son corps eût été mis tout à coup en contact avec une pile électrique, il fut secoué par les convulsions d'un rire nerveux, brutal, irrésistible. Les cris qui d'ordinaire accompagnaient le commencement de chacune de ses phrases s'étaient transformés en hurlements ; elle étouffait, et Minnie dut la prendre dans ses bras pour empêcher le coq de velours d'aller déshonorer la famille McStainer en piquant une crête sous le fauteuil à roulettes.

De crainte de voir le guéridon renversé avec la lampe et l'abat-jour, Busbay transporta le tout à quelques pas de la chaise où Lady Cordelia se tordait et le plaça près d'une des fenêtres.

Dix secondes plus tard, on heurta à la porte. À peine Minnie avait-elle disparu pour aller ouvrir que l'étranger, bondissant sur Lady McStainer, la prenait à la gorge, lui fourrait un mouchoir dans la bouche et lui ligotait les bras et les jambes. Le coq gisait sur le parquet, la coiffure 1847 avait vécu.

L'agresseur, une fois son œuvre accomplie, s'arrêta pour regarder sa victime ; mais une expression d'angoisse se répandit sur son visage, il se détourna pour ne pas voir cette chose horrible : des larmes de vieux. Entendant en même temps des cris dans la direction de l'entrée, il sourit ; il venait de reconnaître la voix jeune de Minnie. Les cris cessèrent, un pas lourd et décidé

retentit sur les tuiles du parquet et la silhouette du Dean Polson se profila dans l'encadrement de la porte.

— Eh ! bien, Natsé, vous ne réussissez pas mal dans votre nouveau métier d'accordeur de pianos, dit-il, en tendant la main à Busbay qui, comme on voit, n'était autre que le Japonais.

15

Afin d'expliquer cette nouvelle manifestation de Natsé et la réapparition de Polson sous ses véritables traits, nous retournerons un peu en arrière.

Comme l'avait prévu Dolbret, son séjour et celui de ses amis sur le « City of Lisbon », durant toute la première journée d'escale à Durban, avait complètement trompé la bande de l'évêque. Le bateau était arrivé le matin de bonne heure, et aussitôt Horner était allé se promener dans la ville. José était aussi descendu à terre en compagnie de Frascani. À midi ils n'étaient pas encore revenus et Dolbret commençait à s'inquiéter. Après le dîner, il était tellement nerveux qu'il s'enferma dans sa cabine pour qu'on ne s'aperçût pas de son état. À onze heures du soir, P'tit-homme n'avait pas reparu. Dolbret dit à ses amis :

— José est débarqué sans me le dire, en compagnie de Frascani et il ne revient pas. Il se tirera bien d'affaires tout seul. Quant à nous, nous allons partir : nous ne pouvons compromettre le succès de notre affaire en restant ici plus longtemps.

Et ils s'étaient fait débarquer, comme l'horloge de l'hôtel-de-ville sonnait minuit.

Pendant ce temps, Ascot, Polson et Bilman étaient dans la cabine du Dean, où ils fumaient tout en causant.

Bilman disait :

— Que fait Horner ?

— Il s'amuse, comme toujours, dit Ascot.

— Au fond, c'est bien ce qu'il y a de mieux à faire, en attendant.

— Il y aurait peut-être quelque chose de mieux.

— Et quoi, Ascot ?

Ascot se leva, mit sa pipe de côté et dit :

— Messieurs, nous sommes joués !

— Par Horner ?

— Non, nous sommes joués par le docteur, qui est parti pour Lourenço-Marquès pendant que vous êtes ici à flirter avec les demoiselles O'Toole et que monsieur le Dean boit du scotch avec son ami Bilman.

— Alors je ne m'explique pas votre calme.

— Je vais vous l'expliquer moi-même.

— Parlez vite.

— Pendant que Horner se promène et que vous flânez, moi je travaille. Voici ce que j'ai fait.

Hier j'ai su par Natsé que Dolbret partait ce soir. Alors j'ai envoyé le Japonais à Durban. Natsé est bon télégraphiste, comme vous savez. Demain matin, il ira à la gare, il réussira, je le suppose, à détourner l'attention du télégraphiste ou à le faire sortir, et pendant son absence il télégraphiera ce qui suit au général Buller, en son camp de Chieveley :

« Dewet a été vu hier soir. Dois-je laisser partir les trains ? Répondez immédiatement. »

— Et qui signera le télégramme ? demanda Polson.

— Cela ne me regarde pas, c'est l'affaire de Natsé. Vous voyez d'ici la panique tout le long de la ligne du télégraphe, par exemple à la station de Pietermaritzburg où le télégramme sera certainement pris au passage. Le moins qu'on pourra faire, ce sera de contremander tous les trains.

— C'est bien, vous êtes un maître, Ascot. Mais il y a autre chose : Dolbret prendra tout simplement le train suivant.

Ascot se mit à rire :

— Vous ne connaissez pas le cœur humain.

— J'avoue, dit Polson.

— Moi, je le connais, je sais bien une chose : quand le docteur verra qu'il ne part pas de train ni le matin ni l'après-midi, il s'en ira tout bêtement voir Berthe Mortimer. Pendant ce temps-là, nous irons à la gare et nous filerons sur Pretoria, puis Lourenço-Marquès, car il est fort probable que la fausseté du télégramme de Natsé sera vite découverte et que, avant le soir, les trains reprendront leur circulation ordinaire.

Maintenant, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de décamper demain matin ; le capitaine a poussé l'amabilité jusqu'à envoyer conduire Dolbret et ses amis en chaloupe ; cela veut dire que le docteur est très bien avec le capitaine et que nous, nous sommes très mal. Il vaut mieux ne pas mettre plus longtemps notre bonne fortune à l'épreuve.

Le lendemain, vers midi, les roues légères d'un rickshaw blanc, traîné au pas menu d'un grand Hindou, faisaient craquer le sable de la rue Brighton, une des rues chics de Durban. Il avait à peine tourné le coin de l'avenue des Palmiers, qu'une autre voiture l'y suivit. Le voyageur du dernier rickshaw gourmandait le coolie, qui suait à grosses gouttes sous le soleil, mais le premier tenait bon et il arriva bientôt devant une grande maison de brique rouge, à quatre étages, aux fenêtres régulièrement alignées chaque côté de la porte centrale. Celui qui y avait pris place en descendit précipitamment, enjamba les marches du perron de pierre et sonna. La porte s'ouvrit, et, au fond d'un passage étroit, à travers le grillage d'un petit guichet, le visage d'une nonne toute blanche sous la guimpe et le voile, lui apparut timide et souriant. Il s'inclina et demanda :

— Madame la provinciale ?

— Madame la provinciale est sortie en ce moment, répondit la jolie nonne avec l'accent du plus pur cockney.

— Je le regrette, car j'ai à lui parler immédiatement pour une affaire très importante et qui ne peut se remettre.

— Il vous faudra attendre.

— Au fait, madame, c'est plutôt un renseignement que je voulais demander à madame la provinciale ; peut-être pourriez vous me le donner vous-même.

— Si je puis vous être utile ?

— Voici : vous avez ici une pensionnaire à laquelle je m'intéresse et que je désire voir.

— Nous n'avons qu'une pensionnaire et encore ne doit-elle pas rester longtemps avec nous ; est-ce de mademoiselle Mortimer que vous voulez parler ?

— Oui, et ce que vous venez de me dire me fait désirer encore plus ardemment de la voir. En effet, vous dites qu'elle doit rester ici très peu de temps ?

— Mais oui, si je ne me trompe, elle partira dans deux ou trois jours.

— Alors, madame, au nom de ses plus chers intérêts, je vous supplie de la prévenir que je désire la voir.

— Mais, monsieur, avant tout, faut-il que je sache qui vous êtes ; vous semblez être étranger au pays, et…

— Voici, reprit l'étranger, en lui tendant un morceau de papier sur lequel il écrivit quelques mots au crayon, remettez-lui ceci, je vais attendre la réponse.

Elle prit le papier et y lut :

« Il faut que je vous voie immédiatement.

Pierre Dolbret. »

— En attendant, reprit la nonne, veuillez entrer au parloir ; poussez la porte qui est à votre droite.

Évidemment Ascot avait bien jugé Dolbret, ou mieux, la nature humaine tout entière ; du reste, les événements lui avaient donné raison. Les trains ayant été contremandés, Dolbret avait une grande journée à passer à Durban et il ne pouvait mieux l'employer qu'en allant retrouver sa fiancée. Il avait donc quitté ses amis en leur donnant rendez-vous pour le soir.

Dans le silence du cloître, on entendait une vague mélopée. C'était l'heure du repas, il était probablement précédé de prières murmurées en chœur par les religieuses. Sur le mur, un christ, tordu sur sa croix de bois grossier, soulignait plutôt qu'il n'atténuait la nudité de la pièce. Ce décor rudimentaire convenait admirablement à l'état d'âme de Pierre Dolbret : l'homme vraiment épris n'a pas de sentiments compliqués, c'est un ascète qui vit de racines et voit le ciel dans ses rêves ; tout ce qui l'entoure lui rappelle l'objet aimé. Son imagination lui faisait voir Berthe sous la couleur dont ses yeux étaient remplis en ce moment ; pour lui, c'était la plus belle et la plus pure des saintes Thérèses du monastère.

Des pas retentirent dans la pièce voisine ; un instant après, Berthe était devant lui, rougissante, mais avec un sourire sur les lèvres. Elle restait immobile dans la porte ouverte ; vêtue d'une longue robe noire, elle s'encadrait merveilleusement dans le chambranle peint en blanc. Une séparation d'un jour, la vie solitaire déjà entrée en son âme au point de changer un peu l'expression de ses traits, le silence, la sévérité du lieu, les habitudes tranquilles des pieuses filles, tout cela avait déjà comme reculé d'un pas l'abandon que mettait la jeune fille dans ses entretiens

avec Dolbret, durant les derniers quinze jours passés sur le « City of Lisbon ». Maintenant elle semblait avoir peur, elle avait l'air de regarder le chemin avant d'y poser le pied. Pierre le comprit et ce fut avec une émotion dans la voix qu'il lui dit :

— Berthe, il y a bien longtemps que je vous ai vue.

Elle lui donna sa main sans parler et sans le regarder. Puis s'étant assise, elle demanda :

— Et vous n'êtes pas allé défendre Walter Mortimer, mon oncle ?

— Non, pas encore. Nous partons ce soir. Je comprends que ma présence ici vous étonne. Vous avez cru qu'au lieu de courir où mon devoir m'appelle, je venais chercher le bonheur près de vous. Je comprends votre étonnement et je souffre d'en avoir été la cause. Rassurez-vous, je n'ai pas faibli et si je suis ici en ce moment, c'est dans votre intérêt le plus cher.

— Je n'ai pas douté de votre courage un instant, croyez-moi.

— Merci alors ; je suis content de m'être trompé. Laissez-moi vous expliquer comment il se fait que je ne sois pas encore parti. Nous devions prendre le train, mes amis et moi, hier, durant la nuit. Nous sommes partis trop tard. Ce matin, au moment où nous arrivions à la gare, le train a été contremandé : on venait de recevoir une dépêche de Chieveley ordonnant de ne pas le laisser partir, parce que Dewet était signalé dans les environs. Il se peut qu'il parte ce soir ; en tous cas, nous serons là. Mais pour la minute, ce n'est pas ce que j'ai à vous dire de plus important. Comme vous me l'avez déjà dit, vous devez quitter Durban après demain pour aller rejoindre votre oncle à Lourenço.

— En effet.

— Eh ! bien, il ne faut pas que vous partiez, il faut que vous restiez ici jusqu'à nouvel ordre…

— Mais c'est impossible, que voulez-vous que je fasse dans ce cloître ?

— Vous allez comprendre en deux mots.

— Mon Dieu, dit Berthe, est-ce que nos ennemis ont encore machiné quelque plan contre nous ?

— Non, pas tout à fait. Ils sont encore à bord du « City of Lisbon » et se rendront à Lourenço dans deux jours. Mais il y a autre chose ; j'ai vu l'évêque sans sa barbe et habillé comme tout le monde.

— Ici, à terre ?

— Oui, à mon hôtel. J'étais seul dans ma chambre, quand j'entends frapper. Sans avoir attendu la réponse, on ouvre la porte et je me trouve face à face avec Daniel Horner. Je l'ai reconnu tout de suite. Je n'ai pas pu faire autrement que d'être poli avec lui ; il m'a demandé la permission de causer quelques instants, ce que je n'ai pu refuser.

— Monsieur Dolbret, a-t-il dit, je suis le seul honnête homme des quatre ministres avec lesquels vous avez fait le voyage jusqu'à Durban.

J'eus envie de lui faire remarquer qu'il se vantait peut-être un peu, mais c'était intempestif, je le laissai continuer.

— Et la preuve, c'est que je vais vous dire franchement ce que nous venons faire en Afrique-sud et comment nous voulons et pouvons le faire.

Je l'arrêtai là.

— Pardon, monsieur, lui dis-je, vous n'avez pas besoin de me dire ce que vous venez faire, je le sais.

Il ne fut pas surpris.

— Je sais que vous le savez, continua-t-il. Ne m'interrompez pas, je vous parle dans vos intérêts. Nous sommes venus en Afrique chercher le trésor de Kruger, et si je ne me trompe pas, vous m'avez l'air d'avoir légèrement modifié l'itinéraire de votre voyage, monsieur Dolbret, et de mettre le cap un peu dans la même direction, ajouta-t-il en me regardant de travers.

Je ne répondis rien. J'avais trop parlé en disant que je connaissais le but de leur voyage, je me tenais maintenant sur mes gardes. Voyant que je restais muet, il reprit :

— Je sais cela, et vous aussi le savez. Pour être plus intéressant, je vais vous dire quelque chose de nouveau.

— J'avoue, lui dis-je, que je commençais à trouver que vos nouvelles n'étaient pas de la première fraîcheur.

— Bien, bien, bien, vous avez raison, docteur. Voici qui va vous intéresser peut-être un peu plus. Nous ne savons pas où se trouve exactement le trésor et c'est pour l'apprendre que nous nous rendons à Lourenço-Marquès. Mes compagnons sont décidés à tout pour obtenir le secret ; je vous prie de bien remarquer mes paroles : Ils sont décidés à tout.

Comme il prononçait ces mots, sa bouche eut une sorte de crispation et laissa voir le bout de la canine de droite. Je n'avais jamais remarqué ce détail de sa physionomie, mais en ce moment il était tellement accentué par la rage qu'il ne pouvait passer inaperçu. Je tremblais pour vous, car je savais bien ce qu'il voulait dire quand il appuyait sur les mots : « ils sont décidés à tout ». Je résistai à l'envie que j'avais de lui sauter à la gorge. Du reste j'étais curieux jusqu'à un certain point de savoir ce qu'il voulait me confier ; j'espérais en tirer quelque chose d'utile pour vous ou pour moi ; je l'interrompis :

— Ne devriez-vous pas dire, monsieur Horner : Nous sommes décidés à tout ?

Il sourit :

— Il y a deux jours, vous auriez eu raison de me faire cette observation, mais aujourd'hui, ce n'est pas la même chose. Tenez, me dit-il en se levant, rien ne sert de cacher plus longtemps ce que j'ai à vous dire, je vous propose un marché.

La proposition me parut saugrenue, mais je voulais voir jusqu'où pouvait aller son audace.

— Je vous propose un marché, dit-il. Partons ensemble à la recherche du trésor, que nous partagerons, et je vous dévoile nos plans.

— Monsieur, lui dis-je, vous pouvez sortir d'ici ; je n'achète pas plus de secrets que je n'en vends.

Il se leva tout droit.

— Je connais, ajoutai-je, les plans de vos amis, vos plans à vous tous, mais tout est prévu et je vous préviens, monsieur l'évêque, que si vous tentez la moindre chose contre moi ou mes amis, la justice s'occupera de punir ceux qui ont fait partir les machines du « City of Lisbon, » le soir du bal masqué.

Il ne fit aucun mouvement de surprise, seulement, il tira tranquillement de sa poche deux revolvers de calibre 38 et les braqua sur moi. Je ne bougeai pas. Il sourit méchamment et me dit :

— Je pourrais vous tuer, et je voudrais vous tuer, car je vous déteste, mais cela ferait trop de bruit dans l'hôtel…

— Du reste, ajoutai-je en riant, vous êtes trop honnête pour cela.

— Riez, riez, monsieur le docteur, rira bien qui rira le dernier ; nous nous reverrons.

Il sortit à reculons et, avant de fermer la porte :

— Veillez bien sur le trésor et sur Amphitrite, monsieur le docteur, j'ai le bras long !

Vous voyez donc, mademoiselle, que vous ne pouvez voyager en sûreté tant que nous n'aurons pas trouvé moyen de nous débarrasser de Horner et de ses compagnons, et qu'il vaut mieux pour vous rester ici, en attendant.

— Mais, monsieur, mon oncle m'attend à Lourenço, il est prévenu de mon arrivée ; même, en sa qualité de tuteur, il m'a fait savoir qu'il désirait me revoir le plus tôt possible ; je ne sais trop ce que je dois faire. Je tremble de partir, mais j'ai peur aussi de

rester ; il me semble maintenant que je suis entourée de dangers de toutes parts…

— Cependant vous êtes plus en sûreté ici que n'importe où en Afrique, il faut que vous y restiez.

— Puisqu'il le faut, je resterai. Ne pouvez-vous pas attendre, vous aussi ?

— Non, je pars tout de suite. D'abord, je me dois au salut de John Mortimer, j'en ai pris l'engagement ; de plus, je me dois à moi-même de conquérir les diamants de Halscopje, pour devenir digne de vous.

Sa voix avait un accent si décidé et sa figure, que la vie nouvelle avait rendue plus énergique, sous le bronze qu'y avait posé le soleil, accusait une telle volonté, un désir si inébranlable, que Berthe n'osa pas discuter. Elle souffrait à l'idée qu'il partirait, que sa vie serait menacée, qu'il endurerait les fatigues, la misère, qu'il serait loin d'elle ; mais elle se laissait maintenant prendre au charme de l'imprévu et tous les motifs de son cœur et de sa raison s'évanouissaient petit à petit, à mesure que s'ajoutait un épisode à cette aventure qui prenait les proportions d'un roman. De son côté, malgré la douleur de la séparation, Pierre était impatient de partir, il n'avait pas encore assez fait, à son gré, pour les Mortimer ; en gentilhomme, il trouvait qu'ils lui donnaient trop, qu'ils promettaient trop pour ce que lui, sans fortune et sans avenir, pourrait tenir peut-être. Et ce cloître désert et terne augmentait encore sa tristesse ; il lui semblait que le christ qui pendait là, ensanglanté, lui eut pris déjà l'âme, sinon le cœur de sa fiancée, et en touchant sa main, il avait peur de voler quelque chose à quelqu'un. Il se leva en lui disant :

— Ne partez pas d'ici sans un mot de ma part, c'est plus prudent. Adieu et aimez-moi.

Comme il tournait le coin de la rue Brighton, un autre rickshaw arrivait à la porte du couvent. Horner en descendit et se présenta au guichet :

— Pardon, madame de vous déranger ; mon maître, qui vient de sortir, a oublié de donner cette bourse à mademoiselle Mortimer et il m'a demandé de la lui remettre à elle-même.

— Entrez, poussez la porte de droite, répondit la nonne.

Berthe vint pour la seconde fois. À la vue de l'étranger, elle resta tout étonnée ; elle se demandait depuis quand Pierre Dolbret avait pris un domestique, et comment il se faisait qu'il lui envoyait une bourse. Horner, vêtu d'un complet blanc, rasé de frais, avait très bonne apparence ; d'ailleurs l'expression mauvaise dont Dolbret avait été si frappé disparaissait pour faire place à un sourire aimable, et Berthe ne savait trop que penser. Il la regardait toujours en souriant.

— Vous ne me reconnaissez pas, mademoiselle Mortimer ?

Berthe, au son de cette voix, se ressouvint ; elle recula effrayée et, étendant la main, comme pour se garer, elle se laissa tomber sur une chaise en murmurant :

— L'évêque !

Horner ne fit pas un pas, pas un mouvement, pas un geste, mais il parla lentement, comme un homme qui a préparé ce qu'il a à dire et veut le dire avec tout l'effet possible :

— Non pas l'évêque, non pas celui que vous avez vu sur le paquebot et que vous avez peut-être appris à mépriser, mais Daniel Horner, honnête homme, Daniel Horner qui n'a plus aucune relation avec Polson ni avec Bilman, ni avec Ascot, mais qui a été trompé par eux ; Daniel Horner, à qui une part était promise dans le trésor de Kruger, qui l'a sacrifiée, qui l'a abandonnée pour venir se jeter à vos genoux et vous dire qu'il vous aime et qu'il veut mourir si vous refusez de l'entendre…

— Assez, assez, essaya de dire Berthe Mortimer ; allez-vous-en, je sais tout.

— Vous savez tout, et qu'est-ce que vous savez ?

— Je sais, dit Berthe, reprenant courage, que vous êtes un imposteur comme les autres, que vous avez conspiré pour me faire mourir et que, n'ayant pas réussi, vous essayez maintenant de me déshonorer en m'offrant ce que vous appelez votre amour. Allez-vous-en.

Horner s'avança en grinçant des dents ; lui saisissant le bras, il le lui tordit en disant :

— Si vous criez, je vous loge une balle dans la tête.

Et il lui présenta le pistolet que Dolbret connaissait déjà.

— Que voulez vous de moi, au nom de Dieu, est-ce de l'argent, est-ce le secret ?

— Le secret ? vous avez le secret ? Non, vous ne l'avez pas.

Berthe sentit qu'il y allait de sa vie ; l'idée du secret d'Halscopje la frappa, elle s'y rattacha. Elle se disait : Je vais tâcher de discuter cela avec lui ; pendant ce temps, peut-être quelqu'un

viendra-t-il. Son cœur se gonflait quand elle songeait que Pierre était peut-être à deux pas de là et qu'il ne la savait pas dans une position si terrible. Cependant elle eut la force de dire à Horner :

— Oui, je l'ai et vous l'aurez, si vous voulez. Demandez-moi tout mon or, toute ma fortune, mais ne me parlez plus de votre amour.

Horner était réellement épris de Berthe Mortimer, mais il n'avait jamais pensé sérieusement à lui faire l'aveu de sa passion ; c'était par pur hasard qu'il en avait parlé et sans espoir d'être entendu. Toute sa vie passée et actuelle lui était trop lourde à porter pour qu'il songeât à en offrir les restes à une femme honnête et innocente comme Berthe et c'était plutôt pour satisfaire une fantaisie d'un moment qu'il s'était engagé dans cette aventure. La tournure que prenaient les choses n'était pas pour lui déplaire ; il espérait maintenant arracher le secret et l'apporter à ses amis ; ce lui serait un bon motif de demander une meilleure part dans le butin. Ce fut donc avec un sourire, un sourire qui n'avait plus rien de méchant, qu'il railla doucement Berthe :

— Oui, je sais, mon amour vous fait horreur. Pensez-y, l'amour d'un homme taré, d'un aventurier…

Il s'interrompit et reprit :

Oh ! pardon, mademoiselle, je ne devrais pas prononcer ce mot devant vous.

— Quel mot ?

— Le mot aventurier. En effet je suppose que toute allusion malveillante à ce jeune homme, ce jeune médecin, doit être mal

reçue de vous.

Berthe bondit de colère et s'écria :

— Tuez-moi, si vous voulez, monsieur l'évêque, mais je vous dirai une chose, c'est que celui dont vous parlez est un honnête homme, que sa mauvaise fortune a mis sur votre chemin…

— Et que sa bonne fortune a mis sur le vôtre.

— En tous cas, s'il est un aventurier, l'amour que j'ai pour lui le lave de tout reproche à mes yeux. Mais je n'ai pas le loisir de discuter cela avec vous ; dites vite ce que vous voulez et allez-vous-en.

— Je veux le secret, dit Horner tranquillement.

— Attendez, je vais chercher un chiffon de papier et je vous écris exactement l'endroit où se trouve le trésor.

Elle fit mine de sortir. Horner la prit une seconde fois par le bras et lui dit :

— Pas si vite, ma belle, nous connaissons ce truc ; nous sommes assez vieux dans le métier pour ne pas nous en laisser conter par une fillette.

En même temps, il la force à se rasseoir.

— Tenez, dit-il, voilà du papier et un crayon ; écrivez devant moi, et vite, s'il vous plaît.

Sa voix était redevenue rude et brutale. Berthe commençait à se désespérer, une grosse larme coula sur sa joue. Horner en profita pour lui dire :

— Signez-moi tout de suite un billet au porteur pour cinquante mille livres sterling.

— Mais je ne les ai pas, dit Berthe, qui ne comprenait rien à tout cela.

— Écrivez toujours ce que je vais vous dicter ; si vous ne les avez pas, je vais vous aider à les trouver.

Elle se disposa à obéir et prit le crayon en tremblant. Horner dicta à mi-voix :

Àdemande, moi, Berthe Mortimer, je paierai…

Pour la troisième fois, depuis une heure, la nonne qui remplissait les fonctions de portière vit une face masculine à travers la petite grille en bois du guichet. Cette figure n'était rien moins que belle. Son propriétaire dit en français — en mauvais français — à la jolie nonne :

— Ça commence à faire ; terrinée que j'ai donc eu peur de ne pas le trouver !

Cout'donc, ma mère, ma sœur, mam'zelle, — excusez, je ne sais trop comment on vous appelle, vous autres — le docteur Pierre est venu ici, hein ? voulez-vous me dire où il est allé ? et la demoiselle, elle ?

José — c'était lui, comme on peut le voir — parlait devant un mur, car, à son apparition, la portière s'était enfuie. Dans son excitation, le pauvre garçon ne s'était pas aperçu qu'il n'y avait plus personne pour lui répondre et qu'il perdait son temps.

José n'était jamais en peine ; quand il vit que le guichet était fermé et que ses questions restaient sans réponse, il regarda à

droite et à gauche, puis de nouveau à droite et, apercevant une porte, il la poussa, au hasard : Berthe, terrorisée par Horner qui la tenait par le bras, écrivait sous sa dictée. À ce spectacle, P'tit-homme bondit en s'écriant :

— Terrinée !

— Ah ! mon Dieu ! dit Berthe, qui avait reconnu la voix et le juron de José — tout ce qu'elle savait de français —.

Dans son exclamation, il y avait de la surprise et de la joie en même temps ; sans comprendre tout à fait ce qui arrivait, elle avait vu tout de suite que c'était du secours. La pauvre jeune fille était à bout de force ; à la vue de José, elle se laissa tomber en arrière et le crayon glissa de ses mains.

— Signez, lui dit Horner, il ne reste plus que votre signature à mettre ; signez et je m'en vais.

Berthe se sentait forte maintenant de la protection de José ; elle ne fit pas un mouvement.

— Signez, répéta Horner en braquant son pistolet sur elle.

Mais un formidable « Terrinée » suivit les derniers mots de Horner ; en deux sauts, l'ancien matelot fut sur lui et lui arracha le pistolet des mains. Horner s'enfuit, abandonnant son arme aux mains de José, et en disant :

— Vous me reverrez !

— Oui, oui, le monsieur, dit José ; au revoir.

Horner avait cru prudent de disparaître, car le bruit de l'entrée de José avait attiré l'attention des religieuses qui s'en ve-

naient voir la cause du tapage.

En mettant le pied sur le sable de la rue, le faux évêque se trouva face à face avec deux soldats en kaki qui lui demandèrent :

— Avez-vous vu passer par ici un matelot, un petit homme barbu, très laid ?

— Habillé de jaune, sale ?

— Oui, c'est ça. Vous l'avez-vu ?

— Je viens de le voir.

— Où est-il ? nous avons ordre de l'arrêter comme déserteur.

Horner se ressouvint de l'embauchage de José par Polson. Son œil eut une expression féroce et sa dent de chien eut envie de mordre.

— Là, dit-il ; passez la rue Brighton et prenez celle des Palmiers, le petit homme est entré au couvent.

— Le couvent des Franciscaines ?

— Je crois que oui.

— Merci.

« En voilà toujours un dont nous sommes débarrassés, murmura Horner. Au fait, si je faisais arrêter le docteur aussi. Tiens, ce bon Frascani, je crois qu'il s'occupe un peu de sa petite vengeance. »

16

Le lecteur a compris le manège de Natsé. Quand il avait transporté la lampe de Lady Cordelia près de la fenêtre, ce n'était qu'un signal déguisé à Polson, caché dans le parc du château et attendant d'être averti pour entrer à son tour. Bilman et Ascot le suivirent et, un instant après, les quatre amis étaient au complet dans le boudoir où gisait Lady McStainer.

— Ne jugeriez-vous pas à propos de délivrer la vieille, dit Polson, en la montrant du doigt.

Lady McStainer eut un éclair dans les yeux en entendant son nom, le nom des MacStainer, prononcé avec tant d'irrévérence.

— Ah ! laissez-nous donc tranquille, vous, avec vos niaiseries, dit Bilman ; je suppose que vous allez vous déclarer le chevalier de cette vieille savate.

— Du reste, reprit Ascot, notre besogne n'est pas finie. Dites-nous un peu, mon cher Natsé, comment vous avez procédé ; nous n'avons pu vous parler depuis notre arrivée à Lourenço-Marquès.

— D'abord, dit Natsé, passons dans une autre pièce, il ne faut pas que nous soyons entendus.

— Vous avez raison, toujours raison.

Ils entendirent un bruit, quelque chose comme un grognement de chien.

— Pourtant, fit Polson, il m'avait semblé qu'il n'y avait pas de chien ici.

Il s'avança dans la direction de la porte d'entrée, tendit l'oreille et revint en disant :

— Ce n'est pas un chien, c'est la pauvre bonne qui geint. Est-ce que nous ne pourrions pas au moins l'asseoir ? ça ne nous nuirait pas.

— Ah ! tenez-vous donc tranquille, vous, cœur de cire, dit Bilman.

— Mais Polson ne l'écouta pas : il alla prendre Minnie et l'assit confortablement dans un fauteuil, sans toutefois la délier.

— Vite, vite, fit Bilman, venez par ici, le temps presse.

— Il se retrouvèrent dans une grande salle à manger aussi luxueuse que le boudoir de dame McStainer. Ils s'assirent et Natsé prit la parole :

— Commençons par le commencement. D'abord le télégramme a fait son effet ; Dewet n'a pas pris le train, mais cela nous a permis, à nous, de le prendre.

— Et a empêché ce nigaud de docteur de gagner du temps, dit Bilman. Il se promène probablement, à l'heure qu'il est, dans les rues de Durban, ou bien il est à pleurnicher sous les fenêtres de la moricaude. Il nous croit encore à bord du « City of Lisbon ». Ascot, vous être un maître ; sans vous, il nous damait le pion.

— Et sans Natsé.

— J'ai oublié de vous dire, continua le Japonais, que je m'étais mis en correspondance avec le maître du château pour lui demander de le faire évacuer et de nous laisser la place libre.

— Je ne comprends pas bien.

— Je dis « mis en correspondance » ; c'est une façon de dire. Vous savez que le miroir de Miss Mortimer m'a parlé, il y a quinze jours.

— Oui, en effet.

— Il m'a révélé les secrets de la jolie fille, il m'a fait voir qu'elle avait copié la lettre du Dr Aresberg pour son amoureux. En même temps, j'ai appris non seulement à lire son écriture, mais encore à l'imiter. Donc, avant de partir de Durban, j'avais préparé une lettre adressée à John Walter Mortimer et qui se lisait comme ceci : « Mon cher oncle, je débarque à Durban aujourd'hui. Pour des raisons que je vous donnerai plus tard, il n'est pas prudent que je continue jusqu'à Lourenço-Marquès par le bateau. Il serait même dangereux pour moi de m'y rendre en chemin de fer. Envoyez quelqu'un me chercher ; envoyez-moi votre bon vieux Verez et Catherine. Vous comprendrez, à mon retour, la raison de toutes ces précautions. J'ai hâte de vous embrasser.

Berthe Mortimer. »

— Admirable ! fit Bilman.

— Alors, vous voyez d'ici ce qui est arrivé : Le bonhomme lui a envoyé tous les hommes qu'il avait, c'est-à-dire quatre. La vieille Catherine est probablement morte, il a envoyé deux hommes pour la remplacer. Ces quatre hommes sont de bons tireurs, la vieille me l'a dit. J'ai donc eu raison de les éloigner. Sans cela nous aurions eu fort à faire, nous aurions même été obligés d'abandonner notre projet, pour le moment du moins. Mortimer

a commis l'imprudence, lui impotent et malade, de rester ici seul avec une vieille folle et une bonne.

— Mais comment diable, dit Polson, avez-vous pu recueillir tant de renseignements sur ces gens-là.

— J'ai fait la cour à Berthe, la belle Berthe.

— En effet, vous étiez le rival de Horner.

— Mais où est-il Horner ?

— Nous n'en savons rien.

— Il ne m'a pas dit où il allait, dit Bilman, mais je m'en doute bien. Cet imbécile de Horner est suspendu, lui aussi, aux jupes de Berthe Mortimer. Il aime à poser pour les dames, il fait des yeux, il roucoule, il tourne des phrases, il s'attife comme une demoiselle ; tenez, je vous parie qu'il était au comble du bonheur d'être habillé en évêque. Horner ne vaut pas cinq sous contre une femme.

— Vous, dit Polson, vous expliquez tout par votre rage contre les femmes ; vous posez au « woman hater » des romans de famille.

Ascot les interrompit :

— Allez, Natsé, allez, le temps presse.

— Il fallait ensuite m'introduire ici. Rien de plus facile. Je connaissais l'histoire de Mortimer un peu et celle de la vieille folle, la tante de Mortimer ; alors je me présente à Lady Cecilia, Cornelia MacStainer — c'est le nom de la vieille — avec une lettre de recommandation de Miss Berthe Mortimer,

— Et on vous a cru ?

— Oui. Cependant, il y a une chose qui m'intrigue. La lettre disait, ou plutôt je disais dans la lettre écrite par Miss Mortimer, que le porteur gagnait sa vie à accorder les pianos et que l'on ferait plaisir en l'encourageant. En lisant cela, la vieille dame a été prise d'un accès de fou rire, elle a failli en crever. Et pourtant, je ne vois rien de ridicule dans le métier d'accordeur de pianos. La chose était d'autant plus plausible que Mortimer — c'est Berthe qui me l'a dit — à quatre ou cinq grands pianos dans le château.

— Nous allons voir ça, dit Ascot.

— Oui, reprit Polson, il est temps que nous visitions la maison ; je crois que nous avons tort de nous reposer avant d'avoir fini complètement notre besogne.

— C'est vrai, répondit Ascot. Dites donc, Natsé, vous savez, n'est-ce-pas, où se trouve le plan de la grotte d'Halscopje ?

— J'en suis sûr comme de ma mort. J'ai entendu Miss Berthe dire à Dolbret : « Mon oncle m'a montré du doigt la case où se trouve le plan ; il se trouve dans la première case à gauche, deuxième rangée ». Et cela est dans le cabinet de travail de Walter Mortimer.

— Eh ! bien, allons-y.

— Oui, dépêchons-nous dit Polson, Natsé finira de nous raconter ça, une fois que nous serons hors d'ici. Nous avons déjà perdu trop de temps à flâner dans la ville ; nous aurions dû venir ici tout de suite en arrivant, à midi.

Ils se levèrent tous quatre, sortirent de la salle à manger et se trouvèrent dans un long corridor éclairé par deux lustres.

— S'il y avait moyen de voler le château, dit Bilman, ce serait une belle prise ; c'est tout simplement une merveille de luxe.

— Écoutez, fit Natsé en les arrêtant d'un geste, j'entends des plaintes.

— Tiens, une cloche électrique qui sonne. Allez donc voir ce qui arrive.

— Natsé retourna sur ses pas ; Minnie était toujours dans l'entrée et la vieille dans le boudoir. Le même bruit de sonnerie frappa encore son oreille ; mais cette fois il était tout près de lui. Il rejoignit ses compagnons immédiatement.

— Eh ! bien ? demanda Ascot.

— Je vois ce que c'est : nous ne devons pas être loin de la chambre de Mortimer ; le timbre a sonné dans le boudoir, ce doit être le malade qui appelle. Du reste les plaintes continuent.

En effet, on entendait vaguement un gémissement. Mortimer devait appeler depuis longtemps probablement, mais, comme on le sait, personne ne pouvait lui répondre.

Ils poussèrent une porte pratiquée dans le mur, à leur droite ; elle céda et, dans l'ombre, il aperçurent une immense salle. Par six fenêtres donnant sur le parc, une lumière blafarde pénétrait à l'intérieur et se reflétait sur de grandes boîtes alignées régulièrement.

— Tiens, Natsé, fit Bilman, voici votre affaire.

— Hein ?

— Voici votre affaire ; si vous voulez accorder des pianos, vous avez là ce qu'il vous faut.

Il frotta une allumette. La petite lueur leur fit voir une longue file de grands pianos à queue rangés comme des cercueils dans un charnier.

— Mais elle avait raison, dit Natsé la demoiselle Berthe, elle avait parfaitement raison. Alors, je ne voit pas pourquoi la vieille a ri si fort en lisant la lettre de sa nièce.

— Tiens, drôle de piano, fit Polson, qui venait d'en ouvrir un, le premier venu, près de la porte.

— Singulier en effet, dit Ascot.

Natsé et Polson se penchèrent pour voir a l'intérieur de la boîte ouverte, puis ils se regardèrent en riant :

— Singulier, pas de cordes, pas de table d'harmonie, rien, une boîte vide ; vous comprenez, maintenant, Natsé, pourquoi la vieille a ri de vous. Il n'y a pas plus de pianos à accorder que sur la main. Voyons les autres.

Et il se mirent, chacun de leur côté, à soulever les couvercles des boîtes noires. Elles étaient toutes vides.

— By Jove ! fit tout à coup Ascot, au fond de la salle.

En même temps, il laissa retomber violemment le couvercle d'un piano qu'il venait d'ouvrir.

— Devenez-vous fou, dit Bilman, vous allez gâter toute l'affaire. Tiens, allons-nous-en.

— Par ici, par ici, dit Ascot, venez voir.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous avez ? avez-vous vu le diable ?

— Je n'ai pas vu le diable, mais il s'en faut de peu.

Ils firent de la lumière et soulevèrent à nouveau le couvercle de l'instrument.

— Voyez, dit Ascot.

Àla lueur vacillante de l'allumette, ils aperçurent, bien couchés et attachés par des courroies au fond de la caisse du piano, les canons et la chambre de charge d'une mitrailleuse Maxim. Les gueules multiples étaient là, braquées sur eux dans l'ombre où l'acier jetait des blancheurs. Ces hommes, accoutumés pourtant à tout oser et à tout braver, reculèrent à cette vue. Ce mouvement était plutôt produit, sans doute, par l'étrangeté de la découverte que par la frayeur qu'elle pouvait leur causer.

— Je n'aurais jamais cru qu'une allumette pût donner tant de lumière, dit Bilman.

— Et comment ? demanda Polson.

— Mais oui vous comprenez maintenant, je suppose, le dévouement de Walter Mortimer pour la république du Transvaal ?

— Je me souviens, en effet, dit Polson.

— Voilà comment le nommé Walter Mortimer travaillait pour la république du Transvaal !

— Pas si bête ! dit Ascot. Le vieux ne m'avait pas dit cela. Ah ! je comprends tout maintenant. Rusé, rusé, celui-là. Pas bête, le

Portugais.

— En a-t-il fait avaler de bonnes aux Anglais ?

— Allons le féliciter, dit Ascot.

— Et lui demander en même temps la carte d'Halscopje, ajouta Bilman.

Natsé, seul, ne disait rien.

— Qu'est-ce qui vous rend si pensif, mon cher Natsé, dit Bilman.

— Je songe, répondit Natsé, à la joie de Lady Cecilia, Cordelia, Cornelia McStainer quand elle a appris que je venais ici pour accorder des pianos. Ma foi, en voilà une bonne. Mais, comme dit Bilman, nous perdons notre temps à visiter la maison, il vaudrait mieux, je crois, voir aux affaires, d'abord.

— Allons, dit Ascot, je connais le chemin. Le bonhomme n'a jamais voulu me laisser entrer dans cette grande salle, et pour cause. Mais je connais son appartement à lui, il est de l'autre côté du corridor, à gauche, au fond. Il y a d'abord sa chambre à coucher, puis le cabinet de travail. Je me demande quelle binette il va faire quand il va me revoir, surtout en votre compagnie.

Il va falloir le mettre dans l'impossibilité de nuire, dit Polson.

— C'est fait, dit Ascot, il est paralysé ; il ne lui reste qu'une main et la tête de valides.

— Tant mieux, allons !

Ils sortirent. De temps à autre, on entendait un faible gémissement venant du boudoir et du passage.

Ascot frappa un léger coup à la porte de la chambre où reposait Mortimer. Il n'avait pas eu de peine à la trouver ; d'abord, comme nous venons de le voir, il connaissait cette partie du château pour y être venu autrefois, quand il était employé aux douanes portugaises, et, de plus, tout au fond du corridor, un rayon de lumière passait par l'entre-bâillement de la porte. Une voix faible, mais où perçait malgré tout la colère, répondit au coup frappé par Ascot :

— Enfin, méchante fille, enfin ; vous voulez donc me laisser mourir, il y a une demi-heure que j'appelle, que je sonne, que je crie…

La semonce, destinée sans doute à la pauvre Minnie, fut interrompue par un cri : le moribond venait de voir le visage bien connu d'Ascot, par-derrière lui, la silhouette de Polson, puis la face de Natsé grimé en Français du midi, et la physionomie narquoise de Bilman. Toute l'horreur d'un cauchemar se peignit sur ses traits. Il chercha chaque côté de lui, puis regarda de nouveau ceux qui entraient. Un drame indescriptible se passait dans son âme. Il venait de comprendre que quelque chose d'insolite se passait chez lui : le silence de la bonne, puis, à cette heure la présence de ces hommes, c'était chose inouïe, surtout dans ce château où, depuis sa maladie, personne ne venait, si ce n'est le médecin. Mortimer n'en avait plus que pour quelques semaines ; déjà la mort se devinait sur son visage décharné et dans le son de sa voix qui râlait par moments. Il reconnut Ascot :

— Est-ce vous, Ascot, qui venez ici en malfaiteur ?

Ascot ne tenait pas à discuter la moralité de son acte, surtout avec un homme qui avait été son protecteur. Il se tourna vers ses

compagnons et leur dit :

— Messieurs, veuillez passer dans la pièce voisine et prendre ce qu'il vous faut — il appuya sur les mots « qu'il vous faut » — dans le secrétaire qui doit se trouver au fond du cabinet. Vous vous souvenez, Natsé : première case, deuxième rang à gauche.

Àces mots, Mortimer rougit, sa face, si pâle, s'empourpra ; il oublia que la maladie le clouait sur son lit et il fit un effort surhumain pour en sortir ; la seule main qui lui restât se crispa pour étreindre le bois du lit, et il fit un bond. Mais c'était peine perdue, il alla rouler par terre, sans force, impuissant à rien faire pour sa défense. Ascot le prie dans ses bras et le remit sur le lit. Mortimer se laissa faire, mais une fois couché, comme Ascot se redressait, il lui prit l'oreille et la tira avec tant de violence qu'elle céda presque. Ascot se dégagea en disant :

— Je ne vous veux pas de mal, monsieur Mortimer.

— Misérable !

— Vous voyez que je ne vous veux pas de mal ; vous m'avez blessé et je ne me venge pas…

— Misérable ! rugit encore Mortimer.

— …Du reste, non seulement je ne vous veux pas de mal, mais je ne veux pas non plus vous dépouiller ; ce n'est pas ce qui vous appartient que je veux…

— Misérable ! râlait Mortimer, ah ! le misérable ! ah ! j'aurais dû mourir plus tôt.

— Si vous voulez m'écouter.

— Non ! Ascot, non ! Prenez tout ce que vous pourrez ici, mais sortez, sortez.

Sa tête retomba sur l'oreiller ; il était épuisé. En ce moment Bilman rentrait tenant une lettre à la main. Il dit à Ascot :

— Partons, j'ai ce qu'il nous faut.

Et il exhiba une enveloppe scellée portant au coin de gauche les mots « Dr Aresberg, Prétoria. »

— Êtes-vous bien sûr que c'est ça ? dit Ascot.

— Parfaitement ; voyez plutôt l'oblitération du timbre.

Ascot lut à haute voix : Prétoria, 27 juillet 1898.

— Filons, reprit Bilman, j'ai entendu du bruit de l'autre côté.

Ascot montra son oreille à Bilman, puis se tournant vers Mortimer :

— Adieu, Mortimer, j'ai ce qu'il me faut ; je vous pardonne votre méchanceté.

— Canaille, c'est vous qui avez assassiné les courriers d'Aresberg en 1897. Ah ! je le vois bien maintenant. Sortez, misérable, sortez, volez tous les trésors du Transvaal ; mais sortez d'ici.

Ils n'avaient pas besoin de cette permission et les mots se perdaient dans la gorge du mourant qu'ils étaient déjà retournés dans le boudoir.

— Bonjour, la vieille, dit Bilman en passants.

Polson resta en arrière, puis prenant Lady McStainer dans ses bras, il la coucha sur un divan et lui ôta son bâillon. Mais la

pauvre vieille ne s'en aperçut même pas. Il ôta aussi le bâillon qui cachait la jolie bouche de Minnie, et rejoignit ses compagnons.

— Filons, maintenant, cria Ascot.

Ils se précipitèrent tous les quatre vers la porte. Au même moment le heurtoir retomba lourdement par trois fois, à intervalles rapprochés.

— Nous sommes perdus, dit Polson.

— Avance toujours, dit Bilman, sortons d'ici.

Il ouvrit la porte qu'il envoya battre, contre le mur.

Un cri de surprise et de rage sortit à la fois de sept poitrines d'hommes : Bilman et ceux qui le suivaient venaient d'apercevoir Dolbret, Stenson et Wigelius. Ascot cria encore une fois :

— Filons !

En disant ces mots, il déchargea son pistolet en l'air.

Surpris, Dolbret, qui était le premier en avant, le laissa passer. Mais il se ressaisit tout de suite et essaya de barrer le chemin à Polson qui le renversa par terre d'un coup de poing. Il fut debout à nouveau en un clin d'œil et saisit son agresseur à la gorge, mais Polson se dégagea et cria à Ascot :

— Sauve-toi avec la lettre !

Ces paroles mirent Dolbret hors de lui-même ; il lâcha Polson pour se rabattre sur Ascot, mais celui-ci était déjà loin. Wigelius était en train de faire un mauvais parti à Bilman. Quant à Natsé, il avait complètement mis Stenson hors de combat. La lutte était inégale et du reste, elle aurait été sans fruit pour Dolbret. Elle fut

interrompue par des cris et des pleurs venant de l'intérieur de la maison.

— Ah ! mon Dieu, dit Pierre, ils ont fait quelque malheur. Lâchez prise Wigelius, et entrons.

Polson sortit une enveloppe de sa poche et, la montrant à Dolbret :

— Tiens, regarde, la voilà la lettre.

Il se sauva en riant, Bilman et Natsé le suivirent et les quatre compagnons disparurent dans l'allée.

Les cris continuaient de se faire entendre à l'intérieur. Dolbret et ses amis y pénétrèrent. En entrant, ils aperçurent Minnie pâle, assise au même endroit. Dolbret lui demanda :

— Est-ce qu'on vous a fait du mal ?

Mais elle ne pouvait répondre, ses yeux seuls parlèrent : ils se remplirent de larmes. Dolbret vit alors la ficelle enroulée autour de ses jambes et de ses bras et il s'avança vivement vers elle. En un instant, aidé de Wigelius et de Stenson, il lui rendit la liberté de ses mouvements. Minnie éclata en sanglots et étendit le bras dans la direction du boudoir.

— Qu'y a-t-il, mon Dieu, dit Dolbret, un autre malheur ?

— La pauvre fille ne peut parler, elle est quasi morte, dit Stenson ; allons plutôt voir nous-mêmes.

Ils passèrent au boudoir où Minnie les suivit. La bonne, en entrant, dit à sa maîtresse :

— N'ayez pas peur, Lady McStainer, ce sont des amis. Puis se retournant vers eux :

— Occupez-vous, s'il vous plaît, de Lady McStainer, tandis que moi, je vais aller voir ce que devient monsieur Mortimer, Ah ! mon Dieu, mon Dieu, ils l'ont peut-être tué !

— Tué ? vous dites tué ? Où est-il ?

— Là, fit la bonne en montrant le corridor.

Dolbret la laissa partir et s'occupa de donner ses soins à Lady McStainer.

— Ah ! monsieur, dit la vieille, quand elle eut repris assez de force pour parler, ah ! monsieur, jamais la famille McStainer n'a subi d'humiliation semblable.

Elle éclata en sanglots :

— Et mon pauvre Walter, ils l'ont tué, sans doute.

Minnie revenait en disant :

— Monsieur Mortimer n'a pas eu de mal ; il veut vous voir, Lady McStainer, et se faire raconter tout ce qui s'est passé.

— Monsieur, dit Lady McStainer, en s'adressant à Pierre, donnez-moi votre bras, que je me rende à ma chaise.

Pierre fit ce qu'on lui demandait, mais comme la pauvre vieille avançait bien difficilement, il la prit dans ses bras et la plaça dans sa chaise à roulettes.

— Merci, monsieur, merci. Maintenant rendez-moi un autre service.

— Volontiers, madame

— Poussez la chaise devant vous.

— Par ici, fit Minnie.

Ils se mettaient en marche, quand Lady McStainer les arrêta :

— Messieurs, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et il ne sied pas à une McStainer de parler à des personnes qui ne lui ont pas été présentées.

Pierre salua en disant :

— Pierre Dolbret, de la cité de Québec, Canada, médecin et employé de la maison Pâquet.

Puis se tournant vers ses amis :

— Monsieur John Stenson, de Philadelphie, représentant de la maison Waitlong et Stenson ; monsieur Anton Wigelius, d'Helsingfors, en Finlande, seigneur de Rysenberg, près Borga.

En entendant les titres de Wigelius, Lady McStainer eut un sourire de satisfaction ; elle avait l'air de se retrouver en pays de connaissance. Pierre ajouta :

— Nous sommes envoyés par Miss Berthe Mortimer pour protéger la vie de son oncle, et, madame, je crois que nous sommes arrivés juste à temps pour nous acquitter de notre mission.

— Et qui me prouve que vous me dites la vérité, monsieur ?

— Madame ! s'exclamèrent les trois amis.

— Je veux bien vous croire, mais les assassins qui nous ont surpris tantôt se disaient aussi envoyés par Miss Berthe.

— J'ai des preuves, dit Dolbret, et si on veut bien m'accorder une entrevue avec monsieur Walter Mortimer, je fournirai ces preuves ;

Il tira en même temps un bout de papier de sa poche.

— L'autre avait aussi une lettre, dit Lady McStainer.

— De Miss Mortimer ?

— Oui, de Berthe elle-même.

— C'est impossible.

— Tenez, fit Lady McStainer en lui tendant la lettre remise par Natsé, voyez plutôt.

— Madame, dit Dolbret après avoir examiné la feuille de papier, c'est exactement l'écriture de mademoiselle Berthe, mais ce ne peut être elle qui ait écrit cette lettre.

— Et comment pouvez-vous le dire ?

— Celui qui l'a apportée ne s'appelle pas Aram Busbay ; il n'y a pas un de ceux qui sont sortis d'ici tantôt qui porte ce nom. Nous les connaissons parfaitement, ce sont des imposteurs. Maintenant, outre la lettre de Miss Berthe, j'ai une autre preuve de ma tonne foi.

— Et laquelle ?

— Un mot de passe.

— Un mot de passe ?

— Oui, madame, un mot de passe, un mot portugais, que je ne comprends pas, mais que je me rappelle très bien. Mademoiselle

Berthe m'a dit : Si l'on doutait de votre identité, de votre bonne foi, dites à mon oncle que vous avez un mot de passe qu'il me donnait lorsque j'étais enfant, et vous serez bien reçu.

— Alors dites le mot de passe, monsieur.

— Cedofeita !

— Cedofeita, répéta la vieille dame avec un accent amer, Cedofeita ! Oui, si Berthe vous a dit ce mot, si elle vous a parlé de notre pauvre Catherine, c'est que vous êtes digne de sa confiance.

Elle se tut un instant, et reprit :

— Allons, allons voir mon pauvre Walter.

Et la petite caravane se mit en marche.

17

Les trois étrangers n'avaient pas eu de peine à se faire agréer du maître de la maison. Une fois passées les émotions de cette soirée si mouvementée, une fois les explications données, les présentations faites, Mortimer les avait remerciés chaleureusement de leur intervention et les avait priés de s'installer au château ; il avait demandé à Dolbret, en même temps, d'attendre qu'il se fût remis de cette alerte, pour lui confier ses projets. Il avait dit « projets ». Ce mot rendait Dolbret perplexe. Il se demandait quels pouvaient être ces projets et quelle place lui, Dolbret, pouvait y tenir. Maintenant tout était rentré dans l'ordre, le silence s'était de nouveau abattu sur la triste demeure, la coiffure de la reine Victoria avait été restaurée avec tous les honneurs dus à

son âge, et les jours se passaient, monotones, pleins d'ennui. Les parfums des fleurs, les couchers de soleil, qui là-bas, sont une féerie à cause du rayonnement de la poussière dans l'air, les longues heures passées à contempler, dans les étangs frangés d'herbe, les poissons rouges et dorés, tout cela fatiguait Dolbret ; le vrai rêve de sa vie semblait s'être évanoui pour faire place à autre chose, à une ombre de vie sans but. Il se demandait parfois : « Aurai-je le courage de dire à Mortimer ce que je viens faire ici ? Et si jamais je m'y décide, que me dira-t-il ? Au fait, quand même il me donnerait pour mission d'aller chercher le trésor, il n'en est plus temps, ils ont emporté la description de la grotte et se sont sans doute emparés, à l'heure qu'il est, de ce que je considérais comme mon bien. »

Et il se désespérait ; il se prenait à regretter d'être venu, de n'être pas resté à bord du « Sardinian » ; il s'en voulait d'avoir cru au « trésor », d'avoir couru après une chimère, d'avoir lâché la proie pour l'ombre, de n'être pas retourné à Québec au prix de tous les sacrifices, de n'avoir pas eu recours à ceux qui voulaient l'aider, le régénérer par le travail. Les millions entrevus disparaissaient, ils s'évanouissaient comme une chose du passé, ils lui semblaient avoir peut-être existé, très longtemps auparavant, au temps des fées, mais ils n'avaient plus le charme qu'il leur avait trouvé la première fois qu'il en avait entendu parler. Sa vie d'autrefois lui revenait alors à la mémoire dans ses moindres détails : il se rappelait son enfance, ses années de grand séminaire, ses études de médecine ; puis les événements récents de son existence le hantaient avec encore plus de ténacité et passaient devant ses yeux avec plus de précision : il revoyait ses quinze jours d'attente après le directeur en chef de la maison Pâquet, puis enfin l'accueil bienveillant et encourageant de ce gros personnage.

Les moindres incidents de cette journée où, s'il avait voulu, il aurait pu commencer sa fortune, lui réapparaissaient avec une netteté merveilleuse ; il avait encore dans les oreilles le tapage de l'immense édifice, le va-et-vient des légions d'employés, de la foule de clients ; le soir du 29 octobre se dessinait dans son esprit avec l'acuité d'une vision ; l'impression qu'il avait reçue de sa visite au sein même de la grande institution, la tranche de vie amplifiée qu'il lui avait été donné d'étudier, les mille détails dont ses yeux avaient été frappés ce soir-là, les pensées qui l'avaient assailli quand il avait vu de près le monstre consommateur d'énergie et producteur d'argent, tout cela tourbillonnait dans sa tête. Mais une idée maîtresse en ressortait, il s'en dégageait une synthèse, une formule implacable dont les deux termes nécessaires : Intelligence et Travail donnaient sûrement et fatalement le même résultat : Fortune ! Il comprenait que la vie pratique et terre à terre mène à la réalisation des rêves, mais que les rêves, eux, ne peuvent rien créer et doivent mourir sans avoir rien produit, si ce n'est le désenchantement. C'est alors que Stenson venait à son secours ; il écoutait ses plaintes, il lui disait : Patience, quelque chose me dit qu'Ascot ne réussira pas, qu'il sera arrêté. Il est trop connu dans le pays pour y rester longtemps en sûreté. Du reste, peut-être la carte ne donnait-elle pas suffisamment d'explications, peut-être monsieur Mortimer possède-t-il des renseignements supplémentaires absolument nécessaires à la localisation de la grotte.

Comme Pierre ne se consolait pas, Stenson reprenait : Après tout, si le trésor vous échappe, je suis toujours là ; nous retournerons à Durban et nous ferons des affaires. Vous travaillerez pour nous, vous gagnerez de l'argent, vous deviendrez riche peut-être. Et alors…

— Et alors ?

— Alors, continuait Stenson tristement, vous serez heureux, vous.

— Si tout cela vous fait défaut, lui disait Wigelius, vous repartirez avec moi, nous irons en Finlande, chasser. Vous demeurerez en mon château de Borga, moi à Helsingfors, et j'irai vous faire visite. Vous ferez du commerce pour vous amuser, vous exploiterez mes forêts de sapin, vous ferez une concurrence effrénée à votre propre pays, sur les marchés de pulpe. N'est-ce pas que ce sera original et amusant ?

Et le temps passait. Les domestiques envoyés à Berthe étaient revenus en disant que mademoiselle Mortimer avait déclaré qu'elle ne partirait de Durban que sur le conseil de Pierre Dolbret. Cette nouvelle avait fait disparaître tous les soupçons qui auraient pu subsister dans l'esprit de Walter Mortimer.

Un jour, vers le commencement de février, Dolbret fut mandé de la part du maître de Cedofeita. Il pénétra doucement dans la chambre du malade. Sur l'oreiller blanc reposait une tête où il ne semblait ne plus y avoir de vivant que les yeux.

Mortimer faisait des efforts pour parler, mais ses lèvres remuaient sans proférer un son. Pierre le haussa un peu sur l'oreiller. Il parut s'en trouver mieux et dit, presque tout bas :

— Berthe m'a écrit, elle me demande ce que je fais de vous.

Pierre rougit.

— Elle me dit de vous demander le papier qu'elle vous a remis sur le paquebot. L'avez-vous ?

— Le voici.

Il l'approcha des yeux du malade qui y lut :

« Le 2 décembre 99, à bord du « City of Lisbon ».

Le porteur, Pierre Dolbret, est celui que j'ai choisi pour mari ; ayez confiance en lui.

Berthe Mortimer. »

Mortimer sourit et continua :

— Et c'est vous qu'elle a choisi, c'est vous qu'elle a envoyé pour me protéger. Comment se fait-il qu'elle vous ait parlé de cette affaire ?

Pierre lui raconta comment il avait saisi le secret, comment il avait entendu Ascot jurer de se rendre maître de la carte de la grotte d'Halscopje, au prix même de sa vie à lui, Mortimer ; comment il avait aimé Berthe et comment celle-ci lui avait demandé de se faire le protecteur de son oncle.

Mortimer avait tout écouté en silence, puis, comme Dolbret se taisait :

— Il y a une chose qui me fait croire que vous ne dites pas la vérité, monsieur.

Pierre se leva haletant.

— Asseyez-vous, reprit Mortimer, je n'ai pas fini. En effet, vous oubliez une chose importante dans votre récit, et une chose que je connais.

— Je vous jure que je n'ai dit que la vérité.

— Pourtant, dit le malade, vous avez oublié une chose.

— Et laquelle ?

— Vous ne m'avez pas dit le nom de celui qui a sauvé Berthe, le jour du bal masqué.

Pierre respira.

— Berthe m'a rappelé ma promesse de donner le trésor d'Halscopje à son mari. Elle n'avait pas besoin d'aider mes souvenirs, j'y pensais ; même, je me demandais à qui je confierais le secret, et s'il me faudrait mourir avant de l'avoir révélé à une personne sûre. Je crois que ma chère Berthe a trouvé pour moi. Vous connaissez toute l'histoire de ces trésors, sans doute ?

— Oui, et votre secret ne sera pas trahi ; je veux parler du secret politique. En effet, je suis Français d'origine et de cœur, et tout ce qu'il y a de beau et de noble je l'aime et je le respecte. La cause des Boers a toute notre sympathie, à nous autres de là-bas, qui sommes presque de leur sang et qui avons combattu comme eux ; vous pouvez donc être tranquille sur l'emploi que je pourrais faire du grand trésor de Kruger, si jamais l'occasion s'en présentait. Quant au petit trésor, puisque vous êtes si bon, laissez-moi vous dire que je ne veux le conquérir que parce que je veux être digne de Berthe ; si je m'humilie jusqu'à recevoir la charité…

— Mais, dit Mortimer, je ne vous offre pas la charité.

Et, comme Dolbret voulait l'interrompre :

— Non, laissez-moi parler. Souvenez-vous d'une chose, c'est que le secret que je vous confie n'est pas le vôtre, il est celui du Transvaal. La tâche que je vous demande d'assumer est immense

et peut-être au-dessus des forces d'un homme ordinaire ; mais ce que je sais de vous me donne l'espoir et la confiance que vous serez à sa hauteur, si jamais les circonstances veulent que vous ayez à la remplir. Vous voyez donc que je ne vous fais pas la charité ; je ne fais que vous payer d'avance pour votre travail.

— Et pourtant…

— Non, laissez-moi parler, pendant que je le puis encore. Vous êtes venu ici sachant que mille dangers vous y attendaient ; vous avez sauvé la vie de ma nièce, Berthe Mortimer, au péril de la vôtre et vous allez entreprendre encore d'aller chercher le petit trésor d'Halscopje, entre le feu de deux armées. Et vous appelez cela recevoir l'aumône ? Non, je vous ordonne si vous aimez Berthe, de ne plus parler de charité. Vous voulez devenir digne d'elle, dites-vous. Ah ! vous avez déjà trop fait pour conserver des scrupules à ce sujet. Et remarquez une chose : ce n'est pas ma fortune que je morcelle à votre profit, ce n'est pas l'héritage de Berthe dont je vous donne une partie. Non, le don de Paul Kruger, je l'ai déjà refusé, je le considère comme ne m'étant pas dû, et encore, à l'heure qu'il est, il n'appartient qu'à celui qui l'ira chercher. Tout ce que je vous donne, c'est le secret ; et je ne vous fais pas un gros présent, puisque vous l'aviez déjà.

Tout ce que je vous donne, en somme, c'est l'indication exacte de l'endroit où est située la grotte d'Halscopje…

— Mais comment pourrez-vous le faire, dit Pierre, puisque Ascot s'en est emparé…

— Il s'en est emparé ? et qui vous a dit cela ?

— Mais le soir de mon arrivée, ne s'est-il pas introduit ici, dans votre cabinet, et ne s'est-il pas emparé d'une lettre d'Aresberg ? Un de ceux qui l'accompagnaient, Polson, s'est sauvé en me narguant et en me montrant une enveloppe portant votre adresse, et, dans le coin, le nom du docteur Aresberg.

Mortimer ne répondait pas. Pierre continua :

— Ce soir-là, comme nous entendions des gémissements dans la maison, nous n'avons pas essayé de lui arracher la lettre, nous sommes entrés délivrer Lady McStainer et Minnie, et pendant ce temps, les voleurs s'enfuyaient.

— Vous avez dû bien vous ennuyer, n'est-ce pas, depuis lors ?

— Mais… commença de dire Pierre.

— Pardonnez-moi, reprit Mortimer, de vous avoir laissé si longtemps dans l'incertitude ; mais, vraiment, j'étais trop malade, je souffrais trop. Pardonnez-moi aussi de ne pas vous avoir remerciés assez, vous et vos amis, de votre dévouement…

Dolbret restait songeur.

— Je devine vos pensées, je devine vos hésitations. Quand on est jeune, on a peur de marcher, et parce qu'on a peur, on ne voit pas bien les choses, on ne les comprend pas parfaitement. Moi, j'ai vécu, j'ai souffert surtout ; et j'ai peut-être tort de dire « j'ai vécu », à moins que vivre ce ne soit souffrir. Comme je vous l'ai dit, je n'accepte pas vos hésitations, je ne veux pas entendre parler de vos scrupules, je ne veux vous entendre parler que d'une chose : de votre amour pour Berthe et de vos projets pour l'avenir. Pendant les quelques jours qui me restent à vivre, je veux que vous veniez me voir souvent et que vous me parliez d'elle. Je veux

voir, avant de mourir, cette belle chose, des gens qui s'aiment, comme Catherine et moi nous aimions, il y a vingt ans.

Il se tut un instant, comme pour regarder dans le passé, puis il reprit :

— Voulez-vous que je vous parle un peu d'elle et de moi ?

— Oh ! oui, dit Pierre ; mademoiselle Berthe m'a dit votre chagrin, votre désespoir, elle m'a dit comme vous lui parliez souvent, dans son enfance, de sa tante, la belle Catherine de Cunha, et comme vous sembliez l'aimer…

— Oui, la belle Catherine de Cunha, la belle Catherine. Je la connus au Portugal, à Porto. La journée que je l'épousai, en la cathédrale de San Martinho, la nef ne fut pas assez grande pour contenir la foule de ceux qui voulurent la voir. J'étais jaloux de tous ces yeux qui la dévoraient, mais, en même temps, j'étais plein d'orgueil ; il me semblait que mon bras était assez fort pour la défendre contre dix mille hommes. Je ne fus pas assez fort pour la défendre contre les lagunes de Lourenço-Marquès. Un an après notre mariage, elle mourut, et, depuis lors, j'ai toujours vécu seul. Ma consolation, ç'a été Berthe. La pauvre enfant est venue souvent me voir dans ma solitude et chaque fois elle m'a fait du bien. Mais je mourrai sans la revoir, c'est mieux ; je ne veux pas attrister son bonheur, et je veux qu'elle vive, elle. Quand je serai mort, elle vendra Cedofeita ; jamais, elle ne l'habitera. C'est ma volonté.

Il se reposa.

— Allons, docteur, reprit-il, j'achève de vous ennuyer. Il me reste une chose importante à vous dire ; je vais vous donner la

description de la grotte d'Halscopje.

— Vous en avez une copie ?

— Non, j'ai l'original.

— Mais il me semble qu'Ascot l'a pris.

— Vous avez vu l'enveloppe dans sa main ?

— Non, dans les mains de Polson, un de ses complices.

— Et comment était faite cette enveloppe ?

— Oblongue, portant votre adresse, et, dans le coin, le nom du docteur Aresberg.

— Il y a autre chose. Lorsqu'ils sont entrés dans ma chambre, avant de pénétrer dans le cabinet de travail, l'un d'eux a dit : « Je sais, c'est la première case de la deuxième rangée, à gauche ». Alors je me suis rappelé avoir donné ces indications à Berthe, un jour que je lui avais parlé du trésor. En effet, la lettre du docteur Aresberg avait été déposée dans cette case. Un an après l'avoir reçue, j'eus la curiosité de la rouvrir et je constatai qu'elle ne contenait pas la carte de la grotte d'Halscopje. Comme le docteur Aresberg m'avait fait promettre de me servir du trésor pour le bien du Transvaal, je lui écrivis pour l'avertir de cet oubli, et il m'envoya la carte en question. En même temps, il me donnait une prescription pour mes rhumatismes. De peur que le secret ne tombât en des mains étrangères, je mis la lettre en lieu sûr, avec la carte, et je laissai la prescription dans l'enveloppe, case première, deuxième rangée à gauche.

— Je comprends, dit Dolbret radieux ; Ascot court en ce moment vers Halscopje avec la prescription pour rhumatismes dans

sa poche. Ma foi, voilà la meilleure vengeance qu'on puisse désirer.

Mortimer riait, d'un rire guttural, éteint, qui soulevait sa poitrine douloureusement. Montrant à Pierre une sorte de buffet sculpté, il lui dit :

— La carte est là, dans ce tiroir ; prenez-la et apprenez-la par cœur.

Et comme Pierre s'étonnait de cette recommandation :

— Oui, apprenez-la par cœur, il vaut mieux. Quand Ascot se sera aperçu qu'il n'a en sa possession que la prescription d'Aresberg, il ne se découragera pas. Je le connais : Ascot est un homme d'énergie, un homme intelligent et plein de flair. Il va vous guetter autour d'Halscopje ; il va essayer de vous tuer pour s'emparer de la carte. Il est donc plus prudent de ne pas la porter sur vous.

— Je comprends, j'avais déjà pensé à cette éventualité. Je prends la carte et demain je la remettrai en place ; nous la saurons par cœur, tous les trois.

— Non, vous ne la remettrez pas en place, vous la détruirez.

— Il sera fait comme vous l'ordonnez.

— Maintenant, vous pouvez partir, je suis fatigué. Venez me voir tous les jours, jusqu'à ce que je meure. Ça ne durera pas longtemps. Non, dans huit jours, peut-être moins, tout cela sera fini… Alors…

Mortimer s'arrêta et ferma les yeux. Il reprit :

— Alors, vous partirez pour Halscopje, et… vous la ferez heureuse, n'est-ce pas ?

Dolbret sentait sas yeux se mouiller. Il se mit à genoux, prit la main de Mortimer et la retint longtemps dans la sienne.

Le jour venait de finir, tout d'un coup, sans crépuscule. Pierre se retrouva avec ses amis au « Bussaco », petite chapelle enfouie sous les palmiers, près de la grille, sur le seuil de laquelle ils allaient s'asseoir tous les jours, pour causer.

— Eh ! bien ? demanda Wigelius, en le voyant revenir tout triste encore de l'entretien qu'il venait d'avoir avec Mortimer.

— Mes amis, je suis un chenapan.

— Fou, dit Stenson, parlez donc sensément, pour une fois.

— Je suis un chenapan, vous dis-je.

— Expliquez-vous, dit Wigelius. Avez-vous vendu le secret d'Halscopje, trahi le Transvaal, ou encore trompé Mortimer ?

— Non, je n'ai trahi personne ; tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis un chenapan.

— Je ne le crois pas.

— Et voici pourquoi je suis un chenapan. Mortimer va mourir, il n'en a pas pour huit jours, et cependant je suis l'homme le plus heureux du monde !

— Rien de répréhensible là-dedans ; ce n'est pas votre faute, dit Stenson. Vous aimez, vous êtes aimé, et la fortune vous sourit probablement.

— Non seulement probablement, mais certainement. Les diamants de Kruger sont à nous, ou, pour être plus exact, ils vont être à nous.

— Quand je vous le disais, que tout n'était pas perdu.

— Vous aviez raison.

— Je le regrette, dit Wigelius, j'aurais aimé à vous amener en Finlande avec moi. Nous aurions chassé l'ours.

— Nous ferons une chasse aussi intéressante, dit Dolbret, dans les environs de Kimberley, une chasse au diamant ; et nous serons chassés nous-mêmes par la bande de Horner. Maintenant il nous reste une chose à régler : je pars avec vous mais à une condition expresse.

— Laquelle ? firent les deux amis en même temps.

— À la condition expresse que nous séparions les diamants en trois parts égales, une pour vous, Stenson, l'autre pour Wigelius, et la troisième pour moi.

— Alors, je ne vous accompagne pas, dit Wigelius.

— Ni moi non plus, dit Stenson.

— Je vous en prie, au nom de notre amitié, ne me refusez pas la joie de vous montrer de la reconnaissance.

— C'est impossible !

— Voulez-vous que je vous dise une chose ? Tout le long du voyage, quand je rêvais, vaguement, si vous voulez, aux diamants de Kruger, je pensais au bonheur que j'aurais de vous rendre ce que vous avez fait pour moi. Vous m'avez vêtu, vous m'avez don-

né votre amitié, vous m'avez sacrifié votre vie, pour ainsi dire, et vous me l'offrez encore une fois. Laissez-moi m'acquitter envers vous. Ce n'est pas un paiement que je vous offre ; vous m'aiderez à conquérir le trésor, et vous le partagerez avec moi.

Les deux amis ne répondaient pas. Wigelius se demandait comment il s'y prendrait pour faire comprendre à Dolbret le peu d'importance qu'il attachait aux millions de Kruger. Quant à Stenson, sa générosité le mettait au-dessus de la tentation, mais il n'était pas assez riche pour se montrer aussi indépendant que son ami. Chez lui, la lutte était plus sérieuse ; d'un côté il voulait refuser, tant l'idée de partager avec Dolbret, le pauvre diable, lui paraissait monstrueuse ; d'un autre côté, la perspective d'avoir sa part dans une fortune de deux millions et demi était bien faite pour l'ébranler. Mais Stenson, depuis l'aveu de son amour, semblait ne plus vivre ; il avait suivi Dolbret machinalement, comme pour ne pas rester seul ; il était allé à Durban sans s'occuper un instant du but de son voyage ni des intérêts de la maison Stenson et Waitlong. La tentation ne dura donc pas longtemps. Avec, dans la voix, une sorte de résignation, d'abandon, il dit à son ami :

— Je vous en prie, ne parlez pas de cela.

Et comme Pierre insistait, Wigelius mit fin à la discussion en disant :

— C'est bien, c'est bien, Pierre, vous êtes un cœur généreux, nous verrons après ; il sera toujours temps. Occupons-nous maintenant de préparer notre expédition. Il nous faut des chevaux, des carabines, des revolvers, des couteaux. Quelle partie de

plaisir ! Et dire que votre bonheur est au bout de tout cela ! Voilà une chasse qui me plaît.

— Wigelius a raison, dit Stenson, il faut nous préparer.

— Nous avons encore le temps, reprit Dolbret, nous avons à attendre que le pauvre homme soit mort. Il n'en a pas pour longtemps, dans huit jours, tout sera fini. Du reste, il m'a parlé de l'expédition. Nous prenons le train jusqu'à Bloemfontein ; arrivés là, un homme sûr nous attend, qui nous servira de guide.

— Il vous a dit son nom ?

— Oui, Zémehul, un Zoulou dévoué corps et âme à Mortimer. Je vais le prévenir demain, par lettre, de notre arrivée prochaine.

— Par lettre ?

— Oui, par lettre ; quand je dis que je vais le prévenir, je m'exprime mal : ce n'est pas à lui-même que je vais écrire, ce serait peine perdue, il ne le saurait même jamais ; mais je vais écrire à un ami de Mortimer, qui demeure à Bloemfontein, et lui demander de mettre Zéméhul à ma disposition.

— Très bien.

— En même temps, cet ami de Mortimer nous tiendra des chevaux tout prêts, il nous donnera des carabines, des pistolets, tout ce qu'il faut pour une expédition de ce genre. Demain, je verrai à tout cela. Maintenant, bonsoir, j'ai besoin de repos.

— Et peut-être, ajouta Wigelius en souriant, avez-vous besoin aussi d'écrire à certaine demoiselle…

Dolbret serra la main à ses amis, qui restèrent à causer dans le jardin un instant, puis sortirent et prirent la direction de la ville. Vers onze heures, ils étaient de retour. Une étoile brillait dans la masse sombre du château : c'était la lampe de Dolbret.

— Vous ne vous êtes pas trompé, dit Stenson ; ce chançard de Dolbret écrit son poème quotidien à la belle Berthe Mortimer.

18

De Pretoria à Bloemfontein, il y a à peu près cent-vingt lieues de chemin de fer. Dolbret et ses compagnons avaient pu voyager jusqu'à la capitale du Transvaal sans difficulté, et le trajet jusqu'à Bloemfontein serait certainement sans incident, car la route était encore au pouvoir des Boers. Du reste, depuis leur arrivée en Afrique, ils ne s'étaient presque pas aperçus du bouleversement qui s'était opéré dans la contrée. D'abord, ils avaient passé la majeure partie du temps en pays portugais, puis, bénéficiant des relations de Mortimer, ils pouvaient circuler en pays boer sans danger d'être inquiétés, ce qui était un immense avantage pour la besogne qu'ils avaient à faire. Le péril était encore loin ; il ne commencerait, à vrai dire, qu'à Bloemfontein, une fois dans le veldt. Là, il faudrait être prudent, éviter les sentiers fréquentés, se garer des détrousseurs, des bandits qui suivent toujours les armées ou des déserteurs que la nécessité a faits bandits ; il faudrait fuir le voisinage des combattants, ne pas offrir sa poitrine à une balle perdue ou à un éclat de shrapnell égaré. En effet, dans un rayon de cent milles autour de Kimberley, la lyddite faisait rage, vers le milieu de février dix neuf cent, époque à laquelle,

après la mort de Walter Mortimer, nous retrouvons nos trois amis sur le chemin de la capitale de l'État d'Orange.

Le train qui les emportait roulait à toute vitesse au milieu des éclairs et du tonnerre ; il faisait nuit et, depuis deux heures de l'après-midi, la tempête hurlait sans désemparer. La pluie tombait comme par blocs, on eût dit qu'elle était jetée sur le sol du haut de grands réservoirs renversés tout d'un coup. Les petits wagons semblaient ne conserver leur équilibre, sur la voie étroite et très élevée, que grâce à leur vitesse excessive. Dans toute sa longueur, le train était secoué violemment et il frémissait comme une gaule sous l'action de son propre mouvement et sous le souffle de l'ouragan. Dolbret, d'abord surpris, puis effrayé de ce déchaînement des éléments, avait fini par l'admirer. À tout instant il tirait Stenson par la manche et lui montrait les pics énormes de Drakensbergs, se profilant au loin, derrière les monts Quatlamba qu'un sillon de feu illuminait magnifiquement pendant une seconde. Puis tout retombait dans l'obscurité et la foudre, éclatant comme des centaines de décharges d'artillerie, faisait un effet encore plus terrifiant, dans cette nuit noire et impénétrable. Seuls dans leur compartiment, Dolbret et ses amis causaient, quand le sifflement de la tempête leur permettait de se comprendre. Vers minuit, Dolbret, qui s'était assoupi, fut éveillé par l'arrêt du train à Brandfort.

— Monsieur le chasseur d'ours, dit-il à Wigelius, j'ai une faim de loup ; est-ce que le bon Verez n'aurait pas, par hasard, prévu le cas ?

— Oui, dit Wigelius en prenant sous le siège un sac assez lourd.

— Lady McStainer, dit Stenson, a donné des ordres pour que nous ne manquions de rien.

— Pauvre vieille, dit Dolbret, j'ai bien peur qu'elle ne suive Mortimer de près.

— Vous croyez ? pourtant, malgré ses infirmités, elle semble vouloir vivre indéfiniment.

— Non ; le lendemain des funérailles de Mortimer, lorsque nous sommes allés la voir, elle avait l'air d'une morte ; elle n'en a pas pour un mois.

Il achevait de parler, quand un grondement étrange retentit dans l'orage qui s'apaisait.

— Avez-vous entendu, docteur ? dit Wigelius.

J'entends quelque chose, on dirait un mugissement.

— Non, reprit Stenson, c'est le tonnerre qui gronde encore au loin.

Le grognement se répéta.

— Drôle de tonnerre, tout de même.

— Ce sont des bœufs, dit Dolbret.

— À moins que ce ne soit un lion, fit Wigelius.

— Ce n'est pas le cri du lion ; vous n'avez donc jamais entendu rugir un lion ?

— Oui, en cage, mais pas en liberté. Du reste, il est facile de voir que ce sont des bœufs, ajouta Wigelius en se mettant le nez à la fenêtre. Regardez plutôt.

La tempête recommençait. À la lueur des éclairs, ils virent, s'allongeant à perte de vue entre les broussailles et les rochers, une suite de wagons traînés par des bœufs ; de chaque côté de la caravane, des hommes armés marchaient. Ils pouvaient être une couple de mille. À chaque coup de foudre, les bœufs, effrayés, levaient la tête et lançaient dans l'immensité du veldt de longs beuglements qui ajoutaient encore à l'horreur de l'ouragan.

— De belles bêtes, dit Wigelius.

— Cela représente des centaines de mille dollars, ajouta Stenson.

— Dolbret ne disait pas un mot. Il demeurait les yeux fixés sur la longue traînée qui allait s'effaçant dans la nuit. Depuis son départ du pays, la vie de lutte continuelle qu'il avait menée avait modifié son caractère ; il s'était cuirassé contre sa propre sensibilité et il allait droit à son but sans voir les obstacles, ou du moins sans y attacher trop d'importance ; le danger à courir ne lui semblait être qu'une distraction, un incident plein de sel. Mais pour un moment, son tempérament de poète, d'indolent, venait de reprendre ses droits. Il venait d'apercevoir un côté de la vie de combat et de souffrances des braves Boers ; il avait compris en un instant ce que c'était que de prendre le fusil et de s'en aller dans la plaine et dans la montagne se faire tuer pour le pays ; il avait vu par la pensée les femmes laissées seules à la ferme avec les tout petits enfants, les champs abandonnés, la vie heureuse finie pour toujours peut-être, et, pour avenir, l'esclavage, la domination étrangère. Il n'osait se retourner ni répondre à ses amis, de peur de trahir l'émotion qui l'étreignait.

— Qu'avez-vous, mon ami ? dit doucement Stenson.

— Ah ! vous ne pouvez comprendre cela, vous, vous ne pouvez comprendre cela.

— Pourtant, il me semble…

— Oui, je sais que vous sympathisez avec les Boers, mais vous ne pouvez comprendre ce que la vue de ces pauvres gens a réveillé de sentiments en moi. Ce qui me révolte, c'est qu'il y a de mes compatriotes qui sont venus se battre contre eux. C'est horrible, c'est inconcevable.

— Il y a José, essaya de dire Wigelius.

— En effet, il y a José. Lui, je ne lui en veux pas, il n'a rien compris à toute cette affaire.

— Je ne sais pas ce qu'il devient, dit Stenson.

— Savez-vous que j'en suis inquiet. Pourtant, mademoiselle Berthe m'a écrit qu'il l'avait retrouvée et qu'elle lui avait dit de me rejoindre à Lourenço ; elle lui a même donné de l'argent.

— Oui, je me souviens, le jour de notre départ.

— Et c'est le même jour que Horner est allé la menacer, dans le couvent.

— Au fait, ce Horner n'était pas avec ses amis, le soir de notre arrivée à Cedofeita,

— Que diable peut-il être devenu ?

— Il n'aura pas osé revoir ses compagnons, après avoir essayé de les trahir.

— Oui, trop honnête homme pour cela.

Le train entrait en gare, comme Dolbret rendait cet hommage à son rival.

Une heure plus tard, les trois compagnons, installés confortablement dans un hôtel de Bloemfontein, dormaient d'un profond sommeil. L'orage avait cessé et le soleil se levait, splendide.

Une grande excitation régnait dans la ville. On était au vingt-cinq février. Roberts travaillait à opérer un mouvement tournant contre le camp de Cronjé ; Bloemfontein, le principal point d'appui des Boers, se trouvait, comme conséquence, le centre d'une activité extraordinaire, et la vie de la population en était toute bouleversée. La ville était devenue cosmopolite ; l'hôtel où était descendu Dolbret était une Babel beaucoup plus authentique que la vraie Babel : on y entendait parler toutes les langues, avec l'anglais et l'afrikander comme dominantes.

Vers midi, Dolbret et ses amis étaient à flâner sous la verandah, regardant passer tantôt une escouade de cavaliers boers, la carabine à l'épaule et le cartouchier en bandoulière, tantôt des convois de bœufs aguillonnés par des femmes et même des enfants ; puis un officier allemand ou français, attaché militaire, cherchant son cheval enlevé par un Boer peu délicat.

Tout à coup Dolbret s'entendit interpeller :

— Well, doctor, what have you decided ?

Il se retourna : Horner était là, derrière sa chaise longue, attendant la réponse à sa question.

Stenson et Wigelius furent debout en une seconde, prêts à s'élancer sur le bandit, mais leur élan se ralentit à la vue de Dolbret, impassible et calme comme si rien n'était arrivé.

— Vous ne connaissez pas Horner ? dit Stenson.

— Parfaitement, répondit Dolbret en se levant, Si vous voulez me suivre dans ma chambre, je donnerai ma réponse à monsieur Horner.

Wigelius et Stenson s'interrogeaient du regard. La conduite de leur ami paraissait si étrange qu'ils ne savaient s'ils devaient lui obéir ou exiger des explications. Ils se demandaient si Dolbret avait changé d'idée, s'il consentait à transiger avec un homme comme Horner, et ces soupçons les torturaient. Mais ils étaient entrés, suivis de Horner, et tous s'étaient assis, sauf Dolbret qui prit la parole le premier.

— Bien, monsieur Horner, quelles propositions avez-vous à nous faire ?

— Les mêmes que je vous ai faites à Durban, le jour de votre départ.

— Oui, je me souviens, même je me souviens des arguments que vous avez employés pour me convaincre. Si j'ai bonne mémoire, vous m'avez mis le pistolet sous le nez, et, comme vous n'avez pas réussi à m'intimider, vous êtes allé tenter la même chose chez mademoiselle Mortimer. Non seulement vous avez essayé de lui arracher le secret du trésor de Kruger, mais vous lui avez offert votre amour.

Il s'enflammait à mesure qu'il parlait ; le souvenir de l'insulte faite à sa fiancée lui fit monter les invectives à la bouche ; il s'avança, menaçant, vers Horner. Stenson et Wigelius s'étaient levés à leur tour ; ils commençaient maintenant à comprendre

pourquoi Dolbret les avaient amenés là, pourquoi il avait semblé vouloir traiter avec son ennemi.

Pierre prit deux pistolets dans une sacoche et s'avança vers Horner en disant :

— Aujourd'hui, maître Horner, c'est moi qui ai le dessus, ou plutôt qui pourrais l'avoir, si j'étais un bandit comme vous. Et si la force me manquait, voici mon ami qui me remplacerait.

Wigelius, en effet, venait de sortir de la poche de son pantalon un gros revolver ; Stenson en avait fait autant. Horner, pâle, n'osait se lever de son siège. Pierre ajouta :

— Sortez d'ici maintenant, monsieur Horner, et ne vous retrouvez jamais sur son chemin, ou je ne sais pas si j'aurai toujours la même pitié pour vous ; je pourrai, vous écraser, mais je ne veux pas le faire, par humanité.

Horner se leva ; avant de sortir il dit à Dolbret :

— Vous vous repentirez de ce que vous faites, monsieur le docteur ; je suis tenace et j'ai d'autres moyens à ma disposition. D'ailleurs, ma présence ici vous prouve que vous êtes suivi de près.

Comme il s'en allait, Pierre lui dit en riant :

— Vos menaces ne me font pas peur ; au lieu de courir après le trésor de Kruger, vous feriez mieux de soigner vos rhumatismes, vous avez une bonne prescription du médecin.

Mais Horner avait déjà disparu.

Dans l'après-midi, Dolbret reçut un billet qui contenait ces simples mots :

« J'ai fait arrêter P'tit-homme comme déserteur, à Durban ; il a été fusillé. Horner ».

Pierre se cacha la tête dans les mains et pleura. Debout près de lui, ses amis le regardaient sans parler ; toute consolation aurait été vaine, Dolbret avait besoin de pleurer. Depuis son départ du pays, c'était le premier grand malheur qui le frappait. Il lui semblait que, P'tit homme disparu, la solitude se faisait autour de lui et que le désert, ce désert qu'il ne connaissait pas encore, s'agrandissait. Il se reprochait de ne s'être pas assez inquiété de son fidèle compagnon, de celui qui l'avait sauvé et s'était dévoué corps et âme à son bonheur. Puis c'était pour lui un regret cuisant, en songeant à sa fortune extraordinaire, de voir que le pauvre diable de soldat ne la partagerait pas, mais qu'au lieu de vivre heureux, après avoir lutté, il était mort misérablement, sans presque comprendre pourquoi, frappé par douze balles impitoyables. Ce fut à travers des sanglots qu'il dit :

— J'aurais dû tuer ce chien de Horner.

L'ami de Mortimer fut fidèle à sa promesse. Prévenu de l'arrivée des trois compagnons, il leur envoya, vers le soir, le guide Zéméhul. C'était un homme superbe, aux épaules larges, — un peu trop hautes peut-être, — aux biceps formidables et aux mains puissantes. Sa démarche annonçait la force et la souplesse. Comme tous ceux de sa race, Zéméhul était très habile aux exercices du corps. Dolbret en eut une preuve dès l'instant de son arrivée. Comme il était dans la cour de l'hôtel à examiner les chevaux, il demanda au Zoulou :

— Tu connais bien le pays ?

— Oui, très bien.

— Et tu n'as pas peur de monter à cheval ?

D'un bond Zéméhul fut en selle.

Dolbret n'attendit pas la réponse à sa question. « Pourvu, pensait-il, qu'il ne me fasse pas subir le même interrogatoire, à mon tour ».

Depuis une dizaine d'années, il avait négligé l'équitation, si on peut appeler équitation les courses qu'il avait faites dans sa jeunesse, monté à poil sur des chevaux de trait fourbus par la charrue et le rouleau. Mais tout bon cavalier doit commencer par aller à poil et c'est ce qui donnait de l'aplomb à Dolbret : il n'aurait qu'à mettre en pratique les principes appris autrefois. Wigelius et Stenson, des connaisseurs, ne se lassaient pas d'admirer les belles bêtes mises à leur disposition. C'étaient des produits superbes acclimatés depuis longtemps en Afrique-sud et pouvant résister indéfiniment, comme en leur pays d'origine, aux variations de température et à tous les autres inconvénients du climat semi-tropical ; c'étaient ce que l'on appelle, là-bas, des chevaux « salés », c'est-à-dire acclimatés. Les selles étaient munies de fontes garnies de revolvers et de gourdes que l'on remplirait d'eau au moment du départ.

Vers neuf heures, les quatre cavaliers partirent. Le ciel était pur et plein d'étoiles. Une fois hors de la ville, ce fut tout de suite le désert. Presque pas de végétation si ce n'est, de temps en temps, des brousses et des buissons, ou encore des troncs d'arbres brûlés, à côté desquels de nouveaux rameaux essayaient

de prendre vigueur. Dolbret était pensif, presque triste. Le fonds de scepticisme et d'ironie dont était fait son caractère remontait à la surface et le remplissait d'inquiétude. Par moments il se demandait s'il était autre chose qu'un don Quichotte moderne, parti à la recherche des aventures, courant après d'imaginaires royaumes, soupirant pour de ridicules Dulcinées. Mais la bonne humeur lui revenait quand il songeait à Berthe, la plus belle et la meilleure, et aussi aux millions de Kruger, qui n'étaient toujours pas du seul domaine de l'imagination. Il se trouvait précisément dans la position de Gargantua pleurant sa femme morte, puis se prenant soudain à rire, lorsqu'il « se soubvenoit de Pantagruel. »

Zéméhul avait pris la tête de la petite troupe. Par moments il disparaissait derrière les ondulations du terrain ; un instant après, les trois amis, entendant un hou-hou lugubre, cherchaient le hibou de malheur qui les menaçait. Alors, au sommet d'un kopje, ils voyaient reparaître le Zoulou, dont le corps presque nu faisait avec sa monture noire comme un bronze superbement moulé, héroïquement campé sur un socle de granit. Ils couraient à bride abattue, ne s'arrêtant que d'heure en heure pour étancher leur soif, car le sable du veldt, soulevé par les sabots, leur desséchait vite la gorge, malgré la précaution prise de se cacher la bouche avec leurs mouchoirs. Cette souffrance ne les empêchait pas cependant de goûter une sorte de volupté saine et forte ; c'était la tension à outrance de tous les muscles, de toutes les énergies physiques et morales mises en œuvre pour une fin passionnément désirée, et cela, dans le désert dans un pays jamais vu auparavant, où l'immensité de l'espace donnait l'immensité de la liberté, où la plaine toujours renaissante permettait la jouissance inépuisable de la sensation de vitesse. Stenson et Wigelius rayonnaient. Le premier, à l'une de leurs haltes, dit à Dolbret :

— Merci de m'avoir amené ici ; c'est le plus beau sport que j'aie fait depuis bien des années.

— Moi aussi, dit Wigelius.

— Tant mieux, mon cher ami, répondit Pierre ; tant mieux si vous vous amusez en vous sacrifiant pour moi.

— Le sacrifice est agréable répondit Stenson quand on court ainsi, sans autre souci que celui de la vitesse à acquérir et du chemin à dévorer, on oublie presque.

Pourtant Dolbret n'oubliait pas ; sa course, à lui, c'était la course folle, effrénée, vers le bonheur, vers l'idéal.

Zéméhul les avait devancés pour la vingtième fois et, comme précédemment, faisait entendre son cri de chouette. Ils n'y faisaient pas attention, quand tout à coup le Zoulou revint vers eux et sauta à bas de son cheval en disant :

— Ponda, ponda, soldiers ! — ce qui veut dire : Descendez, descendez, il y a des soldats.

Son bras était étendu dans la direction d'un kopje dont la base était cachée par des arbustes.

Dolbret commanda : En avant ! allons voir ça.

Toute la troupe reprit sa course et grimpa sur le kopje signalé par Zéméhul. Au loin, à peut-être un demi-mille, on apercevait une dizaine de tentes blanches. Ce devait être un camp d'éclaireurs qui se reposaient après avoir accompli leur besogne.

— Ne crains rien dit Dolbret au guide, il n'y pas de danger pour nous.

Ils reprirent leur marche et dans un quart d'heure ils furent arrivés. Tout était tranquille, il n'y avait même pas de sentinelle. Stenson arrêta son cheval.

— Que faites-vous ? lui demanda Dolbret.

— J'ai une idée ; si nous allions parler à ces gens là. Il n'y a pas de danger pour nous nous ne sommes ni Boers ni Anglais.

— Et pourquoi leur parler ?

Wigelius, pendant ce temps, s'était approché d'une des tentes et revenait. Il dit tout bas :

— Ils dorment tous, les tuniques et les pantalons sont suspendus dehors.

— Ils les font sécher, je suppose.

— Probablement. En effet, il a dû pleuvoir récemment ici, le sable est humide encore.

Mais sont-ils couchés tout nus sur le sol ?

— Non, ils sont enveloppés dans des couvertures. Je crois que ni le tonnerre ni la lyddite ne les réveillerait.

— Pendant que nos chevaux se reposent, dit Dolbret, si nous nous amusions à leurs dépens.

— Comment ?

— Vous souvenez-vous de Miss Alberta Block, Wigelius ?

— Si je m'en souviens, je crois bien.

Et vous rappelez-vous le soldat Harkins ?

— Oui, oui, mais pourquoi diable toutes ces questions ?

— Voici : vous allez comprendre. Le lendemain du bal, Alberta fut tellement contente d'avoir porté l'uniforme du soldat Harkins, qu'elle exprima le désir d'avoir une robe de kaki pris sur l'ennemi. Harkins fut très perplexe, mais il ne put faire autrement que de promettre.

— Eh ! bien, qu'est-ce que cela peut nous faire ?

— Si nous prenions trois ou quatre basanes de kaki à ces messieurs et si nous les envoyions à la demoiselle Block, avec les compliments de Harkins ? Vous voyez d'ici leur binette, quand on les réveillera pour reprendre le chemin ou camp, et vous voyez le nez d'Alberta en recevant un morceau du pantalon de ces Tommies.

— Si cela vous amuse, amusez-vous, mon cher docteur, mais prenez bien vos précautions.

— Soyez tranquille. Vous avez un bon couteau ?

— Oui, voilà.

— Bon, attendez-moi.

Il avisa la première tente venue. Dix hommes étaient là, rangés dans leur couvertures épaisses, et ronflaient. Cinq ou six pantalons de kaki séchaient, suspendus par une ficelle attachée à deux perches plantées en terre près de l'ouverture. En un tour de main, Pierre enleva le fond de chaque pantalon.

— C'est fait, dit-il, en remontant à cheval. Et maintenant détalons.

Mais ils n'avaient pas fait trente pas qu'un coup de feu retentit à leurs oreilles : tout le petit camp improvisé était sur pied. En se retournant ils purent voir des hommes en chemise courir autour des tentes. Évidemment l'alarme était donnée. L'instant d'après, des cris et des imprécations se mêlèrent au bruit des pas, des bras menaçants montrèrent les quatre cavaliers. Un porte-voix cria :

— Hands up !

En même temps deux balles passèrent en sifflant au-dessus de Stenson ; une autre atteignit le chapeau de Dolbret. Ce dernier arrêta ses compagnons et leur dit :

— Je suis un fou, un écervelé. Sauvez-vous, je vais me rendre, je me tirerai de là comme je pourrai. Suivez-les pendant quelque temps, et si vous ne me voyez pas reparaître, reprenez le chemin de Bloemfontein.

Wigelius et Stenson protestèrent. Ce ne serait rien, on s'expliquerait, même on paierait les habits mutilés et tout s'arrangerait.

Mais Dolbret était descendu de cheval, ce qui avait eu pour effet de faire cesser le feu. Une demi-douzaine de soldats s'avançaient vers eux. Pierre reprit :

— Nous sommes en temps de guerre, j'ai commis plus qu'une imprudence, ces gens-là seront sans pitié. Laissez-moi faire tout seul ; aussitôt qu'ils seront à deux pas de nous, faites volte-face tous les trois à la fois et sauvez-vous ; mon cheval vous retrouvera bien.

— Mais c'est insensé, voulut dire Stenson.

— Je le veux, laissez-moi faire tout seul, c'est mieux.

Ils baissèrent la tête.

— Hands up ! cria encore une fois un officier qui arrivait accompagné de six soldats.

Dolbret leva les mains en l'air et quand les soldats furent près de lui, il leur montra les morceaux de kaki. L'officier les prit avec rage en disant :

— Sale Boer, tu vas nous le payer.

— Allez ! dit Dolbret, en même temps.

Àcet ordre, Stenson et Wigelius éperonnèrent leur chevaux jusqu'au sang et partirent d'un train furibond, précédés de Zéméhul.

La surprise empêcha les soldats de s'apercevoir à temps de cette manœuvre. Quand ils s'en rendirent compte, il était trop tard ; venus sans armes, ils ne pouvaient plus rien faire contre les fugitifs. Du reste la reddition de Dolbret parut les satisfaire, et croyant avoir affaire à des Boers, ils n'osèrent pas s'exposer à leur feu. Épaulant leurs carabines, Stenson et Wigelius avaient fait mine de tirer, et ce geste avait produit l'effet attendu.

— Ah ! c'est ainsi que vous traitez des gentilshommes, vous autres, reprit l'officier en poussant Dolbret devant lui. Vous voulez tous faire vos petits Delareys, et vos petits Dewets, et vos petits Cronjés ; vous avez toujours une petite farce de prête. J'ai bien peur que celle-ci ne soit à vos dépens, mon cher, ajouta-t-il en interpellant son prisonnier. En temps de guerre, pas de blague.

Comme l'avait pensé Dolbret, il avait affaire à une compagnie d'éclaireurs. L'incident leur avait ôté le sommeil ; en un clin d'œil, les tentes furent repliées, ficelées, placées sur les mules, et la troupe se mit en marche avec sa prise.

Les premières lueurs de l'aurore frissonnèrent sur la plaine jaunâtre. Dolbret trouva cela beau et regretta son étourderie ; il pensa aux diamants, à Berthe, à ses amis, et il eut honte de lui-même.

— Nous serons à midi à Halscopje lui dit l'officier ; arrivé là, vous serez jugé par la cour martiale du régiment. C'est une faveur que je vous fais, je pourrais vous faire fusiller, si je voulais.

Le mot Halscopje fit dresser les oreilles à Dolbret. « Drôle de coïncidence, pensa-t-il. Faisons semblant de ne pas avoir envie d'y aller, à Halscopje. »

Ils marchaient depuis dix minutes, quand une détonation retentit dans le lointain ; puis un filet de fumée monta dans l'air, presque imperceptible. On fit halte et on écouta, mais rien ne vint, si ce n'est comme l'écho d'un vague hou-hou répété une vingtaine de fois. Seul Dolbret comprit que Zéméhul donnait de ses nouvelles. Tout allait donc pour le mieux dans le moment. Le même signal se renouvela de temps en temps durant le reste du trajet.

19

Comme l'avait annoncé l'officier, vers midi, le sommet d'un kopje apparut au détour d'une route de chariots. Malgré lui, Dolbret se

mit à répéter intérieurement les explications fournies par Aresberg. C'était bien exact : « À six milles de Kimberley, vers le nord, au détour de la dixième grande route de chariots à partir de Bloemfontein, à gauche, s'élève le kopje de Hals. &c., &c. »

Voyant remuer ses lèvres, un des soldats lui dit :

— Mon pauvre ami, c'est bien ce que vous avez de mieux à faire, que de dire vos prières.

Pierre le regarda en souriant pour éviter de répondre.

On fit halte tout près du kopje. Trois ou quatre maisons — ces misérables cabanes en terre dont se contente le burgher — s'échelonnaient le long de la route. Plus loin, à cent verges environ, c'était le campement du bataillon auquel était attachée la compagnie d'éclaireurs rencontrée par Dolbret. Des hourras saluèrent son arrivée et devinrent plus bruyants quand on apprit la capture d'un prisonnier. Des faisceaux de fusils s'apercevaient auprès des tentes et reluisaient au grand soleil de midi. Pierre fut relégué dans une des cabanes de terre, sous la garde d'un seul homme. Il avait l'air si pacifique que ce n'était pas la peine de le surveiller d'un manière particulière. On lui annonça que son affaire serait réglée dans la soirée.

Comme la veille, après une pluie torrentielle, le firmament s'était rasséréné ; il montait au front des buées chaudes, et la poitrine s'emplissait d'air parfumé. Vers huit heures du soir, un coup frappé à la porte de l'espèce de hutte où Pierre était prisonnier, vint le tirer de ses réflexions. Le gardien alla ouvrir, et revint en disant :

— La cour martiale s'assemble à neuf heures. On vous envoie votre souper, avant de commencer.

Pierre n'avait pas faim, il répondit :

— Je suis enchanté : j'ai une faim d'enfer et une soif de mauvais riche.

— All right !

On apporta un lunch complet : rosbif froid, pain, beurre frais, sauce aux herbes, confitures, bière anglaise, enfin un menu de prince ou de condamné à mort, ce qui est tout un. Et notre homme songeait à part lui : Si je pouvais manger jusqu'à ce que mort s'en suive, cela m'éviterait peut-être la corde. Pourtant il ne s'arrêtait pas volontiers à cet expédient ; en simulant une faim de loup, il espérait plutôt faire croire à ses juges que sa conscience était parfaitement tranquille. Au bout de cinq minutes, la petite table branlante sur laquelle on l'avait servi était aussi veuve de victuailles qu'auparavant.

— Pardon, mon vieux, dit Pierre au gardien, n'est-il pas possible de me faire renouveler portion ? je me meurs littéralement de faim.

— Vous mourez de faim ? fit l'autre avec un sourire.

— Parfaitement. C'est plus honorable que d'être pendu, mais ce n'est pas plus amusant. Ainsi si vous pouviez…

— Je ne sais pas trop, je vais voir. Ou plutôt, attendez qu'on vienne chercher les plats ; je ne puis vous laisser tout seul.

Il ne revint pas ; seulement, au bout d'une demi-heure, on avertit le prisonnier que la Cour était assemblée sous la tente du

colonel Thompson. Les mains attachées derrière le dos, Pierre fut traîné jusqu'au milieu des officiers, et le procès commença. L'acte d'accusation fut lu au milieu d'un profond silence. Dolbret avait offensé des soldats et des officiers de Sa Majesté, d'une façon indigne. Le crime, commis en temps de guerre, était excessivement grave.

— Faites entrer les témoins, dit le colonel. Puis s'adressant au prisonnier :

— Vous allez être confronté avec les victimes.

Des pas réguliers retentirent ; un commandement bref fit évoluer la petite troupe des témoins qui entrèrent deux par deux, se formèrent en ligne puis, s'arrêtant, firent le salut militaire.

Macbeth apercevant l'ombre de Banquo ne fut pas plus surpris que Dolbret quand il vit, parmi les six soldats, P'tit-homme, alias José Labbé, ex-marchand de bluets de Sainte-Luce, ancien matelot, actuellement volontaire dans les armées de Sa Majesté. Pierre — disons-le à sa honte — ne croyait pas aux revenants, et l'apparition de son compagnon fusillé depuis deux mois déjà, loin de l'effrayer, le remplit de joie et d'espoir. De son côté P'tit-homme avait failli tomber à la renverse en découvrant que l'accusé était le « docteur » ; cependant il avait réussi à contenir son émotion, elle ne s'était trahie que par un clignement d'yeux qui voulait dire : « Je vous reconnais, je suis témoin contre vous, je vais vous aider, si c'est possible. »

— Les uns après les autres, les soldats vinrent raconter l'affaire au meilleur de leur connaissance, ce qui n'était pas fameux, puisque aucun n'en avait eu connaissance. Tout ce qu'ils purent dire, c'est que leur pantalon était vierge d'un morceau, important

surtout à cause de la place qu'il occupait dans l'uniforme. L'accusateur, d'autre part, ne put établir qu'un point, à savoir que les pièces en question avaient été trouvées en possession du prisonnier.

— Qu'avez vous à dire pour votre défense, prisonnier Dolbret ? demanda le colonel.

Pierre se dit : « Si le procès doit m'être fatal, je vais toujours essayer de m'amuser aux dépens de ces gens-là. »

— Mon colonel, dit-il, les deux faits allégués ne suffisent pas, selon moi, pour prouver ma culpabilité ; il est vrai qu'il manque à ces messieurs un morceau de leur pantalon ; on a trouvé sur moi un égal nombre de morceaux de kaki, c'est encore vrai. Mais rien ne prouve que les morceaux trouvés en ma possession soient ceux qui manquent aux pantalons de ces messieurs. Il serait donc nécessaire, pour compléter la preuve, de confronter les morceaux de kaki avec chacun des pantalons.

Dans les circonstances difficiles ou terribles, les cheveux ne se dressent pas sur la tête, quoi qu'on en dise, mais la longueur des visages prend quelquefois des proportions démesurées qui nuisent à l'ensemble. Ce phénomène se produisit chez les six témoins, lorsque Dolbret prononça les parôles que nous venons de rapporter ; l'expérience ne souriait à aucun d'eux. Un des lieutenants prit la parole :

— Qu'on nous permette de sortir, dit-il, et qu'on charge un expert d'ajuster les pièces de kaki sur nos pantalons, nous les enlèverons pour cela.

— Mais si vous sortez, fit le colonel en riant, on verra tout de même qu'il vous manque quelque chose.

Dolbret réclama la parole.

— Parlez, prisonnier.

— Si mon colonel veut bien me permettre d'exprimer une opinion, je conseillerai à ces messieurs de sortir à reculons ; la dignité du conseil n'en souffrira pas, au contraire.

— Accordé.

On vit alors la colonne marquer le pas, s'effacer graduellement dans la porte de la tente, puis disparaître.

L'honneur était sauf !

L'opération fut bientôt faite, et le moment de gaîté que l'entrée des témoins avait apporté sous la tente s'évanouit ; tout redevint solennel. La preuve était écrasante. Le prisonnier, au risque d'augmenter la difficulté de sa position, ne pouvait alléguer qu'il n'avait pas eu l'intention d'insulter les soldats, ni que son seul but avait été de s'amuser à leurs dépens ; le ridicule de la chose n'eut pas convaincu les juges, c'eût été du temps perdu.

Malgré leur habitude des spectacles de ce genre, les membres de la Cour laissaient paraître sur leurs traits la tristesse dont le cas désespéré du malheureux les remplissait. La mort qui, dans un combat, surprend et emporte cent hommes à la fois, toute terrible qu'elle soit, ne l'est pas plus, elle l'est peut-être moins, que la mort d'un pauvre diable mijotée, pour ainsi dire, dans une cour de justice.

Ordre fut donné de faire venir tous les officiers et les hommes de la compagnie pour entendre prononcer la sentence.

— Pierre Dolbret, dit le colonel, d'une voix lente et ferme, vous vous êtes rendu coupable d'une offense grave, d'une offense qui aurait pu avoir des conséquences sérieuses, qui aurait pu priver Sa Majesté de services dont elle a tant besoin on ce moment. En temps de paix vous seriez sévèrement puni, mais la vie vous serait laissée ; en temps de guerre, votre crime est punissable de mort. Si vous étiez soldat, vous auriez l'honneur d'être fusillé. Comme vous ne l'êtes pas, je vous condamne à être immédiatement pendu par le cou, jusqu'à ce que mort s'en suive. Que Dieu ait pitié de votre âme.

Un silence terrible suivit ces paroles, dont la banalité officielle frappait l'assistance comme avec une massue. Dolbret, malgré la terreur que devait lui inspirer sa position, restait calme ; pas un muscle de son visage ne bronchait. Mais quelle angoisse dans son âme, quel regret poignant de quitter cette vie, à laquelle, malgré ses bonheurs si rares, on tient toujours quand on a trente ans, une santé de fer, et au cœur une gaîté folle et bonne ! Ces tortures étreignaient le pauvre condamné profondément.

Dans le silence morne, un roulement sourd retentit soudain, suivi d'un coup mat. Puis le roulement et le coup, après un intervalle mesuré, recommencèrent, et une harmonie douce, lente, sombre, lamentable, accompagna le bruit cadencé des pas. Toute l'assistance fut debout d'un seul mouvement et deux cents mains se levèrent à la hauteur des fronts inclinés. Le cortège passa et on n'entendit plus que vaguement la mélodie triste de la marche funèbre de Chopin.

Quelqu'un demanda :

— Quel est celui qu'on porte en terre ?

— Le lieutenant Robins, interprète cafre, fut la réponse.

— C'est malheureux pour le pauvre garçon, et aussi pour le service de Sa Majesté, dit le colonel, car c'était le seul interprète que nous eussent laissé les Boers. Il va falloir en chercher un autre.

Pierre eut un éclair dans les yeux : son imagination féconde venait de lui inspirer un moyen de se tirer d'affaire ; il allait tenter une chose que le succès pouvait rendre sublime.

— Prisonnier, dit le colonel, avant de mourir, vous avez le droit de parler ; vous pouvez le faire, si vous le désirez.

Pierre se recommanda à tous les saints, puis, d'une voix entrecoupée de sanglots, il commença de dire :

— Tisaka, atatatitoto skababa. Pululu atoto macha macha, machi sibibi tisaka camakoko. Ti bubu Québec atatoto chamina ashishi !...

Il s'était d'abord produit une détente sur les visages des membres de la cour, dont les nerfs subissaient, depuis une heure, une rude épreuve. Lorsque ces étranges paroles se firent entendre, un profond étonnement se produisit ; des sourires même s'equissèrent sur quelques bouches, mais bientôt l'impression produite devint de l'indignation. Le président du tribunal interrompit le condamné, se leva d'un bond, et vociféra :

— Misérable ! taisez-vous, taisez-vous, vous osez plaisanter avec la mort ?

— Pardon, mon colonel, je suis loin de plaisanter ; un mot d'explication vous convaincra.

— Parlez, et vite, car vous méritez d'être souffleté par tout honnête homme qui vient de vous entendre.

— Pardon, mon colonel, fit le prisonnier tout tremblant ; dans la situation terrible où je me trouve, mes pensées ne sont que pour l'Au-delà, et je comprends le sort qui m'attend. Vous avez bien voulu me permettre de parler : je vous en remercie. Mais comme il m'est inutile de me servir ici de ma langue maternelle, le français, et que je ne suis pas assez familier avec l'anglais pour me défendre avantageusement dans cette langue, j'ai cru pouvoir améliorer mon sort, au moment où votre dernier interprète cafre vient d'être tué, en vous prouvant que je parle la langue cafre.

Le colonel parut surpris et intéressé. Pierre s'aperçut de ce changement, il respira. Il pensait à part lui : Je ne sais pas un mot de cafre, ils n'ont rien compris à ce que je viens de dire, ni moi non plus, mais je joue mon va-tout. Si seulement l'exécution est remise à demain, je trouverai bien quelque moyen, d'ici là, pour en sortir.

Cependant, l'un des juges fit remarquer :

— Qui nous prouve que c'est là du cafre ?

Pierre pâlit, il n'avait pas compté avec cette tuile. La sonorité générale du cafre lui était bien connue, mais sa science se bornait là.

— Y a-t-il quelqu'un ici qui sache quelques mots de cafre ? demanda le colonel.

Personne ne répondit. L'officier qui avait émis des doutes sur les capacités linguistiques de Pierre reprit :

— Il y a un moyen bien simple de s'en assurer : demandez-lui de répéter ce qu'il vient de dire. La phrase était assez compliquée, s'il a voulu tromper, il nous sera facile de nous en apercevoir.

« Hum ! pensa notre héros, tenons-nous bien. Ah ! si, au lieu de perdre mon temps à ne pas apprendre le grec, j'avais pris quelques leçons de cafre ! » Mais il y allait de la vie, Pierre prit son courage à deux mains et répéta toute la phrase, où il eut le soin d'intercaler, comme la première fois, le mot Québec, et le mot — si l'on peut appeler cela un mot — ashishi, à la fin.

Personne ne bougeait. Dans une attitude de méditation, le colonel Thompson promenait de l'officier à Pierre un regard inquisiteur.

— Mais enfin, dit-il, après un moment, n'y a-t-il pas une personne ici qui ait seulement entendu parler cafre ? s'il y en a une, quelle le dise.

— Mon colonel, dit un officier qui se trouvait parmi les témoins, j'en sais quelques mots.

— Parlez, lieutenant Verner, dit l'officier.

— Mon colonel, je ne sais pas le cafre, mais j'en comprends quelques mots, et j'ai parfaitement remarqué, à la fin de la phrase prononcée par le prisonnier, le mot ashi.

— Et ce mot veut dire ?

— J'ai entendu les mères cafres s'en servir, et je crois en savoir le sens.

« Parbleu, pensa Dolbret, je crois bien que j'en comprends la signification, moi aussi, j'en ai assez mangé au collège Sainte-Anne, du ashi. »

— Et qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire : il a mal au ventre ! ! !

Impossible de peindre l'étonnement que produisirent ces paroles ni de décrire l'hilarité formidable qu'elles déchaînèrent. Belly ache, pour l'Anglo-Saxon, c'est le comble de la plaisanterie.

« Je suis sauvé, se dit Pierre, pas un d'entre eux ne sait le cafre. »

— Eh ! bien, dit Thompson, retenant à peine son sérieux, est-ce que vous étiez en train de nous expliquer que la perspective d'être pendu vous donnait…

Il ne put continuer, tellement il était secoué par le rire, et les mots Belly ache se perdirent, presque incompréhensibles, dans son gosier.

— Pardon, fit Dolbret, s'il m'est permis de troubler un instant la joie de votre Excellence et de messieurs les officiers, je prouverai que le lieutenant Verner a raison et que je n'ai pas tort.

— Mais, fit remarquer d'une voix sèche, l'officier incrédule de tout à l'heure, le lieutenant Verner a dit ashi, tandis que le prisonnier a dit ashishi. That's the point, I think.

— C'est précisément, répondit Pierre, ce qui va me permettre de vous prouver clairement que j'entends le cafre.

— Voyons ça, fit le colonel.

— Dans certaines langues rudimentaires, la répétition de certaines syllabes change complètement le sens.

Le lieutenant Verner manifesta un étonnement tel que son visage en devint tout transformé. Le colonel s'en aperçut et lui demanda :

— Qu'est-ce que vous pensez de cela, lieutenant Verner ?

— Je dis, mon colonel, que c'est pour moi un trait de lumière. Je comprends maintenant un grand nombre de choses que j'ai entendu dire par les cafres et que je ne comprenais pas du tout alors. C'est probablement le même principe que pour les langues simplifiées que l'on appelle les langues de l'avenir.

« Ah ! ouiche, pensa Pierre, l'espéranto du passé ». Il reprit :

— Ainsi, dans la langue cafre, ashi veut dire mal physique : mais si l'on double la seconde syllabe de ce mot, il veut dire douleur morale…

Alors fit l'officier ?

— Je voulais dire la douleur que me causait la perspective de mourir loin de Québec, ma patrie.

— Bien, reprit le colonel, nous allons nous renseigner. En attendant, qu'on ramène le prisonnier. S'il nous a trompés, il le paiera cher.

— « Ouf ! fit Dolbret, en langue cafre, c'est-à-dire intérieurement. » Tout de même, ce qui vient de se passer ressemble à un rêve. Que le diable m'emporte, ces gens-là sont d'un bête ! J'y perds mon latin, et mène mon cafre, ce qui n'est pas une grosse perte. »

20

Dolbret avait eu tout l'après-midi pour réfléchir. D'abord, il s'était laissé abattre ; on eût dit un homme frappé d'un mal affreux, paralysé, ou blessé à mort. L'intelligence même semblait s'être échappée de lui ; sa pensée restait hagarde comme son œil, son être n'était plus autre chose qu'une masse de chair à demi-morte, écrasée, immobilisée par une main puissante. Ce qui mettait l'ombre dans son âme, c'était la sensation plutôt que la comparaison d'un tel effet avec une si petite cause : l'anéantissement de toutes ses espérances, la perte d'une grande fortune, surtout la perte d'un bonheur ardemment désiré, et cela pour une folie d'un moment. Il avait compris le désespoir des damnés, et ce qu'il se rappelait de philosophie lui avait paru puéril devant la brutalité du fait. Il s'était découragé de la lutte de l'esprit contre la force des choses, de l'effort d'intelligence à fournir contre l'inertie toute-puissante de l'autorité qui le jugerait ; il avait voulu mourir. Se rendant compte de son peu de consistance, de sa légèreté, du manque de suite dans tout ce qu'il avait fait jusque-là, il avait pris un douloureux plaisir à se disséquer lui-même ; il avait découvert une absence complète d'équilibre entre ses facultés, entre son imagination et son jugement, même entre son cerveau et le reste de son être, et il s'était dit : « Il vaut mieux que je meure, je me suis trop fait souffrir déjà. » Cette résignation l'avait consolé, mais elle avait produit le contraire de ce qu'elle devait produire ; une fois consolé, il avait voulu vivre encore, et il avait songé aux moyens à prendre pour sauver sa tête.

Revenu à la cabane en terre, il constata que son gardien, avait été changé. Les restes du souper n'avaient pas été enlevés encore ; un verre était là, plein de bière, qu'il n'avait pas pu boire

avant le procès. Il allait le prendre et le porter à ses lèvres, mais il le remit sur la table sans y avoir bu : le hou-hou de Zéméhul venait de frapper son oreille. Le gardien lui dit :

— C'est triste, n'est-ce pas, ce cri ?

— Oui, très triste, répondit Pierre. Pourtant il songeait à part soi : « Pas si triste, mon vieux, il ne faut pas mal parler des hiboux. Si seulement je pouvais faire dire à Zéméhul que je suis ici. José va pourtant essayer de faire quelque chose. »

Le cri continuait à se faire entendre à intervalles réguliers ; C'était d'abord un hou-hou répété trois fois, puis une sorte de gloussement. Dolbret reconnaissait bien l'avertissement du fidèle et intelligent Zoulou. Il pensa : « Si je ne m'en tire pas, avec tous ces avantages, je ne suis qu'un imbécile. » Il se mit à examiner du regard la cabane qui lui servait de prison. C'était pauvre et lamentable : parmi les objets de ménage du burgher, abandonnés dans la précipitation de la fuite, des caisses de vivres s'entassaient, mêlées aux armes et aux autres objets d'équipement ; un vieux poêle, sorte de tube large, muni dans le bas d'une ouverture pour faire le feu, et, à la partie supérieure, d'un trou pour la fumée, se cachait dans un coin.

Dolbret promenait ses regards du gardien à ces différents objets et il se demandait comment les utiliser pour son salut. La première chose à faire, c'était de détourner l'attention du cerbère, ce qui n'était pas facile, car comme il était seul à garder son prisonnier, il accomplissait sa tâche le plus consciencieusement possible. Il ne le quittait pas des yeux, il épiait tous ses mouvements, ses gestes les plus insignifiants, et la moindre chose le faisait tressaillir.

Pierre remarqua ces détails et il en tira une conclusion ; il se dit : « Voilà un homme nerveux, par conséquent un homme qui ne vaut pas grand'chose pour la besogne qu'on lui a confiée. En outre, il a contre lui non seulement son tempérament mais encore son caractère : en effet un homme nerveux est presque toujours un homme sensible ; un homme sensible est presque toujours naïf ; un homme naïf… un homme naïf… Ma foi, je suis au bout de ma fusée, je ne puis arriver à trouver ce que c'est qu'un homme naïf. Mais je suis bête, un homme naïf, c'est justement ce qu'il me faut on ne peut désirer mieux. Voyons, maintenant qu'est-ce que je lui dirais bien pour engager la conversation ? Je ne lui parlerai pas du temps, ça ne l'intéressera pas. Essayons autre chose, flanquons-lui une bourde quelconque. »

— Dites-donc, mon ami, fit-il, avez-vous déjà entendu parler de la maison Pâquet, de Québec.

— Je crois bien, répondit le Tommy, je suis d'Halifax. Pourquoi cette question ?

— Bien, je ne sais pas trop.

— C'est pour dire quelque chose ?

— Vous l'avez, c'est pour dire quelque chose.

— Et encore ?

— Bien, vous savez, je voudrais écrire à la maison Pâquet,

— Pourquoi, dit le soldat en riant ?

— Pour qu'on intercède en ma faveur auprès du colonel.

— Ça prendrait du temps, trop de temps.

— Vous croyez que je n'ai pas de chance ?

— Je ne dis pas ça.

— Vous ne dites pas ça, mais vous le pensez, n'est-ce pas ?

— Non, je ne dis pas ça.

— Cependant, selon vous, la tête me branle sur les épaules ?

— En temps de guerre, on n'a jamais la tête solide sur les épaules.

— Oui, mais moi, je ne suis pas soldat ; la guerre, je n'ai rien à y voir.

— Vous avez peur de mourir ?

— Non, pas trop.

— La voix vous tremble.

En effet, Pierre balbutiait plutôt qu'il ne parlait ; mais ce n'était pas la peur qui était la cause de cette émotion, c'était au contraire la joie, — une joie mêlée d'inquiétude, qui l'avait transformé tout à coup. En mettant la main à la poche de son gilet, il avait palpé quelque chose d'insolite et il lui était venu une idée, il s'était rattaché à une espérance ; pourvu que Zéméhul ne se décourageât pas, pourvu que ses amis restassent dans le voisinage encore une demi-heure, il aurait peut-être la vie sauve.

Peu à peu la tranquillité lui revint et il se reprit à converser.

— Dites donc, mon ami, voulez-vous essayer de savoir d'où vient ce cri de hibou ; Ce n'est pas gai, quand on va mourir, d'entendre ainsi chanter son libéra.

Le soldat mit le nez à la porte. À peine avait-il tourné le dos que Dolbret sortit de sa poche une petite fiole qu'il agita violemment et dont il versa le contenu dans le verre. Comme il se rasseyait, le Tommy rentrait. Il s'arrêta tout surpris devant lui et lui demanda :

— Êtes-vous malade ?

— Pas le moins du monde ; est-ce que j'en ai l'air ?

— Vous avez le visage tout bouleversé, les veines de vos tempes sont gonflées et battent.

— Je vous avoue que l'idée d'être pendu ne me sourit pas.

— Pauvre homme !

— Ne me plaignez pas ; je vais finir par me faire à l'idée de mettre à mon cou l'ultime et péremptoire cravate qui s'appelle la corde. Pourtant les rêves d'élégance de ma jeunesse n'étaient pas de ce genre. Enfin, après tout, ou n'est pas maître de sa destinée : l'homme s'expose et Dieu dispose, comme dit l'autre.

Comme on le voit, Dolbret redevenait lui-même ; une lueur d'espoir avait suffi pour le faire renaître à sa vraie vie, pour lui faire retrouver presque sa gaîté. Il demanda :

— Et vous n'avez rien vu dehors ?

— Non, rien.

— Vous entendez toujours ce cri cependant ?

— Oui, j'entends toujours ce hibou. Je le regrette pour vous, c'est lugubre.

— Je m'y accoutume.

— Vraiment ? tant mieux alors. Si vous mangiez en at…

— En attendant, continua Dolbret en riant ; oui, en attendant, vous dites bien.

— Pardon, je n'ai pas voulu dire cela.

— Je ne vous en veux pas.

— Donc, si vous mangiez.

— Je n'ai pas faim.

— Ça vous donnerait des forces et ça passerait le temps.

— Je ne m'ennuie pas, et je n'ai pas faim non plus. Du reste, il n'y a plus rien à manger.

— C'est dommage ; si je pouvais vous quitter un instant, je demanderais quelque chose.

— Merci, mon ami, merci.

— Buvez toujours, ce sera mieux que rien. Votre verre est là, encore plein, qui vous attend.

— Non, merci, je n'ai pas soif.

— Vous n'avez pas soif ? mais on a toujours soif.

— Pas moi, je n'ai jamais soif.

— Nous autres soldats, nous avons toujours soif, nous marchons tant.

— C'est vrai. Au fait, buvez donc cette bière, si le cœur vous en dit.

— Oh ! non merci, ce n'est pas cela que j'ai voulu dire.

— Quand même, buvez toujours.

— C'est certain que vous n'avez pas soif ?

— Ma parole. Et vous me ferez plaisir en acceptant cela de ma part.

« Un immense plaisir », se dit Pierre intérieurement.

— Puisque vous insistez.

Il s'avança vers la table, prit le verre et le lampa d'un seul trait.

— C'est de la Bass, dit-il en se léchant les moustaches ; elle est amère.

— Je l'ai trouvée bonne, moi.

Le gloussement se fit entendre encore une fois ; Dolbret y répondit.

— Bien, bien, qu'est-ce que cela veut dire, demanda le gardien tout étonné ; vous faites le hibou maintenant ?

— J'y prends goût, répondit Pierre.

La voix de Tommy était déjà pâteuse et son œil hébété : Dolbret eut presque un geste de triomphe.

— Asseyez-vous lui dit-il, vous devez être fatigué de rester debout ; moi c'est le contraire, j'ai besoin de marcher.

— Merci, dit l'autre, en se mettant à califourchon sur le banc.

Le sommeil lui venait rapidement.

« Diable, pensa Dolbret, je lui en ai trop fourré ; je ne voudrais pas l'avoir empoisonné, le pauvre garçon ; il était si gentil pour moi. »

Se tournant ensuite vers le fond de la cabane il se mit à dire à mi-voix : « Maintenant, messieurs les Anglais, nous allons vous prouver la relation qu'il peut y avoir entre un chevalier du Saint-Sépulcre, un train blindé et ce vieux poêle qui est là tout bêtement dans son coin ».

Pendant que le gardien lui parlait, cinq minutes auparavant, il avait fait la réflexion vivante : « Si je parviens à détourner l'attention de ce monsieur qui a soin de ma personne, je puis me sauver ; mais si je me sauve, je ne suis pas encore sauvé. Dix secondes après mon départ, on va s'apercevoir de ma disparition et je vais attraper du plomb dans le dos. Si j'étais armé de fer comme les anciens chevaliers, la solution du problème serait toute trouvée. Mais je ne suis pas chevalier et encore moins armé de fer. Alors il me faudrait voyager dans un train blindé. Malheureusement, il n'y en a pas dans les environs, et, y en eût-il, on ne le mettrait probablement pas à ma disposition. Il y a autre chose : il y a là, dans le coin, un vieux poêle qui n'a pas l'air de se douter qu'il va remplacer un train blindé et servir, en même temps, de bouclier, de cotte maille, d'armure à un chevalier des temps modernes. Pourvu, tout cela, que mon gardien disparaisse. Et cela va se faire, si le sort me favorise, grâce aux leçons que j'ai reçues du Dean Polson, sur la manière de se servir du laudanum. »

Le gardien supprimé, il ne restait plus à Dolbret qu'à s'armer.

Pour une dernière fois, il imita le cri du hibou et aussitôt on lui répondit du buisson voisin. Alors, prenant le poêle, il le mit sur sa tête. Ses larges épaules eurent de la peine à passer dans le tube un peu étroit, mais elles se firent plus petites et il se trouva couvert de fer depuis le sommet de la tête jusqu'à la taille. L'ouverture pratiquée dans le côté de la paroi lui permettait de voir et de se guider.

Il allait sortir quand un grognement parti du bout de la cabane le fit frissonner : mais il eut un sourire de satisfaction quand, après avoir promené sa tête de fer de tous côtés, il ne vit pas autre chose que le Tommy profondément endormi, à moitié étouffé entre le banc et le mur en terre, et lançant des ronflements dignes du sommeil du juste.

Il faisait nuit sombre, un orage s'annonçait ; ce serait tant mieux pour le fugitif : dans le moment la tempête, la pluie, le tonnerre étaient ses meilleurs auxiliaires. En franchissant le seuil de sa prison d'un jour, il faisait des réflexions sur les événements qui l'avaient mis dans cette posture et, malgré tout, il se prenait à admirer leurs merveilleux enchaînement. Il bénissait maintenant le sort de lui avoir fait rencontrer Polson, de l'avoir jeté en plein océan, de l'avoir fait recueillir par le « City of Lisbon », de l'avoir mis à même d'exercer sa profession de médecin et, par là, de lui avoir permis de prendre dans la pharmacie du bord la petite bouteille de laudanum qui avait donné un goût si prononcé à la Bass ale absorbée par son gardien.

Pendant une dizaine de minutes, ce fut, entre le buisson et le poêle ambulant, un échange continuel de signaux. De temps en temps Dolbret s'arrêtait et écoutait du côté du camp. Rien ne vint : évidemment son évasion n'était pas encore connue, tout al-

lait bien. Il aurait voulu marcher plus vite, mais il en était empêché par le poids énorme de son armure. Bientôt, dans la nuit il distingua le cuivre des selles qui brillait à travers les branches puis à force de regarder le même point, il vit des visages et reconnut ses amis. Comme il allait les rejoindre, leur tendre la main, un cri retentit et il vit une grande forme noire qui essayait de se sauver, se jetait par terre, levait les bras au ciel, et que Wigelius et Stenson avaient grand'peine à contenir. C'était Zéméhul qui, à la vue de cette forme étrange, de cette sorte de tronc d'arbre en marche, avait été saisi d'une terreur superstitieuse ; il lui avait semblé voir apparaître quelque divinité malfaisante. Mais quand Dolbret se dépouilla de cette tiare, aussi authentique que celle de Saitapharnès, mais plus pesante, et que son visage en sortit tout noir de fumée et de suie, le Zoulou montra les signes d'une joie qui se manifesta par des gambades et des cris. Il fallut le rappeler au sentiment du danger pour le tirer de son ravissement.

— Ouf ! dit Dolbret, en laissant choir le lourd chapeau sur le sol ; vous ne pouvez vous imaginer, mes chers amis, comme il fait chaud dans un poêle qui ne chauffe pas,

— Racontez-nous votre évasion, dit Stenson en lui serrant la main.

— Je suis trop fatigué et le temps presse, mon ami. Du reste c'est long ; vous saurez tout à Kimberley, une fois que nous aurons les diamants et que nous serons en sûreté ; vous vous amuserez.

— Montons à cheval, alors.

— C'est bien facile à dire, mais moi, je n'ai pas de cheval.

— Et pourquoi donc ?

— Je n'ai pas revu le mien ; ou s'en sera sans doute emparé comme d'une prise sur l'ennemi.

— Nous avons réparé le tort, mon cher docteur, dit Wigelius ; en passant dans le veldt, nous avons rencontré un burgher qui nous a cédé le sien.

— Pas pour rien naturellement.

— Ne parlons pas de cela.

— Merci, mes amis, dit Pierre ému jusqu'aux larmes, je me souviendrai.

Le buisson où étaient cachés les fugitifs et leurs chevaux était situé à droite du camp, de l'autre côté de la route de chariots ; avec les renseignements donnés par Aresberg, il était facile de trouver son chemin. La lettre disait : « Une fois arrivé au kopje d'Hals, tournez-vous vers l'est et piquez droit devant vous sur un espace de trois milles. Alors vous verrez un kopje entouré de broussailles, au pied duquel se trouve une source dont on ne connaît pas l'origine. Buvez-y ; en vous relevant de terre, étendez la main à gauche, vers l'ouest ; vous toucherez une pierre d'environ un pied cube, sur laquelle est gravée la lettre « K ». Ôtez cette pierre, et après elle, douze autres pierres, et le trésor est à vous. »

21

Le silence avant-coureur de la tempête était accablant : on eût dit que la mort allait passer dans le veldt ; l'atmosphère serrait les

tempes comme dans un étau et les montagnes semblaient se rapprocher et étreindre entre leurs masses de rocs les quatre êtres vivants cachés dans le buisson. De faibles clartés s'apercevaient à travers la toile des tentes et laissaient encore deviner le camp des éclaireurs.

Au moment où Wigelius, Stenson et le guide s'apprêtaient à monter à cheval, Dolbret les avait arrêtés, puis, à mi-voix, en scandant ses mots, il avait récité le passage de la lettre d'Aresberg relatif à la grotte. Ses deux amis l'avaient écouté et, pendant qu'il parlait, instinctivement, chacun avait tourné sa monture dans la direction voulue.

Quand il eut fini, il les interrogea :

— Eh ! bien, vous m'avez entendu ? je n'ai rien oublié ?

— Non.

— C'est bien ; partons.

— Ils sortirent du buisson et bientôt le bruit des sabots sur le sable se mêla aux lointains grognements du tonnerre. De temps en temps, de grandes lueurs, illuminant le ciel, permettaient de sonder l'espace. Alors les fugitifs jetaient derrière eux des regards inquiets ; mais tout danger était passé. Du reste, les trois milles furent vite franchis et le petit kopje décrit par Aresberg apparut bientôt au tournant d'un sentier.

Ce fut le cœur serré d'une émotion indescriptible que Pierre Dolbret descendit de cheval.

— Zéméhul, dit-il au Zoulou, tu vas rester ici pendant que nous irons à la cachette ; aie bien soin des bêtes et fais bonne

garde. S'il arrive quelque chose, la moindre chose, avertis-nous.

— Oui, docteur, répondit le guide qui, entendant toujours Stenson et Wigelius décerner ce titre à leur ami, croyait que c'était quelque chose comme son nom, ou comme une partie de son nom, et lui en servait continuellement.

— Voulez-vous me donner le bras ? dit ensuite Dolbret à Stenson.

— Volontiers, mon ami ; êtes-vous malade ?

— Non.

— Alors ?

— Voulez-vous que je vous dise une chose ?

— Dites.

— C'est puéril de ma part, peut-être, mais je tremble de peur que l'histoire du trésor ne soit qu'un mensonge.

— Enfant ! venez donc plutôt, venez donc voir, et vous saurez à quoi vous en tenir ensuite.

— C'est justement ce qui m'effraie, c'est que j'ai peur de savoir trop vite à quoi m'en tenir.

— Allons.

— Oui, allons ; vous avez votre lanterne ? il fait presque aussi noir que dans le poêle du colonel Thompson.

— Et presque aussi chaud.

— En effet, l'atmosphère est écrasante, nous allons avoir un orage terrible.

— Vous parlez trop, docteur, vous perdez du temps.

— C'est que, voyez-vous, je n'ai plus hâte du tout de voir le trésor.

Pourtant ils s'avancèrent, s'accrochèrent aux broussailles, aux éternelles broussailles du veldt, montèrent sur une petite élévation d'une dizaine de pieds de hauteur où croissaient quelques arbustes, et aperçurent la source, limpide dans son berceau d'herbes, tranquille au milieu de la tempête qui se rapprochait, tranquille comme le hasard implacable et calme au milieu des hommes qui s'agitent ; elle était là, claire dans l'ombre qu'elle trouait de sa lumière sombre, comme un immense diamant noir dans sa gangue.

Dolbret la regardait avec une sorte de crainte. L'eau profonde, au grand jour, c'est le tombeau et c'est aussi l'image de la vie, du mouvement, l'image de ce qui passe et se renouvelle sans cesse ; mais l'eau qui scintille dans la nuit, c'est le mystère, c'est l'inconnu, et peut-être les frissons qui la rident sont-ils des souffles animés venus de l'au-delà.

Il y avait de cette impression dans l'âme de Dolbret, au moment où il avait aperçu la source indiquée par le docteur Aresberg. Malgré lui, il subissait le charme de la situation ; non seulement il le subissait, mais il s'y abandonnait volontiers et, à présent, ses appréhensions, ses doutes, ses découragements, tout cela s'évanouissait sous l'influence de la poésie qui se dégageait de cette aventure, de cette histoire d'amour, de ce conte de fée où il avait un rôle et qui venait se terminer dans ce décor si joli, si

étrange en même temps, et si bien fait pour frapper l'imagination.

Il n'avait prononcé qu'un mot :

— La source !

— Aresberg n'a pas menti, avait répondu Wigelius.

— Non, à venir jusqu'à présent.

— Tiens, le Zoulou qui glousse.

— Qu'est-ce qui arrive ?

— Je vais le lui demander, dit Stenson.

Il descendit quelques pieds plus bas en faisant craquer sous ses pieds les petites branches des arbustes et revint dire que Zéméhul entendait le galop d'un cheval.

— On est probablement à ma poursuite, dit Pierre.

— Non, mon cher ami ; comprenez donc une chose, c'est qu'on n'a pas le temps de s'occuper de vous. En temps de guerre, un homme sous les armes est précieux, mais un prisonnier ne vaut rien, même on est bien content de s'en débarrasser.

— Oui, c'est vrai, mais je leur ai joué un si bon tour que je serais bien étonné s'ils n'essayaient pas de s'en venger.

— N'allez pas croire cela.

— Ce serait tout naturel.

Nous sommes dans une zone où le galop d'un cheval n'est pas chose très rare ; il y a d'autres chevaux que ceux du colonel

Thompson.

— Il y a ceux de Horner.

— Ceux-là ne m'inquiètent pas. Mais vous causez trop, docteur ; allons, mettons-nous à la besogne.

— Horner ne vous inquiète pas dites-vous ? pourtant, vous savez qu'il nous suit de près. Vous vous souvenez de ses paroles : « Je suis tenace, j'ai le bras long. » Nous ne serons en sûreté qu'une fois rendus à Kimberley.

— Alors, rendons-nous à Kimberley ; et avant de nous rendre à Kimberley, prenons les diamants.

— Je veux me conformer entièrement aux instructions du docteur Aresberg, dit Dolbret. Ainsi, je commence par boire à la source.

Il se baissa, se coucha à plat ventre et but. Son visage se réflétait dans l'eau comme en une plaque d'acier poli.

— J'aurais plus besoin de me laver que de boire, dit-il en relevant la tête. Ma parole d'honneur, j'ai eu presque peur en voyant mon image dans ce miroir.

— Maintenant, étendez la main, votre main gauche.

— Vers l'ouest.

— Oui.

— J'y suis.

— Qu'y a-t-il ?

— Voici la pierre, c'est bien cela.

D'un bond, il fut debout et se mit à genoux pour regarder l'inscription ; mais il eut un geste de désespoir et ses mains tremblantes laissèrent tomber la pierre qui alla rouler à ses pieds.

— Qu'avez-vous, demandèrent en même temps Stenson et Wigelius.

— Rien ! répondit-il d'une voix étranglée. Il n'y a rien d'écrit sur la pierre.

— Vous n'avez pas bien vu.

— Je n'ai rien vu.

— Je parie, reprit Stenson, que vous avez mal regardé. Quand on cache quelque chose, on le cache bien. Il est évident que la lettre ne doit pas être gravée sur le dessus de la pierre, elle doit l'être sur le côté qui touchait à la terre.

— Wigelius venait de soulever le bloc de granit et l'examinait à la lumière de sa lanterne.

— Aveugle ! dit-il ; voyez plutôt.

— « K », lut à haute voix Dolbret ; en effet le « K » est dessous.

— Cela revient au même, pourvu qu'il y soit. Maintenant faites votre chemin, il y a encore douze pierres de la même grosseur à enlever. Nous allons tous y travailler.

Hou-hou ! fit encore Zéméhul.

Ils ne s'en occupèrent pas. Courbés vers le sol, ils le fouillaient tous les trois de leurs mains et de leurs couteaux. Les pierres carrées entassées les unes sur les autres sortaient rapidement de

leurs trous et allaient rouler l'une après l'autre, en bas de la petite colline.

Soudain l'un des couteaux se cassa net.

— Diable ! dit Pierre, je n'ai plus de couteau.

— Vous avez dû frapper un rude coup, lui dit Stenson.

— Non, pas plus fort que les autres, mais j'ai rencontré plus de résistance.

— Cela sonne le fer, dit Wigelius qui avait continué de creuser.

— Le fer ?

— Oui, le fer ; c'est peut-être une boîte.

— Donnez-moi votre arme, reprit Dolbret, je vais m'en assurer.

— Il donna un coup, puis se relevant, il s'écria d'un ton pathétique :

— Légendes de mon enfance, vous aviez raison : il y a des trésors dans la terre !

— Qu'est-ce que vous dites ? firent ses deux compagnons.

— Je dis, Wigelius, que c'est du fer ; c'est une boîte.

Il frappa de nouveau.

— Mais oui, c'est une boîte ; voyez-vous ce bloc oblong ?

— Oui.

— Passez vos couteaux chacun de votre côté, nous allons la soulever. Ils firent sauter la boîte ; le couvercle se défit en même temps.

— Pas prudent, le père Kruger, dit Dolbret, la boîte n'est seulement pas fermée à clef. Mais qu'est-ce que c'est que ça ? un morceau de cuir ?

Il venait de tirer de la boîte une sorte de gilet de cuir que son long séjour à l'humidité rendait visqueux.

— Que dites-vous de ceci, Stenson ?

— Je n'en sais trop rien.

— Dans mon pays, on appellerait ça remporter une veste, tout simplement.

— Le gilet doit contenir quelque chose ; regardez donc.

— Ils le déplièrent et constatèrent que l'intérieur était garni de deux grandes poches fermées par des ganses passées dans des boucles de cuivre. D'un geste Dolbret dénoua l'une des ganses et fourra sa main dans la poche ; mais quand il la retira, ce n'était plus une main, c'était un poing crispé, contracté convulsivement, un faisceau d'os meurtrissant leurs chairs et tordus les uns contre les autres.

— Mes amis, mes amis ! balbutia-t-il la gorge serrée.

Il ne put proférer une seule parole de plus et s'affaissa près de la source, le bras tendu vers le ciel comme pour une menace.

— Qu'avez-vous, je vous en prie, dit Stenson, en le soutenant dans ses bras.

— Les diamants de Kruger ! murmura-t-il.

— Et sa main, enfin ouverte, brilla dans l'ombre : elle était pleine de diamant !

22

Le Zoulou venait de faire entendre de nouveau son appel. Dolbret se releva, revêtit le précieux gilet et sauta en selle. La tempête, encore loin, commençait à mugir, la chaleur était écrasante, il tombait de larges gouttes de pluie.

Ils couraient depuis dix minutes quand, au tournant d'une route de chariots, les chevaux de Dolbret, de Stenson et de Wigelius faillirent désarçonner Zéhémul.

— Pourquoi t'arrêtes-tu ainsi ? lui cria Dolbret.

— Des chevaux ! répondit-il laconiquement.

— Où ?

— Là.

Suivant son geste, ils aperçurent, à la faveur d'un éclair grand comme un pays, un groupe immobile sur le sommet du kopje aux diamants qu'il venait de quitter.

— Encore ! murmura Pierre avec découragement.

— Encore quoi ? demanda Wigelius.

— La bande de Horner ! Si nos chevaux faiblissent, nous sommes perdus.

— Ils ne sont que quatre.

— Non, j'en ai vu cinq.

Puis s'adressant à Zéméhul :

— Maintenant, va de l'avant ; si tu te retournes une seule fois, tu es un homme mort.

— J'ai compris, dit le Zoulou en éperonnant son cheval.

Les bêtes effrayées, sans doute, semblaient fuir devant la tempête grandissante, ils dévoraient le veldt, leurs naseaux palpitaient ; comprenant peut-être le danger dont leurs maîtres étaient menacés, ils raidissaient leurs jarrets, malgré la fatigue et l'épuisement causés par une course déjà longue.

Au bout de quelque temps, Dolbret rompit le silence :

— Entendez-vous des pas ? demanda-t-il.

— Oui, ce sont eux, dit Stenson.

— Ils se rapprochent toujours.

— Et la tempête aussi.

— Il y a autre chose que la tempête, on dirait le bruit du canon.

— En effet ; et il passe dans l'air des clartés qui ne ressemblent pas à des éclairs.

— Il doit y avoir quelque grande bataille en marche dans le sud ; c'est probablement l'armée de Roberts qui est aux prises avec celle de Cronjé.

— Nous sommes dans le district où doit se livrer la bataille dit Stenson.

— Croyez-vous ?

— Je vous l'affirme ; j'ai entendu passer des balles.

– Tiens, dit Wigelius, j'en ai une dans mon chapeau.

— Ce ne peuvent être des balles égarées, dit Dolbret ; nous sommes poursuivis.

En disant ces mots, d'un mouvement brusque, rapide, il fit volte-face, attendit qu'un éclair illuminât la plaine et regarda attentivement en arrière. Puis, reprenant sa course :

— Ce n'est pas le feu de Roberts qui vous atteint, Wigelius, c'est celui de Horner.

— Vous vous trompez peut-être.

— Horner nous a suivis jusqu'à la dernière minute, comme vous le savez ; c'est grâce à lui que ses compagnons sont si bien informés. Du reste Mortimer m'a prévenu. « Tant que vous n'aurez pas le trésor, m'a-t-il dit, et même après – surtout après — défiez-vous d'Ascot. » Mortimer connaissait Ascot et moi je connais Horner. Avec ces deux hommes comme ennemis, il faut être sur ses gardes Je suis convaincu que nous sommes suivis par eux.

— Vous avez peut-être raison, dit Stenson ; j'entends des chevaux galoper à présent, le bruit augmente toujours.

— Le bruit de la bataille augmente aussi. Tenez, voyez-vous ce grand nuage lumineux ?

— Oui.

— C'est la flamme de la lyddite qui donne cette teinte verte au firmament. Évidemment, il n'y a pas à s'y tromper, on se bat dans les environs.

Zéméhul ne s'était pas retourné une seule fois, mais de temps en temps, dans la furie de la course, il faisait entendre son avertissement ordinaire. Dolbret y répondait, pour lui donner du courage.

Pendant dix minutes ils n'entendirent plus rien. Pierre le fit remarquer à ses compagnons.

— Ils se fatiguent, dit-il, nous, avons gagné la partie.

— Dans une heure, nous serons à Kimberley, dit Stenson, je viens de voir les tranchées des mines.

La pluie tombait maintenant par torrents, elle aveuglait les chevaux ; mais l'éperon leur faisait relever la tête et les lançait dans l'espace avec une force nouvelle.

Tout à coup un cri jaillit de toutes les poitrines : comme s'ils se fussent heurtés à une muraille, les chevaux venaient de s'arrêter brusquement.

— Qu'y a-t-il ? dit Wigelius.

— Je n'en sais rien on dirait qu'ils ont peur.

— Je déchire le ventre du mien, dit Dolbret, dont la voix tremblait, mais il n'avance pas.

— Le mien non plus, dirent les deux amis.

— Ils sont fourbus.

— Qu'allons-nous faire ? nous sommes perdus, la bande est sur nous ; l'entendez-vous galoper ?

Les chevaux se cabraient et hennissaient ; sous la blessure des pointes d'acier ils allongeaient la tête et faisaient mine de repartir ; mais ils semblaient ne pouvoir faire un pas ; leurs sabots, à demi enfoncés dans la boue, n'en pouvaient sortir, ils restaient comme noués au sol.

Le guide, la tête baissée, attendait. Dolbret allait l'interroger, quand il le vit se pencher sur le col de son cheval et, avec une expression de terreur, étendre le bras en avant. Les trois amis virent alors un spectacle d'une horreur indicible.

C'était, à perte de vue, dans le veldt, une armée à moitié ensevelie, des bataillons en déroute que la terre, comme entr'ouverte par un cataclysme, aurait saisis dans leur fuite et enlisés à jamais ; une forêt de têtes rongées où pendaient des restes de chair dédaignés des corbeaux repus ; des crânes déjà verdis par les tempêtes, à demi couverts de casques rouillés où les vents avaient accumulé du sable ; des jambes braquées vers le ciel, comme si ceux qu'elles avaient soutenus eussent plongé dans le sol ; ici un pied dont les doigts, saillants comme des dents, faisaient à travers le défoncement d'un vieux soulier, une sorte de rictus hébété ; là, des corps de vieux plantés, au hasard de la pelle du fossoyeur, dans des attitudes de polichinelles facétieux ; à

côté, sur des bustes chamarrés d'or ou d'argent, enfoncés comme le sphynx du désert, des visages jeunes dont les orbites béantes de statue regardaient au loin avec un air pensif ; et des squelettes de chevaux enjambant par-dessus des cadavres d'hommes ; et des baïonnettes encore reluisantes piquées dans des poitrines déjà pourries, et des tronçons de fusils passés en bandoulière sur des torses dépouillés où le cuir des courroies, creusant son lit ainsi qu'un fer rouge, avait aidé le ver à se tracer un sillon.

La lueur de la lyddite, enveloppant toute la contrée d'un linceul blafard, posa une grimace infernale sur tous ces visages mutilés ; la fosse improvisée semblait avoir vomi sur le sol une proie trop nombreuse ; de son dégoût était née cette nécropole fantastique où les têtes servaient de stèles aux corps enfouis.

Et — réalité mille fois plus poignante que le rêve de Wagram imaginé par Rostand —, c'étaient ces débris d'un régiment anéanti et abandonné sans sépulture par les fuyards qui jalonnaient le chemin où devait passer la civilisation !

Dolbret et ses compagnons avaient peur d'avancer, peur de reculer. Toutes ces mains tendues les éloignaient et les attiraient en même temps : la teneur leur prenait l'âme tandis que l'horreur de cette putréfaction repoussait leur corps.

— J'ai peur ! avait dit Zéméhul.

Pas un n'avait trouvé une parole pour le rassurer ; tous les trois, ils éprouvaient sans le dire ce que le naïf sauvage balbutiait d'une voix où chevrotaient des plaintes de petit enfant ; à chacun il restait juste assez de courage pour ne pas fuir, pour ne pas écouter les lamentations du guide, et leur seule force c'était l'inaction. Sans souci du danger, oubliant l'ennemi lancé à leurs

trousses, ils restaient là, songeurs, comme arrêtés au bord d'un précipice ou acculés au pied d'une montagne.

— Bloemfontein ! murmura Zéméhul.

Personne ne bougea ; personne ne parla ; seuls, portés par le vent, des sons vaguement articulés, des appels criés dans le lointain, arrivèrent aux oreilles.

— Bloemfontein ! dit encore une fois Zéméhul en tournant son cheval.

Les trois amis se regardèrent ; ils semblaient se réveiller d'un songe.

Le même mot fut prononcé encore une fois :

— Bloemfontein !

Dolbret comprit qu'il fallait faire quelque chose de décisif. Sans s'occuper du Zoulou, il dit :

— C'est le temps de tuer ou d'être tué !

Puis s'adressant à Stenson :

— Vous avez votre poignard, John ?

— Oui.

— Vous aussi, Anton ?

— Oui.

Se tournant vers le guide, il le regarda dans les yeux et lui dit en articulant nerveusement ses mots :

— Tu as ton poignard, toi aussi, Zéméhul ?

— Oui, fit le Zoulou en baissant la tête.

— Bien. Attention. Quand je dirai : En avant ! vous planterez la pointe de vos poignards dans la croupe de vos chevaux ; ils partiront bien.

Zéméhul, d'un geste désespéré, avec une expression de folie sur la figure, montra le charnier qui s'étendait devant eux ; il essaya de dire : « Je m'en vais », Mais comme il se retournait vers Bloemfontein, quelque chose de froid toucha sa tempe : c'était le canon de son fusil que lui présentait Dolbret. D'un bond, il fit voile-face.

— En avant ! cria Pierre avec rage.

Un bruit mat de couteaux enfoncés à tour de bras dans la chair vive frôla l'air, les chevaux poussèrent un hurlement de douleur et s'élancèrent, épouvantés, le ventre parmi les débris humains qui jonchaient le sol. Il était temps : Wigelius venait d'entendre crier :

— Here they are !

Les bandits entrèrent à leur tour dans le champ des morts. Leurs chevaux, voyant les autres devant eux, les suivirent sans hésitation et ce fut, dans cette plaine lugubre, par cette nuit d'effroyable tempête, une course insensée, furibonde ; ces huit Mazeppas évoquaient quelque chevauchée macabre renouvelée des temps fabuleux. Les poitrails des bêtes haletaient, leurs flancs battaient comme des soufflets de forge mus par une main puissante, le sang coulait, noir, le long de leurs flancs meurtris par l'acier, leurs grands yeux sombres mouraient sous leurs pau-

pières baissées, l'âme s'en allait d'eux et ce qui leur restait de vie, ce n'était plus que la flamme que semblaient leur communiquer ceux qui les montaient.

Au milieu d'une pause que fit la tempête, on entendit : Fire ! Stenson poussa un cri et porta la main à son côté. Quatre balles avaient sifflé en même temps autour de lui. Il ne tomba pas cependant, mais il demanda :

— Pouvons nous nous arrêter un peu ?

— C'est impossible, dit Dolbret, ils sont sur nous.

— C'est que je ne puis plus.

— Encore une minute.

— Je suis blessé.

— Ah ! mon Dieu ! Tenez encore une minute.

— Je vais essayer.

— Alors piquons vers ce kopje, à droite, et montons dessus.

Cinq balles les cherchèrent dans la nuit, mais les manquèrent. Le kopje signalé par Dolbret n'était plus qu'à cinquante verges. Ils l'atteignirent et, dans un suprême effort, l'escaladèrent. Sous le choc des fers et des balles, des étincelles jaillirent des cailloux ronds. Les chevaux tombèrent.

— Bien, dit Dolbret en aidant Stenson à descendre, les chevaux sont presque morts, tout va bien.

— Mais c'est notre perte, dit Wigelius.

— Non. Faites comme moi, couchez-vous derrière le vôtre et visez juste.

Le mouvement fut exécuté par tous excepté par Stenson, qui faiblissait.

Les bandits passaient. Se levant tout droit sur sa selle, Polson montra le kopje.

— Feu ! cria Dolbret.

Trois coups partirent.

Le Dean tomba d'un seul bloc avec son cheval, et en même temps deux autres chevaux allèrent fouiller la boue de leurs naseaux. Dolbret se dressait derrière son cheval mort, quand il vit, à deux pas, Horner qui le regardait en pleine face. Il vociféra :

— Tuez !

Ce fut la mêlée corps à corps, car les carabines n'avaient pu être rechargées.

Un instant, des sons étranges, des mots d'une langue inconnue, s'entendirent puis se perdirent dans un râle : c'était la voix de Natsé que Wigelius, d'un seul coup de couteau, venait d'éteindre à jamais. Pendant ce temps, Horner, apercevant son rival, avait bondi et déchargé son pistolet à bout portant ; le coup s'était égaré et avait frappé Stenson qui était tombé le visage contre terre. Plus grand que Dolbret, le faux évêque l'empoigna à la gorge et le frappa au cœur, mais son poignard se brisa sur les diamants du gilet de cuir. Il eut un mouvement de surprise, puis un sourire de triomphe s'esquissa sur sa lèvre : il venait de comprendre pourquoi son ennemi restait invulnérable.

— Bilman, Ascot, cria-t-il, les diamants sont ici :

Zéméhul, à genoux, sanglant, regardait faire Dolbret, Celui-ci lui cria :

— Fais donc quelque chose, maudit Zoulou !

Le guide ne broncha pas. Des paroles de désespoir vinrent aux lèvres de Dolbret : Horner, lui ayant arraché son poignard, lui en piquait la poitrine. Et Ascot venait à sa rescousse, et Bilman, à lui tout seul, occupait Wigelius.

Soudain, la carabine de Zéméhul se releva, lança un jet de feu et abattit Ascot. Le Zoulou, se baissant, prit un autre Martini-Henry et l'épaula vers Bilman. Voyant que les armes à feu ne servaient plus à rien, il avait évidemment profité de la lutte des autres combattants pour les recharger. Pierre le remercia du regard. Horner venait de se jeter à bas du kopje en blasphémant et, comme la carabine du Zoulou menaçait Bilman, Dolbret, stupéfié, entendit ce dernier lui crier en français :

— Ne frappe pas, Pierre Dolbret, je suis un Canadien-français comme toi !

Soit générosité, soit dégoût, Pierre le laissa aller. Du reste, la partie était gagnée, il ne fallait pas tuer inutilement.

Stenson se plaignait. Comme Dolbret se retournait vers lui avec des paroles d'encouragement, de vagues consolations dont, hélas ! il sentait bien le vide lui-même, il eut un mouvement en arrière : Un galop se faisait entendre dans la direction d'Halscopje ; petit à petit il grandit, se rapprocha, devint formidable, et, aux pâles lueurs du petit jour, par les déchirures que la tem-

pête agonisante faisait à la grisaille de l'horizon, une cavalcade lancée à fond de train se dessina.

— Le ciel est contre nous, dit Dolbret, voici les éclaireurs de Thompson ; je reconnais leurs grands chapeaux aux rebords rabattus sur les oreilles. Que faire ? Et John qui ne peut marcher !

– Laissez-moi ici, dit Stenson, d'une voix à peine intelligible.

— Jamais, reprit Pierre. Jamais.

— Que faire alors ? demanda Wigelius.

Dolbret, le front dans les mains, réfléchissait, mais rien ne lui venait à la pensée ; son imagination demeurait sans ressources devant le problème.

On entendait les cris des cavaliers, à cinq cents verges du kopje.

— Wigelius, Stenson, Zéméhul, dit tout à coup Dolbret, nous allons nous rendre. Vous, on ne peut rien vous faire, moi seul paierai. Je paierai pour ma faute.

— Jamais, dit Wigelius.

Puis, se redressant de toute la hauteur de sa taille, il reprit :

— Pierre Dolbret, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de lutter quand même. Rechargeons les carabines et tirons jusqu'à ce que nous tombions tous.

Il se tourna ensuite vers le Zoulou :

— Toi, prends ceci et dépêche-toi.

Il lui tendit deux carabines que le guide se mit à recharger précipitamment. Dolbret en fit autant de son côté. Il avait compris que toute objection serait inutile et, après une dernière pensée pour Berthe, il avait pris la résolution de mourir.

Arrivés à cinquante pas, les cent hommes qui composaient la troupe se levèrent sur leurs étriers et jetèrent aux échos du veldt une clameur prolongée. Un bruit sec, un cliquetis d'armes, parvint aux oreilles des fugitifs, et une décharge vola au-dessus de leurs têtes, allant s'éparpiller dans les anfractuosités du rocher.

— Tirons, dit Wigelius.

— Non, pas encore, attendons qu'ils soient plus près ; puisque nous risquons notre vie, tâchons de la vendre cher ; nous nous servirons d'abord de nos pistolets, puis ensuite de nos carabines. Attendez mon ordre, cela vaut mieux.

Les assiégés entendirent l'officier qui commandait s'écrier : « Ils ne répondent pas, allons chercher leur réponse. À l'assaut !

Ils pouvaient être à vingt pieds. Au moment où ils partaient, Dolbret ordonna le feu. D'abord les pistolets, ainsi que cela était convenu, furent déchargés aussi rapidement que possible. Cette succession ininterrompue de détonations, fit un bon effet sur les éclaireurs. Ils crurent à la présence d'un ennemi très nombreux et, quand les carabines entrèrent en scène et que les chevaux s'affaissèrent, il y eut un moment de désarroi. Mais les rangs se reformèrent au commandement des sabres brandis avec colère, la troupe s'avança, compacte, et vingt fusils se levèrent. Dolbret vit cette manœuvre, à travers la fumée, et murmura :

C'est fini !

Comme ces mots de découragement sortaient de sa bouche, les éclaireurs se mirent soudain à tomber, les uns après les autres : il en tomba au milieu, aux côtés, en avant, en arrière ; on eût dit les pièces d'un échiquier qu'une secousse inattendue aurait ébranlé. Dans son étonnement, Dolbret avait laissé choir son fusil par terre et, comme si tout danger eût été passé, sans se demander la cause du phénomène, il s'était oublié à contempler le carnage. Pas un nuage de fumée ne venait se mêler aux dernières ombres de la nuit, et la mort pleuvait sans désemparer sur la compagnie des éclaireurs.

Ceux qui restaient venaient de battre en retraite sans même emporter leurs blessés.

Alors des pierres roulèrent aux pieds de Wigelius et de Dolbret, un bruit de voix confuses arriva à leurs oreilles et bientôt, au-dessus de leurs têtes, ils virent une dizaine d'hommes qui descendaient tranquillement du kopje, le fusil sous le bras.

« Ils reviennent par derrière, pensa Dolbret. »

Mais une main venait de se tendre vers lui et une voix lui disait :

Merci, monsieur, d'avoir amusé ces bons Anglais avec votre fumée.

D'autres mains s'offrirent. Sans trop comprendre, Dolbret et Wigelius s'abandonnèrent à cette effusion. Pendant que les mains s'étreignaient, l'un des étrangers, probablement le chef, se mit à parler :

— Nous guettions les éclaireurs de Thompson depuis deux jours, dit-il. Nous désespérions de les voir, quand ils sont venus,

— je ne sais pourquoi — se jeter dans nos jambes. C'est sûrement vous qui les avez attirés, car notre retraite était introuvable et ils auraient passé mille fois devant ce kopje sans se douter de notre présence. Comme nous avions des cartouches à poudre sans fumée, pendant qu'ils s'occupaient de vous, du haut du kopje, nous les massacrions sans qu'ils pussent même voir d'où venait le feu.

Il avait parlé dans un français très pur et très élégant ; sa voix accusait la fatigue, l'ennui, le découragement, et une certaine tristesse passait dans ses yeux quand il cessait de regarder son interlocuteur : on eût dit qu'il cherchait quelque chose ou qu'un souvenir le distrayait, l'obsédait peut-être.

Dolbret allait l'interroger, mais il continua :

— Maintenant, il me faut repartir, suivre ma destinée.

— Au moins, dit Dolbret, saurai-je le nom de celui à qui j'ai l'honneur de parler ?

— Villebois-Mareuil.

— Villebois-Mareuil ! s'écrièrent Wigelius et Dolbret.

— Oui, Villebois-Mareuil. Vous êtes étonnés, je le vois, de me trouver ici, faisant la guerre de guérilla. Mais que voulez-vous ? J'étais plein d'enthousiasme, plein d'ardeur et je croyais que le peu de savoir que j'ai servirait la cause du Transvaal. Illusion ! Mes conseils sont dédaignés, mes avis méprisés ; ces braves et nobles Boers n'ont qu'une science, la bravoure, qu'une tactique, l'entêtement. Alors j'en ai pris mon parti : ils n'ont pas voulu de ma stratégie, j'ai adopté la leur, je cours le veldt.

Après avoir prononcé ces paroles, d'un ton amer, il tendit sa main une dernière fois, ses compagnons en firent autant, ils descendirent le kopje et repartirent.

Durant les quelques minutes qu'avait duré cet entretien, Wigelius, agenouillé, avait soutenu Stenson dans ses bras. Le pauvre garçon venait de balbutier :

— Je me meurs !

Un flot de sang gicla de sa bouche ; ses yeux déliraient déjà, il n'entendait pas les paroles que ses amis essayaient de lui glisser à l'oreille. Un seul mot, le dernier, remua ses lèvres : Berthe !

Dolbret espéra que Wigelius n'eût pas entendu : en face de ce désespoir suprême, il avait honte de tous les bonheurs qui l'attendaient, lui.

Ils restèrent longtemps à contempler leur ami mort ; Zéméhul, le regard perdu dans le lointain, attendait, silencieux. La tempête avait cessé. Un souffle glacé leur fouetta le visage et ils entendirent des hennissements au-dessous d'eux.

— Partons, dit Pierre Dolbret tristement.

Ayant attaché le corps de Stenson sur l'un des chevaux, ils montèrent en selle et se mirent en marche. Kimberley apparaissait dans l'horizon clair du matin.

23

Une semaine après cette nuit terrible, Dolbret et Wigelius étaient à causer dans un des salons particuliers de leur hôtel, à Kimberley.

Un Cafre apporta deux lettres sur un plateau. Pierre ne les regarda même pas.

— Vous ne lisez pas vos lettres ? demanda Wigelius.

— Non, je n'en ai pas le courage, mon ami ; depuis hier, je suis d'une tristesse qui m'étreint et ne me fait pas grâce un instant.

— Le changement de vie vous fera du bien.

— Je me demande si jamais rien pourra me faire oublier le dernier mot de notre ami et le dernier regard de ce pauvre P'tit-homme. Pauvre garçon, si bon et si dévoué !

— Vous deviez me raconter sa mort.

— Oui, je vous l'ai promis.

— Je ne vous le demande pas tout de suite ; quand vous serez guéri.

— Ah ! il vaut mieux que ce soit maintenant ; peut-être cela me fera-t-il du bien d'en parler.

Vous savez pourquoi Frascani disparut tout à coup, en arrivant à Durban.

— Mais qu'est-il devenu, Frascani ?

— Horner, après s'en être servi contre nous, lui a déclaré qu'il ne l'emmenait plus avec lui, que ses indiscrétions avaient compromis le succès de l'expédition, et qu'il eût à se tenir au large.

Donc P'tit-homme, afin de provoquer les confidences de Frascani, lui en avait fait quelques-unes ; entre autres, il avait eu l'imprudence de lui avouer qu'il était déserteur. Un fois en possession de ce secret, l'Italien n'avait plus besoin de son poignard pour se venger de José ; il n'avait qu'à s'adresser aux autorités militaires de Cape-Town et à faire arrêter son ennemi. C'est ce qu'il fit, de connivence avec Horner. Une fois arrêté, P'tit-homme fut envoyé à Cape-Town, où on le gracia, à condition qu'il s'enrôlât dans un des nombreux bataillons décimés de l'armée anglaise. C'est pourquoi je l'ai retrouvé à Halscopje, sous la tunique de kaki.

Hier j'allai à l'hôpital me renseigner auprès des ambulanciers sur les moyens à prendre pour faire ramener le corps de John en Amérique. Je passais dans une salle de blessés en compagnie d'un des médecins, quand j'entendis une voix mourante qui disait : « Ah la bonne femme, la bonne femme, comme t'es loin ! » Je m'approchai du lit d'où venait cette plainte, et je vis mon pauvre P'tit homme au mains d'un chirurgien qui travaillait à lui extraire une balle du bras. Il avait plusieurs autres blessures, et on me dit qu'il n'en avait pas pour deux heures à vivre. J'étais navré. Le pauvre blessé me reconnut ; en me voyant, malgré ses souffrances, il eut la force de me dire :

— Terrinée ! docteur, j'avais peur de mourir sans voir personne de chez nous.

— Comment se fait il que tu sois ici ? lui demandais-je.

— Je vais vous raconter ça, si vous voulez ôter un peu ce bandage qui me gêne pour parler.

Je fis ce qu'il demandait, il continua :

Imaginez-vous que j'étais à Paardeberg. Ce sont les Canadiens et les hommes de deux régiments anglais qui ont décidé le sort de la bataille. Moi, j'étais enrôlé dans les Gordons depuis la veille. Le matin, de bonne heure, nous recevons l'ordre de nous porter vers les retranchements boers. Ce n'était pas facile ; il faisait noir, nous avancions à tâtons en nous tenant les uns après les autres.

Àun moment donné, l'ennemi commence à nous envoyer du plomb.

Une odeur dans ces retranchements boers ! Vous ne pouvez vous faire une idée de ça. Ça sentait tellement mauvais qu'il y en a qui ont dit que ce n'étaient pas les Anglais qui avaient gagné la bataille, mais que c'était l'odeur qui avait forcé Cronjé à se rendre. N'importe, j'étais aux premiers rangs. Celui qui nous commandait était détesté de tout le monde, mais brave, par exemple. Moi, j'étais en bons termes avec les hommes de ma compagnie, je leur avais rendu des services ; pendant la marche sur Paardeberg, j'en avais porté plusieurs d'entre eux sur mon dos. Il le fallait bien, ils ne pouvaient plus marcher et ils seraient morts le long de la route. Nous venions de nous coucher à plat ventre pour éviter une décharge, quand le capitaine nous crie : Forward ! Je lève le pied mais je m'aperçois que je suis tout seul. Le capitaine crie encore une fois : Forward !

Personne ne bouge. C'était honteux. Le capitaine se retourne et sacre en anglais pendant cinq minutes, puis il part, le sabre au clair, et s'avance contre l'ennemi ; mais personne ne voulait mar-

cher. J'ai eu honte une fois dans ma vie, docteur. « Terrinée de bluets ! » que je me dis en-dedans de moi-même, ça n'a pas de bon sens d'être lâche comme ça, je vais y aller moi. » Je prends mon courage à deux mains et je pars. Je n'avais pas fait un pas que je reçois une balle dans le dos. C'étaient les hommes de notre compagnie qui tiraient sur leur capitaine pour se venger de lui. En même temps, ils m'ont fait mon affaire.

Ah ! monsieur Pierre, c'est triste, allez, de mourir comme ça, par accident. Au moins si j'avais été tué par les Boers. »

Je ne savais que dire pour l'encourager, pour l'aider à s'en aller de l'autre côté ; j'avais beau chercher, rien ne venait. Au reste, toute parole eût été vaine. À quoi cela aurait-il servi de lui conseiller de se résigner à son sort, de lui expliquer que la destinée est aveugle, que du même coup elle fait des heureux et des malheureux, que, par exemple, pendant qu'une tempête nous avait aidés à fuir, une autre tempête avait fait dévier le « City of Lisbon » de huit cents milles au nord de sa route et nous avait permis de nous sauver ?

Il pleurait. Cependant il eut le courage de me demander :

— Et les diamants, les avez-vous trouvés ?

— Oui, lui dis-je, et quand tu seras guéri, tu les verras, tu en prendras une poignée.

— Je ne pourrai jamais en prendre une poignée, me répondit-il tristement, j'ai les deux mains emportées, et puis je n'en ai pas pour longtemps. Ah ! Pierre Dolbret, tu as de la chance toi, tu vas t'en retourner dans le pays, tu vas voir les gens de chez nous…

Il essaya de parler, mais la voix lui manqua, il sanglota comme un enfant.

…Tu vas aller par chez nous, tu verras peut-être la bonne femme ; pauvre bonne femme, qui n'aura plus son P'tit-homme pour aller aux bluets !

Je lui promis de retourner le voir dans la soirée. J'y suis allé, mais il n'était plus temps, il venait de mourir. Pauvre garçon ! J'aurai soin de la « bonne femme, » comme il disait.

Secouant sa tristesse, Dolbret reprit :

— En somme, savez-vous une chose, mon cher Anton, c'est que ce n'est pas Roberts qui a gagné la bataille de Paardeberg, ni le bataillon canadien, ni même la « peste, » comme disait mon pauvre P'tit-homme, mais que c'est moi.

— Vous ?

— Oui, moi, tout simplement, ou la maison Pâquet, puisque c'est elle qui m'a envoyé en mission.

— Je ne vois pas trop, je vous l'avoue.

— Voici. Les Canadiens et les Gordons se sont portés en avant. Parmi ces hommes-là, il y avait les six Tommies à qui j'avais volé chacun un morceau de kaki. Pour les punir de s'être laissés dépouiller, on les a forcés à aller au feu sans mettre de pièce à leur pantalon, et ils ont tellement eu peur d'être vus de derrière par les Boers, qu'ils se sont avancés comme des braves jusqu'à quelques pieds seulement des retranchements.

— Vous blaguerez toujours, Pierre.

— Je ne blague pas, c'est le colonel Thompson en personne qui me l'a dit hier. Même il est venu me voir pour me remercier de lui avoir rendu ce service. L'histoire de l'interprète cafre l'a ravi. Je vais vous dire le secret de mon succès : J'ai de l'argent ! Cecil Rhodes sait déjà que j'ai des diamants, il m'a fait interviewer par un marchand.

— Et qu'est-ce que vous avez dit ?

— J'ai dit que je les gardais pour ma femme. Vous comprenez que c'est du « bluff ».

— Je l'espère, car je compte bien en offrir ma part à votre femme, comme cadeau de noces.

Dolbret rougit. C'était la première fois qu'il songeait à la part de Wigelius.

— Non, Anton, dit-il en lui serrant la main, gardez-les à cause de moi.

— Nous en parlerons plus tard ; aujourd'hui vous avez trop à faire, vous avez des montagnes de correspondance.

— Oui c'est vrai. D'abord une longue dépêche de la maison Z. Paquet, à qui j'ai télégraphié son succès à Paarderberg, et qui me câble pour me nommer son agent à Cape-Town. Me voilà un homme important : j'ai l'agence Stenson, celle de la maison Pâquet, et en outre les affaires de Mortimer, qui m'a nommé son exécuteur testamentaire. J'en ai par-dessus la tête. Maintenant, tâchons d'écrire quelques lettres.

— Et d'en lire aussi, ajouta Wigelius, en montrant à Dolbret une enveloppe rose presque complètement couverte par une

grosse écriture de femme.

— Oui, oui, celle-là d'abord, celle de ma femme.

— Je vous laisse à vos paperasses.

— Paperasses ? fit Dolbret jouant l'indignation.

— Pardon, vos papiers, vos lettres. Je pars aujourd'hui pour Cape-Town où je vous attendrai. Après votre lune de miel, nous ferons votre voyage de noces ; vous viendrez en Finlande.

— C'est loin.

— Nous passerons par Québec.

— Tiens, c'est une idée ; nous irons voir, en passant, ce kopje entouré d'eau qui s'appelle le Cap-Diamant.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_diamants_de_Kruger. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.